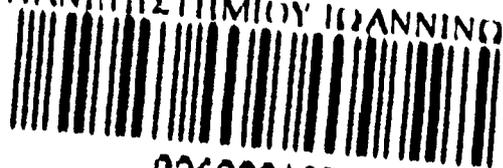


22050

Σπ. Γλ.

ΒΙΒΛΙΟΜΙΚΗ
ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ

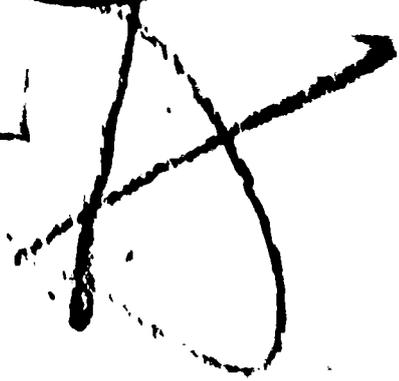


026000125167



Σπ. Γλ.

ΑΝΕΚΔΟΤΟ



L'ART

DU POÈTE

ET

DE L'ORATEUR.



L'ART

DU POÈTE

ET DE L'ORATEUR,

NOUVELLE

RHÉTORIQUE

A L'USAGE DES COLLEGES,

Précédée d'un Essai d'éducation.

Plurimum enim intererit quibus arcibus & quibus hos tu
Moribus instituas. JUVEN. Satyr. XIV.



A LYON,

Chez LES FRÈRES PERISSÉ,
Libraires des Collèges, rue Mercière.

M DCC LXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



Fautes à corriger dans l'Essai d'Education.

Pag. XXI. lig. 5. vos dédains & vos mépris, *effacez mépris.*

ibid. lig. 23. unité, *lisez vanité.*

LVI. lig. 5. c'est qu'en leur inspirant de bonne heure, &c. *lisez en inspirant de bonne heure aux jeunes gens du goût, &c.*

Fautes à corriger dans le corps de l'ouvrage.

Page 1. lig. 5. genres de Poésies *lisez*, de Poésie.

24. à la note lorsqu'on le voit, *lisez on les voit.*

25. lig. 1. sortiront, *lisez sortiront.*

35. lig. 2. il est ailé, *lisez il est aisé.*

59. lig. 19. des Auteurs, *lisez des Acteurs.*

60. lig. 7. Jozabel, *lisez Jozabet.*

65. lig. 11. est naturel, *lisez il est naturel.*

83. lig. 12. le second sur le troisieme, *lisez sur le premier.*

88. lig. 9. après la narration pour mettre, &c. *lisez après la narration.* „ Pour mettre la défense de Madame la Marquise de . . . dans tout son jour, il est nécessaire, &c.

111. lig. 8. qui l'affecte, *lisez qui s'affecte.*

148. vers 15. vient s'offrir, *lisez vint s'offrir.*

167. lig. 11. qu'autant qu'il, *lisez qu'ils.*

168, lig. 12. *l'humanité des grands.* c'est la citation du Sermon de M. Massillon, rapporté au dessus & non le titre de ce qui suit.

168. lig. 17. les impressions, *lisez ses impressions.*

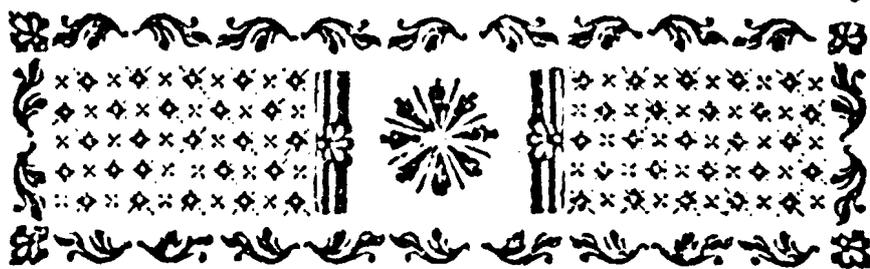
174. lig. 25. si supérieure, *lisez si supérieur.*

179. lig. 7. avec leurs mœurs, *lisez avec leurs discours.*



205. lig. 7. veut égorger , lisez veut faire égorger.
- Pag. 213. lig. 9. pourvu que , ajoutez ce mélange plaît pourvu que , &c.
232. lig. 6. les côtés , lisez les côtes.
254. vers 4. tuffis anhelas , lisez anhela.
258. vers 4. abjungens , lisez adjungens.
322. lig. 26. un ton élevée , lisez un ton élevé.
336. vers 11. tous nos soins , lisez tous mes soins.
363. vers 6. d'un léger somme , lisez d'un léger somme.





P R E F A C E.

AUCUN Peuple moderne n'a peut-être connu l'Art de parler comme les anciens. Les ouvrages qu'ils nous ont laissés sur cette matiere, sont des monuments immortels de leur sagacité & de leur goût. C'est une justice qu'on leur a rendue dans tous les siècles, & que nous leur rendons encore aujourd'hui. Mais l'admiration qu'ils méritent doit-elle nous empêcher de voir jusqu'à quel point il faut les imiter ? Et croirons-nous fausement qu'on ne peut, sans s'égarer, rien ajouter, ni changer aux



viiij P R E F A C E.

regles que leurs Rhéteurs nous ont laissées ? Il est vrai que par les réflexions profondes qu'ils ont faites sur les chefs d'œuvres des grands Orateurs, & sur la nature du cœur humain, ils sont venus à bout de composer un Art, dont les principes fondamentaux sont invariables : Mais il n'en est pas de même de tous les autres, qui sont contenus dans leurs Rhétoriques. On égareroit infailliblement la jeunesse, si on les suivoit en tout point. Pour peu qu'on veuille réfléchir sur cette matiere, on sera forcé d'avouer qu'il nous faut quelques regles particulieres, par la raison que les causes qu'on agite tous les jours dans notre barreau, le gouvernement & le climat, qui influent tant sur les mœurs, donnent à notre éloquence une forme, qui



qui la rend un peu différente de celle des anciens. Dailleurs je ne fais pourquoi les Rhéteurs ne parlent point de la Poésie, comme si l'on ne devoit pas mettre les écoliers en état de juger aussi sagement d'une Tragédie & d'un Poëme épique, que d'un discours. Le goût n'embrasse-t-il pas également toutes les parties de la littérature ? Il est donc ridicule de se borner à l'Eloquence dans une classe, ou l'on a pour bût de le former, où l'on met l'Enéide & l'Art poétique d'Horace entre les mains des jeunes gens, sans leur avoir préalablement appris ce qu'il est nécessaire de savoir pour entendre ces Auteurs. J'ajouterai que ce n'est pas présenter à l'esprit des choses opposées, que de traiter de ces deux genres, qui ont entr'eux un rapport &



κ P R E F A C E.

une liaison si intimes. Le Poëte & l'Orateur se proposent de plaire, d'instruire & de toucher. Ils peignent à l'imagination, éclairent l'esprit, remuent le cœur. Ils ne diffèrent que dans la maniere d'employer des moyens qui leur sont communs. Il m'a donc paru qu'un ouvrage, où l'on développeroit les principes de leur Art, ne sauroit manquer d'être utile; sur-tout s'il avoit l'avantage plus grand encore de faciliter l'intelligence de l'Art Poétique d'Horace, & de ne renfermer aucun précepte étranger à notre Eloquence. J'ai tâché de remplir ces deux objets. Mais le dernier demandoit une attention particuliere. Il a fallu comparer les regles des anciens Rhéteurs avec les ouvrages de Bourdaloue, de Massillon, de Cochin &c. Omet-



tre celles dont ils se sont constamment écartés ; prendre les principes qui sont pour tous les temps & pour tous les pays , parce qu'ils sont fondés sur la nature , & faire sur les ouvrages des Orateurs françois quelques observations , qui puissent servir de regle. Il faut prêcher & plaider comme eux ; ils doivent être pour nous , ce que Cicéron fut pour Quintilien, quand celui-ci fit l'institution de l'Orateur. Voilà quel a été mon dessein. L'ai-je rempli ? C'est au public à me l'apprendre ?

Afin d'éviter les inutilités , j'ai supprimé les lieux communs , consacrés par les préjugés & rejetés heureusement par le génie. Se pénétrer de son sujet & le bien concevoir pour l'énoncer clairement & avec force ; n'y rien mêler



d'étranger de peur de l'obscurcir ; voilà selon moi le précepte le plus raisonnable qu'on puisse donner à ceux qui veulent écrire. Ainsi le premier livre roulera tout entier sur l'unité d'objet dans l'Eloquence, & sur la digression : Ce qui me conduit naturellement à parler de l'unité & des autres qualités de l'action dans les Poëmes. Ma Poétique ne sera pas longue : Je me propose moins de former des Poëtes, que des lecteurs éclairés : ce n'est pas en Rhétorique qu'on doit approfondir l'Art des Homeres & des Sophocles.

Le second traite de l'unité de dessein ou de la disposition oratoire. Après avoir développé tout ce qui regarde l'Exorde & la narration dans l'Eloquence, je passe à l'exposition du sujet dans la Tragédie, &



à la narration ou récit dans l'Epopée. Les autres parties du discours sont traitées dans ce second livre avec assez d'étendue. J'y marque, autant qu'il m'est possible, les différences qu'il y a entre l'Eloquence de la chaire & celle du barreau; afin que les jeunes gens ne confondent pas les ornements qui sont propres à l'une avec ceux qui conviennent à l'autre. Je tâche aussi de montrer dans un Chapitre particulier, en quoi nos Orateurs se sont écartés des traces des anciens. Enfin je crois avoir fait suffisamment connoître l'usage que le Poëte; le Prédicateur & l'Avocat font des passions, des bienséances & des mœurs.

Les pensées, le style, l'usage des figures, en un mot tout ce qui appartient à l'élocution fait le



sujet du troisieme livre. Peut être y trouvera-t-on, ainsi que dans le précédent, des choses neuves. Il y en a d'autres qui sont présentées dans un nouveau jour & mises à la portée des écoliers pour lesquels j'écris; je ne parle ni de la mémoire ni de la déclamation. L'une & l'autre dépendent plus de l'exercice que des préceptes.

On me dira sans doute que tant d'Auteurs modernes ont travaillé sur le même sujet, qu'il est bien difficile d'intéresser après eux. Je conviens qu'on ne peut leur donner trop d'éloges; ils sont mes maîtres à tous égards. Mais n'a-t-on pas déjà remarqué avant moi que leurs Rhétoriques, calquées sur celle des anciens, semblent avoir été plutôt composées pour nous apprendre à lire Cicéron, que pour

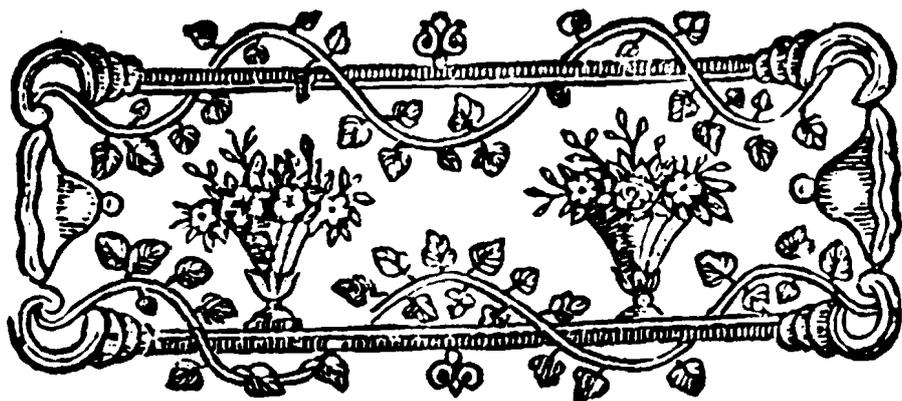


nous diriger dans notre Eloquence? Ne renferment-elles pas beaucoup d'inutilités & quelques faux préceptes? D'ailleurs la maniere dont les meilleures sont faites ne permet pas de les mettre entre les mains des écoliers. De-là ces cahiers que l'on dicte dans les Colleges, & qui sans compter la perte de temps qu'on met à les écrire, contiennent souvent des leçons & des exemples entassés sans choix & sans goût, & plus propres à égärer l'esprit qu'à l'éclairer. Il est donc d'une nécessité indispensable d'avoir une bonne Rhétorique à l'usage des Colleges. C'est pour eux que celle-ci a été composée. Je souhaite qu'elle puisse servir, ou que mon exemple encourage les gens de lettres à s'exercer sur le même sujet. Ce travail n'est point in-



digne d'eux. Tout ouvrage qui tend à instruire la jeunesse, quelque peu important qu'il paroisse, fait honneur à son Auteur. Si l'on doit rougir de quelque chose, c'est d'être inutile aux autres. Mais l'éducation publique est un objet assez important par lui-même, pour que chacun contribue à la rendre meilleure.





ESSAI D'ÉDUCATION.

A l'usage des Colleges.



On se plaint tous les jours de la corruption des mœurs. Les ouvrages que nous avons sur cette matière & notre propre expérience prouvent que le mal est grand.

Ainsi tout bon citoyen, tout homme qui prend à cœur les intérêts de sa Patrie, est obligé de s'y opposer de toutes ses forces, & d'empêcher qu'il n'augmente; car il est à craindre que l'orgueil, le luxe & la licence, si l'on n'en arrête les progrès dans les commencements, ne conduisent à la barbarie. Il n'y a point de loi qui résiste à ce torrent. Il a entraîné à leur ruine les Grecs & les Romains; il entraînera

XVIIJ ESSAI D'ÉDUCATION.

les peuples qui auront le malheur d'être infectés de ces vices destructeurs de tout gouvernement. Les spéculations des Philosophes sont inutiles, quand le mal est à son comble. La corruption générale des mœurs ressemble alors à un grand fleuve débordé. Tout le monde voit ses ravages. On s'alarme, on crie, & personne n'en peut arrêter le cours. Il faut que les eaux s'écoulent.

S'il y a quelque remède, on doit l'attendre de l'éducation. Les espérances de l'Etat sont fondées sur la génération future. Et plût à Dieu, que nous pussions raisonnablement en concevoir de bonnes ! Mais quel fond devons-nous faire sur ceux qui naissent aujourd'hui ? avec un cœur bienfaisant & sensible, fait pour aimer le Créateur & leurs semblables, ils passent des mains de la nature parmi des gens qui, étant livrés au luxe & à la mollesse, étouffent leurs bonnes inclinations, jettent dans leur cœur la semence de tous les vices, & leur remplissent l'esprit de préjugés & d'erreurs, qui augmentent & se fortifient par l'exemple & l'habitude. De là vient, que tels & tels qui étoient peut-être nés pour se distinguer dans la robe, dans l'épée ou dans les négociations, ne sont que des hommes frivoles, dont le moindre défaut est d'être inutiles aux autres. Pourquoi cela ? parce qu'on n'a pas eu soin de leur mettre dans la tête des principes sûrs de conduite ; parce qu'on ne les a pas accoutumés de bonne heure à penser & à réfléchir ;



parce qu'on ne leur a pas inspiré l'amour de la vertu ; parce qu'on a négligé de leur faire connoître les vérités sublimes de la Religion ; parce qu'enfin ils n'ont eu ni des Maîtres sages & éclairés , capables de les conduire , ni des parents vertueux , propres à les instruire en les édifiant ? Ne nous y trompons pas. La meilleure éducation est celle qu'on reçoit dans le sein de sa famille. C'est là qu'on donne les premières impressions qui restent toute la vie , & qu'on prépare l'esprit à recevoir les leçons du Maître. Quels progrès peut faire dans les sciences & dans la vertu un enfant , devant qui l'on vante continuellement les richesses , la délicatesse de la table , le jeu , le spectacle , & tous ces riens importants , dont on s'occupe avec tant de fracas dans le monde ? Il entend tout louer , excepté ce qui est réellement louable. Et l'on sera ensuite surpris qu'il ait du dégoût pour les choses utiles & sérieuses auxquelles on veut qu'il s'applique ! Parents aveugles !

Ne vous en prenez qu'à vous - mêmes de l'ignorance & de la méchanceté de vos enfants. C'est vous qui détruisez presque toujours l'ouvrage de leurs Maîtres.

Ce n'est pas ainsi que se comportoient ces Romains , dont on nous vante les talents & les vertus. Ils passoit de la poussière de l'école sous la conduite d'un homme éclairé & sage , qui achevoit de les former par ses leçons & ses exemples ; leur aplanissoit les difficultés



XX ESSAI D'ÉDUCATION.

de leur état, & les dirigeoit parmi les écueils du monde, toujours dangereux pour la jeunesse. Que fait-on aujourd'hui ? à peine un jeune homme a-t-il fait ses exercices qu'on l'abandonne à lui-même ; & il se perd infailliblement, si d'heureuses circonstances ne le sauvent ; ou si les principes qu'il a reçus ne lui servent comme d'égide, pour repousser les traits dont il est accablé de toutes parts.

Mais d'un autre côté que servent les leçons & les exemples domestiques, si les Maîtres n'achevent l'édifice que les parents ont commencé ? si leur piété, leurs mœurs & leurs talents ne concourent à former des citoyens éclairés & vertueux ? On ne sauroit donc être trop délicat sur le choix des Professeurs. Mais je voudrois qu'on regardât moins à la capacité qu'aux mœurs & à la Religion. La société peut subsister sans science, & jamais sans vertus. Quand le choix des Maîtres sera fait, il faut leur témoigner de la confiance & de la considération ; les regarder comme les dépositaires des espérances de la Nation ; leur inspirer par vos égards l'envie de se rendre dignes de votre amitié, le desir d'être utiles à vos enfans par reconnoissance, l'amour de leur état dont vous adoucirez les peines, & l'ambition d'en remplir les devoirs avec honneur. Il arrivera de là que le jeune Disciple respectera celui que vous estimerez ; & que docile à ses leçons, il en retirera tout le fruit qu'on en peut attendre.



Les Maîtres mêmes seront forcés de se respecter, & puiseront dans votre commerce l'usage du monde, la politesse & l'urbanité, sans lesquelles on ne réussit jamais dans l'éducation.

Mais si par vos dédains & vos mépris vous les reléguez parmi des gens obscurs; si vous ajoutez à leurs pénibles travaux vos mépris plus insupportables encore, ils serviront la Patrie en vrais mercenaires, sans zèle & sans amour pour ses intérêts; & l'art de former des citoyens; ne sera qu'une profession obscure & avilie, abandonnée à des gens sans ressource, & peut-être sans mœurs, qui viendront cacher leur misère & leur manque de talent dans la poussière des classes, & se vengeront de l'humiliation où vous les tiendrez, par la mauvaise éducation qu'ils donneront à vos enfants. C'est trop s'arrêter à des abus qu'on ne trouveroit pas dans un siècle éclairé comme le nôtre, si l'intérêt & la mollesse dénaturant, pour ainsi dire, les idées les plus simples, ne nous avoient accoutumés à n'aimer & à ne rechercher que ce qui peut satisfaire notre délicatesse & notre vanité.

Hoc versam cæno Romam somnoque jacentem
 Quæ poterunt artes sanâ ratione movere. *Petr.*

Je me hâte d'en venir à ce qui doit faire l'objet de nos occupations dans les Collèges. Il y a sans doute de la témérité à traiter une matière sur laquelle des gens de beaucoup de



xxij ESSAI D'ÉDUCATION.

talents ont écrit. Je sens combien les miens sont insuffisants pour remplir mon dessein. Mais les défauts où sont tombés ceux qui ont couru la même carrière, peuvent m'être utiles. Nous avons tort de ne compter pour rien les erreurs de nos Prédécesseurs. Ils ont payé le tribut pour nous, & augmenté nos connoissances par leurs découvertes. Ainsi leurs lumieres & leurs écarts doivent également servir à nous conduire. Heureux ! si nous savions en profiter.

Au reste, je ne prétends pas donner un traité complet sur l'éducation. Le temps & les connoissances nécessaires pour faire un volume, peut être inutile, sur cette matiere, me manquent. Je veux seulement tracer un plan d'étude, où je conserverai ce qu'il y a de bon dans les Colleges, sans avoir la ridicule vanité de fronder tout ce qui s'y pratique, & d'imaginer une méthode impossible dans l'exécution. Quand on travaille sur l'Institution publique, il faut avoir continuellement trois choses devant les yeux ; les talents des écoliers, qui en général sont médiocres ; le temps qu'ils ont à employer en classe, & les dépenses que leurs facultés leur permettent de faire. Voilà quelle doit être la regle & la mesure des changements qu'on veut faire dans les Colleges.

Il me semble qu'il est à propos d'exclure des humanités tout ce qui tend à éteindre l'imagination qu'il faut exercer. Voulez-vous former le jugement des enfants ? faites-leur remarquer



ESSAI D'ÉDUCATION. xxiiij

de bonne heure le défaut de justesse & de liaison que vous appercevrez dans leurs idées ou dans le plan de leurs discours , & mettez-leur entre les mains des ouvrages bien raisonnés. Dans peu ils feront en état de découvrir les paralogismes sans le secours des sciences abstraites qui ne feroient que de froids raisonneurs.

Procédons sur-tout avec ordre dans l'instruction , si nous voulons que les objets aient le temps de s'arranger dans l'esprit & de s'y graver ; autrement ils n'y feront que des impressions légères & confuses , qui s'effaceront dans un moment. Il faut aussi que les choses auxquelles la jeunesse s'applique , aient du rapport entr'elles , & se prêtent une sorte de lumière , afin qu'il soit plus aisé de les comprendre & de les retenir. Quelles sont donc les connoissances qui feront l'objet des études jusqu'à la Philosophie exclusivement ? Celles qui sont nécessaires à un Chrétien & à un homme de lettres. Je crois que les jeunes gens auront assez bien employé leur temps dans le cours des humanités , si , en sortant de Rhétorique , ils sont non seulement en état de se conduire parmi les écueils du monde , & de résister aux attaques des incrédules ; mais encore s'ils sont capables de faire avec succès d'autres études relatives à la profession qu'ils embrassent , & de juger d'une piece d'Eloquence & de Poésie aussi sainement que leur âge peut le permettre. Voyons comment on doit s'y prendre , & commençons par la Religion.



XXIV ESSAI D'ÉDUCATION.

L'Étude de la Religion.

JE ne conçois pas l'aveuglement de ceux, qui, étant nés dans son sein, ferment les yeux à la lumière, & l'abandonnent pour ne suivre que leurs caprices. De là naît l'insensibilité sur les malheurs d'autrui, & ce torrent de maux qui nous entraîne. Il faudroit donc, s'il étoit possible, ramener les hommes à des Loix générales qui nous fissent rentrer dans l'ordre, en substituant aux vices qui nous déshonorent, les vertus qui élèvent l'ame. Or pouvons-nous trouver des regles de conduite comparables à celles que la Sagesse éternelle nous donne dans le nouveau Testament ? Nous vantons la morale de quelques Payens ; mais approche-t-elle de celle de JESUS-CHRIST ? Qu'on les compare, on en sentira la différence : Et si ce qu'il y a eu de plus beaux génies dans tous les siècles, de génies les plus cultivés par l'étude, n'ont jamais donné des leçons aussi sublimes que celles qui sont contenues dans l'Évangile, dira-t-on que celui qui enseignoit ces vérités avant l'âge de trente-trois ans, dont les mœurs étoient si douces, les maximes si pures, les discours si touchants, n'étoit qu'un homme ? Non sans doute, on ne le dira jamais, quand on sera de bonne foi ; quand on connoîtra la doctrine & la sagesse profonde qui éclate dans ses instructions. Il est donc nécessaire de
mettre.



mettre entre les mains des enfants ce livre divin, puisqu'il est le livre des Chrétiens, celui où l'Homme-Dieu nous instruit, & nous montre le chemin qui mène à lui. Il me semble que la manière ordinaire de l'expliquer n'est pas la plus utile. On se borne à développer des vérités importantes; quelquefois abstraites; cet usage est louable, sans doute, puisqu'on apprend des choses que personne ne doit ignorer. Mais il faut affecter les jeunes gens, leur faire remarquer & admirer la conduite divine de JESUS-CHRIST, qui est la plus noble instruction qu'il ait laissée aux hommes. Son humilité, sa modestie, sa patience, son humanité, sa douceur & sa bienfaisance: Voilà ce qui mérite d'abord notre attention, & qui fournit des instructions solides & durables. Les grandes vérités de la Religion trouveront l'esprit docile, quand une fois le cœur sera formé.

La lecture du nouveau Testament sera accompagnée de celle du Catéchisme, des figures de la Bible, dont on récitera une par jour en Sixième & en Cinquième, & des mœurs des Israélites & des Chrétiens. Quelqu'un se chargera de faire les Dimanches & Fêtes des instructions familières. Je n'indiquerai pas les livres qu'il conviendrait de lire pour apprendre la Religion. C'est l'affaire de Mrs. les Evêques, ou de ceux qui sont à la tête des Colleges. Je prie mes Lecteurs d'observer que notre sublime Religion n'étant pas moins ennemie de



xxvj ESSAI D'ÉDUCATION.

la basse hypocrisie que de l'orgueil : on doit prendre garde que les écoliers ne tombent dans cette méprisable cagoterie , qui n'est que le masque de la Religion , & plus propre à pallier le vice qu'à corriger les affections criminelles du cœur. La vraie piété est comme la charité , qui en est la base , compatissante , douce , humble , bienfaisante , sincere , élevant l'ame au-dessus des passions qu'elle domte.

CLASSE DE SIXIEME.

De l'Etude du François , du Latin & du Grec.

IL est étonnant qu'on soit obligé de conseiller l'étude du François à des gens qui en devroient faire leur premiere occupation. Mais puisqu'on la néglige , & que de-là naît la corruption de l'Eloquence , il est absolument nécessaire de rémédier à un abus qui n'est que trop répandu. On mettra donc la Grammaire françoise en Sixieme. Cependant , comme elle renferme des principes abstraits qu'il est impossible aux enfants de saisir , il seroit à souhaiter qu'on en composât une pour cette classe. On commenceroit par un traité de l'Ortographie & de la Profodie , afin d'apprendre à



ESSAI D'ÉDUCATION. (xxvij)

prononcer. De là on passeroit aux nombres, aux genres, aux personnes, aux verbes, & aux autres parties de la Syntaxe, qui sont les plus faciles. Ne seroit-il pas nécessaire de faire copier tous les jours aux Ecoliers une lettre de Madame de Sévigné, pour les former à l'Ortographe & au style épistolaire?

L'étude de la Langue latine n'est point incompatible avec celle du François. On en puisera les premiers principes dans quelque bonne Grammaire. On corrigera ce que cette étude a de sec & de rebutant par l'explication de quelques Auteurs faciles, tels que le *Selecta de veteri Testamento*, les Colloques d'Erasme, les Epîtres familières de Cicéron. Car je suis d'avis, que pour se mettre au fait d'une Langue, on doit lire d'abord les Profateurs dont les tours sont moins recherchés, les pensées plus naturelles, & les expressions moins figurées que celle des Poètes.

Les Maîtres ne manqueront pas de faire sur tous ces Auteurs l'application des regles de la Grammaire, que les Ecoliers auront déjà apprises, différant à un autre temps de leur rendre compte des façons de parler les plus difficiles, & dont l'intelligence dépend de plus de connoissances & de réflexion qu'on n'en a communément à cet âge. Je veux aussi que nos jeunes Latinistes récitent tous les matins par cœur une page de leurs Auteurs, afin qu'ils s'accoutument au génie & aux tours de la lau-



xxviii ESSAI D'ÉDUCATION.

gue, & qu'ils fassent une assez grande provision de mots pour être en état de composer en latin dans les hautes classes.

N'est-il pas ridicule qu'on fasse écrire en cette langue des gens qui ne connoissent point la valeur des termés, & qui n'ont pas assez de jugement pour choisir dans le Dictionnaire ceux qui leur conviennent ? Il est étonnant qu'on ait été si long-temps esclave d'un pareil usage. Nous excluons donc du College les thèmes, dans lesquels un Régent fait quelquefois entrer les difficultés de la Grammaire aux dépens du bon sens ; met des constructions forcées & vicieuses que les enfants ne retiennent que trop, & s'accoutument à un mauvais style qu'ils gardent souvent toute la vie.

On présume bien que je ne ferai pas grace aux vers latins. Comment veut-on que des écoliers sans goût, & en général sans talent pour la Poésie, fassent des vers dans une langue, dont ils ne connoissent ni les finesses, ni les tours, ni les expressions propres à ce qu'on appelle le langage des Dieux ? Ils croient avoir fait un chef-d'œuvre, lorsqu'ils ont arrangé, selon les regles, quelques périphrases du Synonyme. Qu'arrive-t-il de là ? c'est qu'ils confondent la Poésie avec la Prose, & qu'ils n'ont jamais aucune idée bien nette de l'une ni de l'autre.

Je crois qu'il faut rapporter ces ridicules usages aux siècles d'ignorance, où l'on se per-



ESSAI D'ÉDUCATION. xxix

suadoit , avec raison , qu'on ne pouvoit bien écrire , que dans une langue comme la Latine , qui n'avoit plus de révolutions à éprouver , & qui d'ailleurs par sa noblesse & sa fécondité se prêtoit à toutes les pensées d'un Auteur. Au lieu que la Françoisé , pauvre , stérile , & ayant besoin de beaucoup de changements pour arriver à sa perfection , ne laissoit à aucun Ecrivain l'espérance de revivre dans les siècles suivants , où il ne seroit pas entendu. De là vient , que ceux qui se sentoient quelque talent pour la Poésie ou pour la Prose , aimoient mieux emprunter le langage de Virgile & de Ciceron ; & c'étoit sans doute pour se le rendre plus familier , qu'ils croyoient faussement qu'il falloit faire de bonne heure des thèmes & des vers. Mais aujourd'hui que le sort de la Langue Françoisé est fixé par tant de beaux ouvrages qui l'ont illustrée & enrichie , nous devons nous y appliquer avec le même soin qu'on s'appliquoit anciennement à la Latine ; nous borner d'abord à bien entendre celle-ci , & nous exercer à écrire correctement dans l'autre. Si l'on veut donc faire des vers dans le cours des humanités , il vaut mieux que ce soit en François qu'en Latin , ou n'en pas faire du tout.

Dans la classe du soir on continuera l'étude du Latin , à laquelle on joindra celle du Grec. On feroit des progrès rapides dans cette Langue , si l'on pouvoit apprendre les déclinaisons , les conjugaisons , & quelques regles de



XXX ESSAI D'ÉDUCATION.

la syntaxe dans une Grammaire claire, facile & débarassée de ce qui est inutile aux Commencans, ou trop abstrait. Mais où la trouver? Celles que nous avons; ou ne contiennent pas assez de choses, ou elles sont mal distribuées & remplies de règles, dont il eût mieux valu faire un traité à part pour les hautes classes. On est donc réduit à choisir dans celle qu'on adoptera, ce qu'il est nécessaire de savoir pour entendre les Auteurs dont je vais parler: car il faut toujours faire marcher l'explication avec l'étude des principes; elle sert à les graver dans la mémoire, & tient lieu de l'usage qu'on a perdu de parler les langues mortes. Les ouvrages que je conseille d'expliquer, sont les Fables d'Esopé, & l'Évangile selon Saint Luc, l'un & l'autre avec des scholies.

On abrégeroit beaucoup les difficultés, si l'on avoit des racines faites dans l'ordre, où sont rangés les mots des Auteurs qu'on explique; à commencer par Esopé jusqu'à Homère. Les Ecoliers auroient l'avantage de les trouver de suite, & l'on marqueroit par un renvoi celles qu'ils auroient déjà vues. Peut-être verra-t-on paroître cet ouvrage avec une Grammaire. En attendant il faut faire écrire & apprendre par cœur la racine de chaque mot, & une stance par jour.

Je n'omettrai pas l'étude de la Géographie, qui est moins une étude qu'un délassement, &



ESSAI D'ÉDUCATION. XXXI.

que cependant on néglige un peu trop dans les Collèges. On ne voit pas qu'en faisant promener l'esprit de ses Disciples sur les différentes parties de la terre, on les rend capables de lire avec fruit l'histoire des peuples les plus fameux, & de suivre les Conquéranrs anciens & ceux de nos jours dans leurs expéditions. Je ne parlerai pas des autres avantages sans nombre que tous les états retirent de cette science, & qui l'ont rendue absolument nécessaire.

Ce qui me paroît encore important, c'est de faire rendre compte aux Ecoliers à la fin de chaque cours, du fruit de leurs études, rien n'étant plus capable de les encourager & de leur former l'esprit. Le desir de mériter les applaudissemens de l'Assemblée, leur fait méditer les Auteurs, analyser les pensées, distinguer les différentes significations des mots, & saisir les beautés qui peut-être leur auroient échappé, s'ils ne s'étoient flattés d'avoir pour témoins de leurs progrès des gens instruits. A la fin de la Sixieme on interrogera donc les Ecoliers sur quelques figures de la Bible, sur une partie de la Géographie, par exemple, sur le Royaume de France, & on leur fera expliquer les Auteurs Grecs & Latins qu'ils auront vus.



DE LA CINQUIÈME.

LA Cinquième commence à devenir intéressante ; parce que nos Éléves ayant déjà quelque connoissance des trois Langues , seront moins retardés dans leurs études par la sécheresse des préceptes. Ce n'est pas à dire que ceux qu'il leur reste encore à apprendre soient sans difficultés : au contraire , ils ont quelque chose de plus métaphysique & de plus compliqué que les premiers. Mais aussi on a plus de plaisir à les entendre , parce qu'ils fournissent plus de réflexions solides à faire. On continuera donc la Syntaxe , sans toutefois prétendre tout approfondir. C'est aux Maîtres à régler l'ordre des préceptes selon les lumières , les talents & la portée de leurs Disciples. Ils écarteront par cette conduite les épines , & donneront le goût de l'étude.

Le Grec & le Latin iront toujours ensemble. De ceux qui ont écrit dans cette dernière Langue , Eutrope est , selon moi , le premier Historien qu'on doit mettre entre les mains des enfans , qui n'ayant fait qu'expliquer & apprendre du Latin par cœur , sauront déjà un assez grand nombre de mots , pour l'entendre facilement :

Il est d'ailleurs aisé , intéressant , tant à cause des faits mémorables qu'il décrit , que des jugemens qu'il porte du mérite des grands hom-



ESSAI D'ÉDUCATION. xxxii)

mes. On y prendra une idée générale de l'Histoire du Peuple Romain jusqu'à Valens. Ces notions faciliteront l'intelligence des Historiens Latins & Grecs qui parlent des affaires d'Italie. Cornelius Nepos le suivra. C'est un Auteur aisé, & d'une Latinité très-pure ; mais qui jugeant trop en gros des vertus & des vices des grands hommes, a besoin que les Maîtres suppléent à son manque de critique. Lorsqu'on lit l'Histoire, on doit moins se charger la mémoire de faits curieux & souvent inutiles, que remarquer les passions de ceux qui occupent la scène. Que nous importent ces boucheries horribles, où des milliers d'hommes s'égorgeant impitoyablement ? & ces révolutions étonnantes qui renversent les Empires les mieux affermis ? des sceptres brisés par les mains d'un furieux, des campagnes teintes de sang humain, n'offrent aux yeux du Sage qu'un spectacle digne d'horreur. C'est cependant ce qui attire ordinairement toute l'attention du Lecteur. Je voudrois au contraire qu'on accoutumât les jeunes gens à chercher dans l'ambition d'un Prince, dans l'avarice d'un Général d'armée, dans la jalousie d'un rival, dans la flatterie d'un Courtisan, dans la superstition & le fanatisme des peuples, dans un caprice, dans un dépit même, la source des malheurs qui ont si souvent & durant tant de siècles inondé l'Europe & l'Asie. Remontez, en suivant le fil des événements, jusqu'à l'enfance de ces hommes, dont



XXXIV ESSAI D'ÉDUCATION.

vous lisez la vie ; tâchez de démêler dans leurs passions naissantes le principe des actions qui les ont élevés ou précipités du faite des grandeurs. Vous acquerez par-là une expérience que le monde ne sauroit vous donner ; parce qu'il ne se montre jamais tel qu'il est. Examinez si les discours & les actions qu'on rapporte d'un homme , sont conformes à son caractère , à ses intérêts , à sa situation. Par toutes ces réflexions vous vous rendrez capables d'exercer une saine critique ; vous apprendrez à juger vos contemporains , & à découvrir peut-être dans leurs goûts & leurs passions dominantes le germe des événements qui doivent éclore un jour.

Un avantage plus grand encore que vous devêz retirer de cette étude , c'est que parmi les révolutions qui changent la face de l'Univers , vous reconnoissiez toujours la main de l'Être suprême , qui se joue de ce qu'il y a de plus grand sur la terre.

A la fin de l'année on verra les Fables de Phèdre. Je ne dis rien de son mérite. Qui est-ce qui ne le connoît pas ? Mais je dois prévenir une objection qu'on me fera sans doute , qui est , que ce Poète étant plus aisé que les Auteurs dont je viens de parler , il est étonnant que je ne le mette qu'à la fin de la Cinquième , tandis que dans les Collèges on le fait expliquer en Sixième.

Cet usage mérite d'être changé. 19. Parce



ESSAI D'ÉDUCATION. XXXV

qu'il n'est pas vrai que Phedre soit aisé par-tout. 2°. Parce qu'il est rempli de bon sens & de délicatesse, demandant, pour être lu avec succès, qu'on ait déjà l'esprit un peu formé. Car sans parler des finesses du Langage, comment saisira-t-on, même en Cinquieme, l'art délicat du Dialogue? 3°. C'est un Poëte, & pour cette raison, il ne devrait être lu qu'après un plus grand nombre de Profateurs. En commençant d'étudier une Langue, il est important de savoir la propriété des termes, & les constructions naturelles qui forment son caractère dominant. Or la Poésie est-elle propre à cela? Ses termes figurés, ses transpositions, ses licences, n'offrent-elles pas des difficultés insurmontables aux commençants. Et ne faut-il pas qu'ils aient lu beaucoup de Profateurs avant d'être en état de distinguer les singularités de la Poésie, qu'ils prendroient pour des constructions naturelles & régulières? La lecture des Poëtes suppose un goût & une expérience qu'on n'acquiert qu'après plusieurs années de travail: & je crois qu'on doit toujours commencer à étudier une Langue dans l'Histoire, qui, simple dans ses constructions, & unie dans son style, n'admet ni les ornements ambitieux, ni les pensées fines, ni les tours recherchés. Cependant je conseille la lecture de Phedre, parce qu'en général il est facile à entendre. D'ailleurs, il est impossible de trouver des Auteurs, qui soient à tous égards, à la



XXXVJ ESSAI D'ÉDUCATION.

portée des Ecoliers. C'est aux Maîtres à tirer le voile qui cache les beautés fines des Latins * & des Grecs , & de Lucien sur-tout , qui n'est bien connu que de ceux qui ont le sentiment assez délicat , pour sentir le fel de la raillerie qu'il répand dans ses ouvrages. Personne ne badine avec autant d'esprit , & ne raconte avec plus de grace. Mais comme il seroit dangereux de tout lire , en Cinquieme on peut se borner à quelques dialogues des morts ou des Dieux , & à la louange de la mouche. Tout cela sera précédé de la lecture du discours de Saint Jean Chrysostome sur la priere. C'est par-là qu'il faut commencer l'année ; on la finira par le discours d'Isocrate à Démonique , dont on passera les deux premières pages. Il n'est pas difficile , & il contient d'excellentes instructions pour former la jeunesse.

Il est inutile d'avertir qu'il ne faut quitter les racines grecques qu'à la fin de la Troisième. On fera une répétition tous les samedis , de celles qu'on aura apprises dans la semaine. On pratiquera la même chose à la fin de chaque lettre. Sans cette précaution on court risque de les oublier.

La classe du soir offre des occupations bien différentes. Elles ont pour objet l'étude du Latin , du François & de la Géographie. Je crois qu'il est à propos d'exiger des Ecoliers

* Etude du Grec.



ESSAI D'ÉDUCATION. xxxvij

qu'ils rendent compte par écrit de ce qu'ils auront vu ou lu , afin de les accoutumer de bonne heure à mettre de la suite & de la liaison dans leurs idées , à les rendre avec clarté , élégance , justesse , grace & vivacité , autant qu'ils en seront capables. Ils feront aussi quelquefois des lettres. Si les Maîtres ont le talent & la patience de faire remarquer tous les défauts de liaison , de justesse & d'exactitude qui se trouveront dans ces sortes de compositions ; leurs Disciples auront appris la Langue & l'art difficile d'écrire & de parler sans s'en être aperçus. La Rhétorique ne fera que perfectionner de si heureux commencements. On s'attachera donc beaucoup à la composition françoise dans toutes les classes. C'est la meilleure maniere de se former un style pur , & d'acquérir ce goût & cette facilité qui décelent l'homme de lettres. Les Maîtres ne donneront jamais à traiter que des sujets qui prêtent beaucoup , & qui aient du rapport avec ce que les Ecoliers savent déjà ; autrement , après un travail désagréable , ils ne mettront sur le papier que des idées qui se sentiront de la gêne d'esprit où ils auront été pour les produire. Quand ils font mal une amplification , c'est souvent moins par paresse , que parce qu'ils traitent une matiere ingrate par elle-même , ou qui exigeroit des connoissances qu'ils n'ont point.

Il est temps de leur mettre entre les mains les Fables de la Fontaine , & quelques Dialo-



xxxvii) ESSAI D'ÉDUCATION

gues des Morts de M. de Fontenelle, tandis qu'on explique Lucien & Phedre, je voudrois qu'on revît celles d'Esôpe que le Latin & le François ont imitées, afin de juger de leur différence. Cette comparaison entrera dans l'exercice de la fin de l'année. Il roulera sur les regles de l'Apologue & sur la vie de ceux qui s'y sont distingués. L'explication des Auteurs Grecs & Latins sera accompagnée de remarques critiques, de notes historiques & Géographiques. A propos de Géographie, ne pourroit-elle pas faire le sujet d'un exercice à Pâques? Pour le rendre intéressant, on prendroit dans nos Poètes la description de quelques lieux, le portrait des grands hommes qui ont vécu dans les Villes dont on parleroit. On ajouteroit à tout cela les événements les plus remarquables de l'Histoire Romaine qu'on auroit lus dans Eutrope. A la fin de l'année, on interrogeroit les Ecoliers sur l'Apologue, comme je viens de le dire. Au lieu de se borner à une explication sèche des Auteurs, ils feroient quelques remarques curieuses sur les mœurs, les usages, les cérémonies religieuses des Anciens, & sur leur Théologie. Cela ne seroit pas difficile, si quelqu'un vouloit se charger de faire un Dictionnaire, où l'on trouveroit par lettre alphabétique les Dieux les plus connus du Paganisme, les cérémonies & les usages les plus remarquables. Cet ouvrage seroit bientôt fait avec les secours que nous avons. L'avan-



tage qu'on en retireroit, est, que sans être obligé de faire une étude particulière de tous ces différents objets, on le consulteroit dans le besoin, & l'on se mettroit au fait des antiquités, presque sans aucun travail.

DE LA QUATRIÈME.

ON s'apperçoit, sans doute, que les Ecoliers n'ont pas perdu leur temps jusqu'ici, & qu'ils ont déjà jeté les fondemens des connoissances qui font l'homme de lettres. Avançons, & je me flatte que l'on reconnoîtra de plus en plus les avantages de ma méthode.

En Quatrième où le Jugement est un peu plus formé, où l'on a déjà mis dans sa tête une foule d'idées qui servent comme de flambeau dans la carrière que nous courons, on lira les Commentaires de César. La guerre des Gaules est intéressante. Je crains seulement que le peu de connoissance que les enfants ont de l'ancienne Géographie, des machines de guerre & de l'Art militaire ne leur rende cette lecture trop difficile. La guerre civile dont ils ont déjà pris une idée dans Europe, ne seroit-elle pas plus à leur portée? D'ailleurs j'ai toujours regardé ces temps de crise comme le morceau le plus curieux de l'Histoire. Dans cette horrible confusion où les passions se choquent, &



XL ESSAI D'ÉDUCATION.

les intérêts se croisent, la République est un théâtre, où les sublimes talents, les grandes vertus & les grands vices paroissent dans tout leur jour. Il est alors impossible aux hommes de se déguiser. Les cinq derniers livres de l'Histoire d'Alexandre par Quinte-Curce, remplaceront les Commentaires de César. On finira l'année par les Eglogues de Virgile.

Classe du soir.

Nous trouvons chez les Grecs des Auteurs intéressants & faciles. Hérodien, par exemple, ou la Cyropédie de Xénophon & Théocrite. Je voudrois qu'on pût lire celui-ci sans aucun danger pour les mœurs. Mais il a des choses qu'on doit bien se garder de présenter à l'imagination des jeunes gens. Ajoutons, que comme il tombe souvent dans le bas & le grossier, défauts qu'on n'est guere en état de sentir à cet âge; il seroit à propos qu'un homme de goût fit un recueil des meilleures Idylles de ce Poète, dans lequel il insereroit l'amour fugitif, à la réserve de quelques vers, & l'Épigramme de Bion par Moschus, une grande partie de celui d'Adonis par Bion, & la seconde, troisième & cinquième Idylle du même. Toutes ces piéces ont une délicatesse infinie. Je voudrois qu'on enrichit ce recueil de celles des Odes d'Anacréon, qui n'allarment pas la pudeur; il y en a: je suis fâché que ce Poète



ne puisse pas être mis entre les mains des jeunes gens. Mais comme il ne respire presque partout que l'amour & le vin, il faut renoncer à l'expliquer tout entier. Il vaut mieux n'avoir aucune idée des lettres, que d'exposer son innocence. Les Maîtres doivent continuellement veiller sur ce trésor. C'est un dépôt sacré qu'on leur confie. Malheur à eux s'ils le laissent perdre par leur faute. Ils seront les corrupteurs de la jeunesse dont ils doivent être les peres.

En Quatrième, il est à propos de commencer à se former le goût; c'est le but des Humanités. Or, rien n'est plus propre à cela que la comparaison que l'on fait de plusieurs ouvrages écrits dans le même genre. On expliquera donc les Eglogues de Virgile, en même temps que celles de Théocrite, qui ont servi de modèles au Poète Latin. En voyant comment celui-ci a imité le Grec, on sentira davantage les beautés de l'un & de l'autre, & ce qui les distingue. Madame Deshoulières Racan & Ségrais peuvent figurer à côté de ces deux Poètes. On les apprendra donc par cœur. Mais il faut faire un recueil de leurs meilleures pièces, autant pour ne pas exposer les Eco-liers à confondre les bonnes avec les médiocres, que pour diminuer la dépense qu'ils seroient obligés de faire en livres. Il est encore à propos qu'ils mettent par écrit le jugement qu'ils porteront sur toutes ces pièces, & que le Régent leur montre en quoi ils se seront trompés. S'il



XLIIJ ESSAI D'ÉDUCATION.

est homme de goût , ses Disciples profiteront beaucoup de sa critique. Ces différents Auteurs fourniront matière à un exercice qu'il sera aisé de rendre très-intéressant. Mrs. de Fontenelle, Rémond de St. Mard , Marmontel & le Batteux, ont habilement traité ce qui concerne la Poésie pastorale. C'est au Maître à faire usage de ces excellents matériaux , de manière pourtant qu'il ne se borne pas à n'être qu'un copiste.

DE LA TROISIÈME.

IL est temps de répondre à une objection que le Lecteur s'est déjà faite sans doute , & qui paroît d'abord fort plausible : C'est que je n'ai point encore parlé de faire traduire les plus beaux morceaux des anciens , rien n'étant plus propre à former les jeunes gens ; parce que l'esprit saisit davantage le génie des Auteurs , & se remplit de leurs idées , en s'affujettissant à les faire passer dans notre langue. Voilà je pense tout ce qu'on peut dire en faveur des traductions : Cependant je ne balancerai pas à les interdire dans les basses classes ; & voici sur quoi je me fonde. Les enfants ne connoissent pas assez le génie des deux Langues , & n'ont pas assez de force dans l'esprit pour être maîtres de l'Auteur qu'ils traduisent ; d'où il arrive qu'ils en sont esclaves , au point



ESSAY D'ÉDUCATION. XLIIJ

de rendre ses pensées en François dans le même ordre qu'elles sont en Latin. De-là naissent les latinismes & les constructions singulieres dont ils se défont rarement. On s'apperçoit tous les jours que des Rhétoriciens conservent dans leurs compositions françoises des inversions, auxquelles ils s'étoient accoutumés dans leur bas âge. Pour ce qui est de la quantité d'idées dont ils s'enrichiroient l'esprit en traduisant; c'est une perte qui est amplement réparée par l'usage où ils sont de réciter tous les jours leurs Auteurs. Par-là ils ont avec eux un commerce plus intime, où ils prennent une teinture de leur génie & de leur goût; & cette teinture ne s'efface jamais. Telles sont les raisons qui m'obligent de combattre l'habitude où l'on est de faire traduire les Auteurs Grecs & Latins avant la Troisième; d'autant mieux qu'on y supplée par l'explication, qui a les mêmes avantages, sans en avoir les Inconvénients. Au reste, je ne fais qu'exposer mon sentiment; c'est à chacun à faire là-dessus ce qui lui paroitra le plus convenable. Revenons à nos études.

Je crois qu'il est temps d'expliquer les Offices de Cicéron. Il est peu d'ouvrages qui conviennent autant que celui-ci pour le fond des choses & la Latinité. Après lui je ne vois que Tite-Live, parce que les Historiens, pour les raisons que j'ai données ci-dessus, doivent passer avant les Orateurs & les Poètes, qui demandent, pour être lus avec fruit, des réflexions



XLIV ESSAI D'ÉDUCATION.

fines dont on n'est point capable avant la Seconde. Peut-on même se flatter alors de saisir le plus grand nombre de leurs beautés ? Tite-Live est trop long pour être lu tout entier. On choisira les endroits les plus curieux de son Histoire sur lesquels les autres Historiens passent légèrement ; Ces endroits sont la peinture des mœurs des premiers Romains , l'enlèvement des Sabines , le combat singulier des Horaces & des Curiaces , la destruction de la Monarchie sous Brutus , la révolte de Coriolan , & la prise de Rome par les Gaulois. On fera succéder à cette lecture l'Histoire de la conjuration de Catilina , afin de préparer les esprits à l'intelligence des Catilinaires.

Voici le temps où le plus judicieux des Historiens Grecs doit être mis entre les mains des jeunes gens. Plutarque pense & fait penser. En nous montrant ses Héros dans toutes les situations , il nous met en état de prévenir les jugemens qu'il en porte lui-même , soit dans le cours de l'ouvrage , soit dans les comparaisons qui terminent chaque parallèle. Cependant quelque utiles que soient ces comparaisons , je crois qu'on feroit bien de les passer d'abord , par la raison qu'il faudroit lire la vie d'un Grec & d'un Romain , pour voir si les jugemens que porte l'Auteur sont vrais ; ce qui me paroît avoir des inconvénients. Pour retirer quelque fruit de la lecture de Plutarque , ne vaudroit-il pas mieux faire un choix des



ESSAI D'ÉDUCATION. XLV

hommes illustres qui ont joué un grand rôle dans l'Empire Romain. On en formeroit un corps d'histoire très-curieux, dont les faits s'arrangeroient d'autant plus aisément dans la mémoire, que la suite n'en seroit point interrompue. On suivroit la même méthode pour la vie des Grecs, après chacune desquelles on liroit la comparaison.

Je voudrois mettre en Troisième les remarques sur la Langue Françoisé par Vaugelas, Corneille & Bouhours. Mais, je le répète, pour former la Bibliothèque des Ecoliers, il faut examiner, & le temps qu'ils ont à employer, & l'argent qu'ils sont en état de dépenser. Or, ni l'un ni l'autre ne permettent de multiplier les livres. C'est au Professeur à y suppléer par sa critique & par ses lumières. Une chose qu'on ne doit point négliger dans cette classe, c'est la composition. Il me semble que les Offices de Cicéron; les récits & les discours de Tite-Live, les vies de Plutarque, peuvent fournir matière à des descriptions à des narrations, à des réflexions critiques, à des discours, à des versions. Un Régent de Troisième ne doit point être embarrassé pour faire un exercice intéressant sur les Auteurs de sa classe. Les matériaux en sont bons; il suffira de les mettre en usage.



DE LA SECONDE.

Les Ecoliers de Seconde, en suivant la méthode que je viens de tracer, seront sans contredit plus avancés que ne le sont communément après deux ans de Rhétorique, ceux qui suivent la route ordinaire des Colleges. Ils sauront assez les trois Langues pour n'être pas embarrassés en lisant les Auteurs. Il ne s'agira donc plus que de leur former le goût ; c'est-à-dire, de régler & d'exercer ce sentiment prompt du bon & du beau que la nature a mis dans presque tous les cœurs. Ainsi l'on s'appliquera désormais à examiner la regularité du plan d'un ouvrage, le choix & la suite des idées, la beauté des expressions, des tours & des figures, les convenances du style, en un mot, tout ce qui fait le mérite des ouvrages d'esprit. C'est ici que les talents du Maître sont nécessaires pour régler les jugements de ses Disciples. De là dépend, pour ainsi dire, le rang qu'ils tiendront un jour dans la République des Lettres. Jugez combien il est essentiel qu'ils aient de bons guides. Cicéron en est un sûr dans le traité intitulé : *De Oratore*. On le récitera à la place des racines grecques, en commençant au paragraphe 181 du second livre. On y puisera tout ce qu'il faut savoir pour sentir les beautés de ses harangues. On expliquera en



ESSAI D'ÉDUCATION. XLVIJ.

même temps tout le quatrième livre de l'Institution de l'Orateur, le premier & le second chapitre du sixième. Il y a dans tout cela des longueurs qu'il est bon de passer. Les Catilinaires & les Odes d'Horace, ne viendront qu'après Quintilien. Celui-ci nous donne les règles de son art; & les Orateurs François nous fournissent d'excellents modèles, qu'il est bon de connoître. Je crois donc qu'il faut réciter par cœur un recueil des meilleurs sermons de Bourdaloue & de Massillon, de ceux sur-tout qui roulent sur les mêmes sujets, afin qu'on puisse voir comment chacun d'eux le traite. Ajoutons-y deux Mémoires de Cochin, seulement pour les lire.

La harangue de Démosthène sur la couronne, & quelques livres de l'Iliade d'Homère, rempliront la classe du soir. On sera peut-être surpris que je place ici ce Poète; mais je prie mes Lecteurs de faire attention, que l'on a tant d'autres ouvrages à lire en Rhétorique, qu'on ne peut y mettre l'Iliade, qu'il faut cependant avoir lue dans le cours des Humanités. On la parcourra en Seconde, afin de se rappeler quand on lira l'Enéide, les endroits que Virgile a heureusement imités, & d'en faire la comparaison, pour juger du mérite de ces deux grands Poètes.

Il est temps de composer en Latin. Les Ecoliers de Seconde ont dans la tête un assez grand nombre de mots, & connoissent assez



XLVIIJ ESSAI D'ÉDUCATION.

le génie de la Langue, pour être en état d'écrire correctement sans le secours des Dictionnaires. Au reste, il me semble qu'entre les deux classes, on doit seulement exiger d'eux qu'ils apprennent leurs leçons, & préparent leurs Auteurs : Car on leur donnera souvent tel sujet à traiter en discours, qui demandera deux jours pour l'être comme il faut.

Quoique je ne me propose pas d'entrer dans tous les détails, supposant toujours que les Lecteurs suppléeront aisément à ce qui m'échappe ; je prévois cependant qu'on m'accusera d'ôter par ma méthode les principaux sujets d'émulation qui sont dans les Collèges, savoir, les compositions qui se font tous les huit jours, & les prix qu'on donne à la fin de l'année. Vous bannissez entièrement des basses classes, dira-t-on, les thèmes & les vers, & vous n'admettez les versions qu'en Troisième : Or ce sont les seules choses sur quoi les Ecoliers puissent s'exercer.

Je répondrai à cela, que si l'on a trouvé que les raisons sur lesquelles je me suis appuyé pour interdire cet usage, sont bonnes, il n'y a plus à revenir. Il faut imaginer quelque autre moyen d'entretenir l'émulation. Tout le monde s'est sans doute aperçu, au moins ceux qui ont passé par les classes, que ces compositions qu'on fait tous les huit jours, ne sont pas sans inconvénients ; & que d'ailleurs elles ne réveillent l'émulation que pour



l'instant où on les fait. Il vaudroit bien mieux tenir tous les jours une liste exacte de ceux qui récitent & expliquent le mieux , & qui font de meilleures remarques , pour leur accorder de temps en temps quelques distinctions. Ils feront de l'exercice de la fin de l'année , & le Public jugera , par la maniere dont ils s'en acquitteront , de la force de la classe.

On donnera deux prix de mémoire depuis la Sixieme jusqu'à la Rhétorique inclusivement ; deux de versions , l'une grecque & l'autre latine , en Troisième avec un d'amplification françoise. On en ajoutera un d'amplification latine en Seconde & en Rhétorique : Dans les trois autres classes on pourra faire composer en lettres ou en narration , selon la portée des Ecoliers.

Il est encore nécessaire que tous les trois mois on fasse la visite dans les classes , pour empêcher que le relâchement ne s'y introduise. Mais rien n'est plus capable d'entretenir l'ardeur des jeunes gens , que la vigilance des peres. C'est à eux à s'informer au Professeur des progrès de leurs enfants , à leur proposer des récompenses , & à prendre garde qu'ils ne se livrent trop à la dissipation. Il est aisé de s'appercevoir que les plus mauvais sujets dans les Colleges , sont en général ceux qui trouvent dans la négligence ou la complaisance de leurs parents , de quoi autoriser leur paresse. Et plût à Dieu que ces exemples fussent rares!



L'ESSAI D'ÉDUCATION.

On ne verroit pas en Rhétorique des Ecoliers
qui n'ont aucune teinture des Lettres.

DE LA RHÉTORIQUE.

C'Est cependant de toutes les classes celle, qui est particulièrement destinée à perfectionner des esprits déjà formés. Mais elle exige aussi de la part des Maîtres, un goût exquis, & des talents cultivés par tout ce que les Anciens & les Modernes ont de plus beau dans tous les genres de Littérature. Si c'est un homme médiocre qui n'ait ni le génie, ni le zèle, ni les connoissances nécessaires pour bien faire son emploi, ses Disciples seront à plaindre, & si quelque chose peut empêcher qu'ils ne s'écartent du droit chemin, ce sont les Auteurs que je vais conseiller de lire matin & soir, & qui, s'ils sont bien entendus, donneront des lumieres qui suppléeront abondamment aux leçons du Professeur. Ces Auteurs sont Quintilien & Cicéron. Le premier nous apprend dans les huitieme & neuvieme livres, & dans le premier chapitre du onzieme, tous les secrets de l'Eloquence. Le second, quoique plus court, dans son traité intitulé *Orator*, mérite d'être bien médité. Il faut de plus avoir une Rhétorique françoise qui serve d'explication & de Commentaire à ces deux



· ESSAI D'ÉDUCATION. 1j

Auteurs. Il ne me convient pas de parler de la mienne. Quelque soin que j'aie apporté pour la rendre utile, je n'ose me flatter d'y avoir réussi. Je dirai seulement qu'elle contient tout ce que Cicéron & Quintilien nous apprennent de plus essentiel sur l'Art de parler. Elle renferme d'ailleurs, comme je l'ai dit dans la Préface, les regles de la Tragédie & du Poëme Epique; regles qu'il est bon de savoir en Rhétorique, où l'on doit lire le matin l'Enéide de Virgile d'un bout à l'autre, si cela se peut, la Henriade, & l'Art Poétique d'Horace. On y ajoutera l'Oraison pour Milon & pour Célius. Il est bon d'expliquer une ou deux Comédies de Térence, & quelques satyres de Juvenal & d'Horace.

Nous ne manquons pas d'Auteurs pour remplir la classe du soir. Je serois d'avis qu'on fit deux ans de Rhétorique, par la raison que la correction des devoirs, jointes aux explications, ne permet pas de lire dans un an, les Auteurs dont je vais parler, & qu'il est cependant nécessaire de connoître, tant pour se former le goût, que pour avoir une idée juste des caracteres de l'Eloquence & de la Poésie. Ces Auteurs sont; l'Œdipe & l'Electre de Sophocle, avec l'Œdipe de Voltaire & l'Electre de Crebillon, l'Hippolyte & l'Iphigénie en Aulide d'Euripide, avec l'Iphigénie & la Phedre de Racine. Il faudroit faire imprimer séparément la traduction françoise de ces pieces.



Lij . E S S A I D'É D U C A T I O N .

avec la comparaison qu'en ont fait le Pere Brumoi & M. Racine le fils. On y ajouteroit l'Analyse raisonnée que le premier nous a donnée des Tragédies de Sénèque , qui sont sur les mêmes sujets ; car je ne suis pas d'avis qu'on fasse lire ce Poëte au Colleege. Son style brillant & ampoulé pourroit séduire l'imagination des jeunes gens , & leur gâter le goût. Je ne crois pas qu'on ait le temps de parcourir un plus grand nombre de pieces de théâtre. J'oublois de dire , qu'avant de lire les Poëtes , il faut avoir expliqué au moins deux Philippiques de Démosthene.

Il est encore indispensable de donner quelques moments au profond Tacite , & assurément on ne les regrettera pas. Mais il faut le lire de suite , quand on veut apprendre à penser. Les morceaux détachés ne peuvent , ni former le goût , ni donner une idée du génie de l'Auteur. J'en dis autant des discours dont on ne sent les beautés qu'en connoissant le caractère , les intérêts & la situation de celui qui parle. Comment les connoitra-t-on , si on ne lit ce qui précède ? Je n'omettrai pas les Panégyriques : les jeunes gens prendront dans celui de Trajan une idée du style fleuri. Bossuet , Mascaron , Fléchier , &c. fournissent des modèles dans notre Langue. Il faut faire un choix de leurs meilleures pieces , pour les faire réciter la seconde année.

Je prévois déjà que ceux pour qui l'usage



ESSAI D'ÉDUCATION. 113

est la souveraine loi, & qui, sans rien examiner, condamnent tout ce qui lui est opposé, désapprouveront mon plan : ils ne concevront pas même qu'on puisse expliquer dans les classes tous les livres dont j'ai parlé ; & cela ; par la raison qu'ils ne les ont pas expliqués eux-mêmes. Il n'y a point de réponses à faire à des esprits ainsi prévenus : leurs vues ne s'étendent point au-delà de l'usage ; il est pour eux le *non plus ultra*. Je n'écris que pour les personnes sages, qui connoissant tous les défauts de l'éducation actuelle, sentent la nécessité d'une réforme. Ils savent comme moi, qu'il faut absolument interdire dans les classes les thèmes & les vers latins, qui mettent des entraves à l'esprit, flétrissent ses graces, éteignent le feu de l'imagination, & retardent considérablement les progrès des jeunes gens. Cette suppression faite, on aura au moins deux heures de plus par jour à donner à l'étude des trois Langues, & à tout ce qui est capable de former l'esprit. Les Ecoliers de Quatrième sauront plus de Latin, de Grec & de François, que n'en savent communément des Rhétoriciens aujourd'hui, & ils entendront aisément dans les hautes classes les Auteurs dont j'ai parlé. Un jeune homme élevé selon ma méthode, saura à l'âge de 15 à 16 ans, supposé qu'il ait commencé la Sixième à 8 ou 9, les trois Langues, connoîtra les meilleurs Auteurs qui ont écrit dans chacune, aura une juste



LIV ESSAI D'ÉDUCATION

idée de presque tous les genres d'Eloquence & de Poësie, & sera en état de parler pertinemment de l'Histoire Grecque & Romaine. Ajoutez à cela la Science de la Religion, les connoissances qu'il aura acquises en son particulier, dans lesquelles je suppose qu'il fera entretenir l'Histoire de son pays; & vous verrez qu'il ne sera pas dans le cas de regretter le temps qu'il aura passé au College. La Philosophie, avec le secours des Mathématiques, achevera de lui perfectionner le Jugement. Elle lui prouvera l'existence de l'Être Suprême, lui en fera connoître les attributs, l'affermira dans les principes du Christianisme, par un traité sur la vérité de la Religion, & lui dévoilera les secrets de la nature, dont elle lui expliquera les phénomènes. Mais je ne parlerai pas des changements qu'il faudroit faire dans la manière d'enseigner la Philosophie, ni des vérités qu'il seroit bon de présenter à la jeunesse. C'est une entreprise que je laisse à des gens plus habiles que moi. D'ailleurs la Philosophie n'entre pas dans mon plan. J'ai seulement voulu préparer les Ecoliers à bien faire la Rhétorique; je présume qu'on y réussira en suivant ma méthode. Mais je ne me dissimule pas qu'il lui manque bien des choses pour être goûtée dans un siècle comme le nôtre, où l'on veut du neuf & de l'extraordinaire.

Qui nova semper amat, & mox possessa reliquit,



ESSAI D'ÉDUCATION. LV

On a tant de préjugés contre le Latin & le Grec , & contre tous ces anciens Auteurs dont on se nourrissoit de bonne heure sous le regne de Louis XIV , qu'il faut avoir bien du courage pour faire regarder cette étude comme une partie essentielle de l'éducation. Cependant j'avoue que j'ai la simplicité de la croire absolument nécessaire ; & l'on ne me persuadera pas aisément que les grands hommes du siècle passé eussent tort d'étudier l'Eloquence & la Poésie dans leurs sources , * de connoître les beautés des Anciens , de se les rendre familiers , de puiser dans leurs ouvrages le goût des mœurs simples & austères qu'on ne trouve plus que

* Je ne saurois mieux faire que de remettre sous les yeux du Lecteur ce qu'a dit avant moi un homme d'une science & d'une piété reconnues.

„ Peres & meres , que la trompeuse amorce
„ d'une nouveauté brillante ne vous séduise pas ;
„ craignez de faire sur vos enfants l'essai périlleux
„ d'une méthode qu'aucun succès n'a encore ga-
„ rantie ; que les maximes saintes de nos Peres ,
„ ces maximes si vénérables par leur autorité &
„ leur antiquité , soient toujours devant vos yeux.
„ Gardez vous sur tout de négliger la Religion
„ dans l'éducation de vos enfants. En vain vous
„ flattez vous de les conduire par toute autre
„ voie. Si vos enfants vous sont chers , si vous
„ en attendez de l'honneur & de la considéra-
„ tion , c'est de là que doit venir leur bonheur
„ & le vôtre. *Resp. sur la théor. & la prat. de
l'educ. contre les princ. de M. Rouff.*



LVJ ESSAI D'ÉDUCATION;

dans les livres ; & enfin , d'apprendre d'eux l'art difficile des bienséances , cet art si peu connu aujourd'hui. Une autre chose qu'il faut observer , c'est qu'en leur inspirant de bonne heure du goût pour les Anciens , ils se dégoûteront sûrement des brochures qu'on lit avec tant d'avidité. Ce fera un avantage pour la Religion & pour les mœurs.

Nos qui sequimur probabilia refelli sine iracundia
parati sumus Cic. *Tusc. Quæst.*

Fin du plan d'Education.

L'ART





L'ART
DU POÈTE
ET DE L'ORATEUR.

DÉFINITIONS.

*V*ANT que d'entrer en matière, je crois qu'il est à propos de définir ce que c'est que l'Eloquence, & les deux genres de Poésies, dont je me propose de parler, qui sont la Tragédie & l'Epopée; afin qu'on saisisse plus aisément tout ce que j'en dirai dans cet ouvrage.

L'Eloquence est le talent d'instruire, de plaire, & de toucher. On instruit par la solidité des raisons, on plaît par

A



2 L'ART DU POÈTE

les graces du style, on touché en excitant les passions.

Nous appellons Rhétorique l'assemblage des regles qui servent de guide à ce talent sublime que la nature départ aux ames privilégiées.

Le Poëme épique est l'imitation en récit d'une action grande, entiere, vraisemblable & merveilleuse, dont les principaux personnages sont des Rois, des Héros, ou des hommes illustres connus dans l'Histoire ou dans la Fable. L'action ne doit durer qu'un an.

La Tragédie est, ainsi que l'Épopée, l'imitation d'une action grande, entiere & vraisemblable, qui se passe parmi des personnages fameux : mais elle n'est point merveilleuse, & sa durée ne peut être que de vingt-quatre heures.

Une autre différence qu'il est bon de remarquer entre ces deux Poëmes, c'est que le Poëte se cache dans la Tragédie pour laisser agir les personnages : au lieu qu'il se montre presque toujours dans l'Épopée. C'est lui qui raconte & qui peint, il suspend quelquefois son récit pour faire place à son Héros, & c'est en cela que consiste son art, comme je le dirai ailleurs.





LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Unité d'objet dans l'Élo- quence.

LE plan d'un ouvrage est ce qui attire toute notre attention, & ce qui nous fait juger du mérite de l'Auteur. Les beautés de détail prouvent qu'on a de l'esprit; mais le génie seul est capable d'appercevoir d'un coup d'œil les différences & les rapports que les objets ont entr'eux, d'employer ceux qui sont faits pour aller ensemble, & de former un plan simple & régulier, dont toutes les parties concourent au même but. Cela est si nécessaire dans les ouvrages d'esprit, qu'Horace en fait un précepte au commencement de l'Art poétique.

„ Si un Peintre, dit-il, s'avisait de
„ joindre une tête humaine à un cou
„ de cheval, & d'y attacher des mem-



4 L'ART DU POÈTE

» bres de toutes especes, qui seroient
» revêtus de plumes de différentes cou-
» leurs ; de maniere que le haut de la
» figure représentât une belle femme,
» & l'autre extrémité, un poisson hi-
» deux : pourriez-vous vous empêcher de
» rire en la voyant ?

Tel seroit un ouvrage dont toutes les parties n'auroient aucun rapport entr'elles. Le lecteur seroit sans cesse égaré. Il est donc absolument nécessaire de se faire d'abord un plan général où n'entreront que les principales idées, qu'on se représentera ensuite sous leur véritable point de vue, pour en faire sortir les idées accessoires & moyennes, qui serviront à remplir le sujet. Il ne manquera plus après cela que de presser, de fortifier le raisonnement, & d'intéresser le lecteur en lui présentant toujours de nouvelles beautés. Rien ne dégoûte tant que de passer d'un bel endroit à des choses communes, auxquelles on ne devoit pas s'attendre. Il est des occasions où il vaut mieux finir que de laisser éteindre son feu, ou que d'embrasser des objets qui ne sont pas faits pour aller ensemble ; ce qui seroit encore pis : car si le plan est irrégulier,



si ce qu'on dit n'est point à sa place ; quelques beautés qu'on seme dans les détails , l'ensemble choquera , & en admirant l'esprit du lecteur , on pourra soupçonner qu'il manque de génie. * Il est donc essentiel de bien méditer son sujet , d'examiner si tout ce qu'on dit convient & est à sa place , & s'il conduit à la fin qu'on se propose. Pourquoi trouve-t-on des écrivains dont on ne démêle pas aisément le but principal ? C'est qu'ayant plus d'imagination que de goût , ils se répandent indistinctement sur tous les objets dont ils n'aperçoivent pas la différence. Ce défaut vient aussi de ce qu'ils ne sont pas assez en garde contre les longues digressions qui font perdre l'objet principal de vue.

CHAPITRE II.

De la Digression.

LA Digression est une partie non nécessaire , mais utile au sujet auquel elle est ajoutée contre l'ordre naturel des choses

* Voyez Buffon disc. pron. à l'Acad. française



qu'on traite. Tels sont les récits, les éloges, les descriptions, &c. qu'on fait moins pour l'ornement que pour l'utilité du discours.

Ainsi nous condamnons ces écarts qui naissent de l'envie de briller, lorsque l'Orateur préférant sa propre gloire à l'intérêt de la vérité, emploie quelque lieu commun pour corriger par une Digression brillante & déplacée, la sécheresse de la matière. Ce n'est pas-là l'usage qu'on doit faire de la Digression. Quoiqu'elle soit une partie ajoutée contre l'ordre naturel du discours, elle doit naître du sujet, le développer, le rendre plus intéressant, & servir de liaison & de lien entre les parties bien loin d'en rompre le fil; autrement elle paroît empruntée, & grossièrement employée. L'expression la plus heureuse, si elle ne va au but, est au moins superflue, & rompt l'unité de sentiment.

Quintilien cite comme une belle Digression l'éloge de Pompée, que Cicéron plaça dans la défense de L. Cornélius. Je lui en opposerai un qui ne lui est point inférieur C'est celui que l'illustre Chancelier Daguesseau fait de Louis XIV. dans le discours intitulé de *l'Indépendance de l'Avocat.*



„ Les plus nobles images de la divi-
 „ nité, les Rois que l'écriture appelle
 „ les Dieux de la terre, ne sont jamais
 „ plus grands que lorsqu'ils soumettent
 „ toute leur grandeur à la justice, &
 „ qu'ils joignent au titre de maîtres du
 „ monde, celui d'esclaves de la Loi.

„ Domter par la force des armes
 „ ceux qui n'ont pu souffrir le bonheur
 „ d'une paix que la seule modération
 „ du vainqueur leur avoit accordée ;
 „ résister aux efforts d'une ligue puis-
 „ sante de cent peuples conjurés contre
 „ sa grandeur ; forcer les Princes jaloux
 „ de sa gloire à admirer la main qui
 „ les frappe, & à louer les vertus qu'ils
 „ haïssent ; agir également par tout, &
 „ ne devoir ses victoires qu'à soi-même,
 „ c'est le portrait d'un héros, & ce n'est
 „ encore que l'idée imparfaite de la
 „ vertu d'un Roi.

„ Etre aussi supérieur à sa victoire
 „ qu'à ses ennemis ; ne combattre que
 „ pour faire triompher la Religion ; ne
 „ régner que pour couronner la justice ;
 „ donner à ses desirs des bornes moins
 „ étendues qu'à sa puissance ; ne faire
 „ sentir son pouvoir à ses sujets que
 „ par le nombre de ses bienfaits ; être



„ plus jaloux du nom de Pere de la
 „ patrie , que du titre de Conquéran ,
 „ & moins sensible aux acclamations
 „ qui suivent les triomphes , qu'aux bé-
 „ nédictions du peuple soulagé dans sa
 „ misere ; c'est la parfaite image de la
 „ grandeur d'un Roi ; c'est ce que la
 „ France admire ; c'est ce qui fait son
 „ indépendance dans la guerre , & qui
 „ fera un jour son bonheur dans la
 „ paix.

En général , la Digression doit être courte & telle qu'il paroisse au lecteur que c'est la force de la passion qui nous a emportés & jetés pour ainsi dire , hors du droit chemin. Voilà pourquoi on l'aime dans l'Ode , où elle est regardée comme un effet de l'enthousiasme propre à la Poésie lyrique. Je ne m'attacherai point à faire sentir la beauté des Digressions qu'on trouve dans Horace. Je me bornerai à celle que tout le monde admire dans l'Ode que Malherbe adressa à Louis XIII. partant pour aller soumettre les Rochellois.

Après un début magnifique , le Poëte fait une peinture noble , vive & serrée des horreurs que les ennemis de l'Etat avoient commises. Il exhorte le Roi à



les punir , lui montre ses ressources ; & comme l'enthousiasme va toujours en augmentant , il croit déjà voir la victoire prête à combler les vœux de Louis : il la contemple , lui trouve cet air de bravoure , cette mine assurée qu'elle avoit au combat des Géants ; il les voit même ces Géants superbes entasser les montagnes les unes sur les autres , & nous dépeint leurs efforts avec tant de vivacité que tout semble se passer sous nos yeux.

Certes ou je me trompe , ou déjà la victoire ,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend ,
Est aux bords de Charante en son habit de gloire
Pour te rendre content.

Je la vois qui t'appelle & qui semble te dire ,
Roi , le plus grand des Rois , & qui m'es le
plus cher ,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire ,
Il est temps de marcher.

Que sa façon est brave & sa mine assurée !
Qu'elle a fait richement son armure étoffer !
Et qu'il se connoît bien à la voir si parée ,
Que tu vas triompher !

Telle en ce grand assaut où des fils de la terre ,
La rage ambitieuse à leur honte parut ,



10 *L'ART DU POÈTE*

Elle sauva le ciel & rua le tonnerre
dout Briare mourut.

Déjà de tous côtés s'avançoient les approches ;
Ici couroit Mimas , là Tiphon se battoit ,
Et là suoit Eurythe à détacher les roches
Qu'Encelade jetoit.

A peine cette Vierge eut l'affaire embrassée ,
Qu'aussi-tôt Jupiter en son thrône remis ,
Vit selon son desir la tempête cessée ,
Et n'eut plus d'ennemis.

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en pou-
dre ,
Et tous couverts des monts qu'ils avoient déta-
chés ;
Phlegre qui les reçut pût encore la foudre
Dont ils furent touchés.

L'exemple de leur race à jamais abolie ,
Devoit sous ta merci les rebelles ployer ;
Mais seroit-ce raison qu'une même folie
N'eût pas même loyer.

On voit dans la dernière strophe une transition heureuse qui ramène naturellement au sujet ; & la digression toute entière a toujours fait l'admiration des connoisseurs. Elle est remplie de cet enthousiasme pindarique , de cette abon-



dance qui annoncent le grand Poëte, & qu'on ne sent pas dans les ouvrages des esprits froids & compassés.

Pour qui les doctes Sœurs caressantes dociles
Ouvrent tous leurs trésors,
Et qui dans la douceur d'un tranquille délire,
N'éprouverent jamais en maniant la lyre
Ni fureur ni transports. (Rouss.)

CHAPITRE III.

De l'action des Poëmes épique & dramatique.

ARTICLE PREMIER.

De la grandeur de l'action.

IL est aisé de voir après ce que j'ai dit dans les chapitres précédents, que le Poëte est obligé comme l'Orateur de suivre le précepte de l'unité, parce qu'il est fondé dans la nature, principe & modele des beaux Arts. Ainsi l'action de la Tragédie & de l'Epopée sera une : mais comme elle a d'autres qualités essentielles qu'il est nécessaire de con-



noître, je traiterai de chacune en particulier, avant que de parler de l'unité.

J'ai d'abord dit que l'action de la Tragédie doit être grande, c'est-à-dire, avoir pour objet un grand intérêt d'Etat, où la mort de quelque homme fameux & élevé en dignité, ou enfin l'acquisition d'une couronne. Une pareille action ne s'accomplit jamais de sens froid; elle est toujours accompagnée des grandes passions, telles que l'ambition, la colère, les fureurs de l'amour & de la vengeance, &c. passions violentes, qui font naître les grands périls, ébranlent les trônes, & excitent dans notre ame la terreur & la pitié, compagnes inséparables des événements terribles & malheureux.

On prétend que l'action tire quelquefois son importance du caractère des personnages qui l'ennoblissent & lui donnent de l'éclat par la célébrité de leur nom. Mais c'est l'événement qui doit faire juger de sa grandeur. La dispute d'Agamemnon avec Achille, quelque illustres qu'ils fussent, n'auroit jamais pu être le sujet de l'Iliade, si elle n'avoit eu des suites très funestes.

Ajoutons que la Tragédie & l'Epopée doivent être l'école des mœurs & de la



vertu. Elles n'ont été inventées que pour instruire les hommes par des exemples illustres, & pour les intéresser par des leçons d'humanité. L'Odyssée nous en fournit un bel exemple. Nous voyons dans la personne d'Ulysse, de quoi est capable la sagesse au milieu de tous les maux qu'un homme peut éprouver. Appelé à Itaque par les devoirs de Roi de Pere & d'Epoux, il s'embarque, il est battu des vents, exposé à mille périls, & écarté de sa patrie. Mais il oppose toutes ses forces à ses disgraces. Il quitte Calypso, triomphe des artifices de Circé, échappe à l'inhumanité de Polypheme, brave les charmes des sirenes, & après bien d'autres événements, il arrive à Itaque, où pour rétablir ses affaires domestiques, il emploie toute la constance & la sagesse dont il est capable, & nous montre par sa conduite, qu'il ne faut ni s'endormir dans la prospérité, ni se laisser abattre par les malheurs.

Cette action a encore pour nous l'intérêt de l'humanité, intérêt qui augmente par le succès dont nous voyons la vertu couronnée. Rien ne nous décourageroit tant que de la voir infortunée. Nous saurions mauvais gré au Poëte de nous



avoir fait aimer un héros, pour le faire ensuite succomber sous le poids des disgrâces, qu'il n'a pas méritées. Ne pourroit-on pas dire que le Paradis perdu est défectueux à cet égard, puisque Milton y célèbre le triomphe de Satan, source de tous les maux qui ont affligé le genre humain.

Quand au choix du sujet, il faudroit s'en tenir au précepte d'Horace, qui semble insinuer que l'Épopée ne doit chanter que les belles actions des Rois & des grands Capitaines. *Res gesta Regumque Ducumque.* Cependant l'exemple de l'Odyllée, des Paradis perdu & reconquis prouve que le Poème épique peut traiter de toute autre chose que des guerres.

ARTICLE II.

De la Vraisemblance.

Il seroit inutile d'entasser ici raisons sur raisons, pour prouver la nécessité de la vraisemblance. Tout le monde, je pense, en convient. Elle est, dit l'Abbé d'Aubignac, (*prat. du théâtre*, liv. 2, chap. 3.) l'essence du Poème dramatique (ajoutons de l'épique.) Sans elle il ne se peut rien faire ni rien dire de raisonna-



blé sur le théâtre. Horacé & tous ceux qui ont travaillé sur la poétique, ont dit la même chose. Voici comment Scalliger s'explique sur cette matiere. *Verùm res esse oportet etiam ipsis in comœdiis admodum verisimiles : ut tametsi ficta representari potiùs quam fingi videantur... Cetera omnia oportet quàm proximè accedere ad veritatem.* (Poet. lib. 6, cap. 3.)

Il ne s'agit donc plus que de savoir ce qu'on entend par *Vraisemblance* dans un Poëme. Elle consiste à faire agir les Dieux conformément à l'idée qu'on a d'eux, à ne rien attribuer aux hommes qui soit au-dessus des loix de la nature, contraire à ce que l'histoire & la renommée nous apprennent d'eux, opposé au caractère donné, ou impossible dans les circonstances où on nous les représente. Mais comme il est rare de trouver dans l'histoire les choses arrangées de manière que sans y toucher, on puisse en faire un poëme, il est permis d'ajouter, de retrancher, de changer & de transposer, pourvu que les parties, soit feintes, soit vraies, forment un tout qui n'ait rien que de vraisemblable. Nous avons des Poëtes qui ont traité le même sujet avec des circonstances différentes. Cela



est permis lorsqu'on ne change rien de ce qui est essentiel à l'action, & qu'elle n'est pas défigurée au point qu'on ne puisse plus la reconnoître.

Si nous voulons passer à l'examen de la plupart des Poèmes, combien de fautes n'y trouverons-nous pas contre la *Vraisemblance*? Que penserons-nous, par exemple, de cet endroit du *Paradis perdu*, où des puissances spirituelles sont fendues d'un coup d'épée depuis le sommet de la tête jusqu'à la ceinture? Les canons que le même Poète place dans le Ciel, quoique ingénieusement imaginés pour nous faire entendre qu'ils sont de l'invention du Démon, la génération du péché mortel & de la mort qui offre des idées si dégoûtantes, les courses de chevaux, les concerts & les joures qu'on fait dans les enfers; tout cela doit être mis au rang des choses qui pechent contre les principes que nous venons d'établir. Je ne parlerai ni de l'*Arioste*, (a) ni du *Tasse* qui ont été au-

() Y a-t-il, par exemple, rien de plus extravagant que cet *Horrile*, qui lorsqu'on lui avoit coupé la tête, descendoit vite de cheval, la cherchoit en tâtant, & quand il l'avoit trouvée, delà



delà de la nature , pour mettre dans leurs ouvrages le merveilleux dont nous allons parler.

A R T I C L E III.

Du Merveilleux.

C'est dans l'Épopée que brille ordinairement la pompe & la majesté de la Poésie. Le Poète enflammé d'un feu tout divin , se répand en nobles fictions , donne de la vie & de l'ame à tout , enfante des merveilles , crée , pour ainsi dire , un nouveau monde où l'on voit agir à la fois les êtres réels & imaginaires.

D'un air plus grand encor la Poésie épique ,
 Dans le vaste récit d'une longue action ,
 Se soutient par la fable , & vit de fiction.
 Là pour nous enchanter tout est mis en usage :
 Tout prend un corps , une ame , un esprit , un
 langage :
 Chaque vertu devient une Divinité ,

la prenoit par les cheveux ou par le nez , & se la rattachoit comme si c'eût été de la cire. Ce n'est pas le seul trait bizarre qu'on trouve dans l'Arioste.

B



Minerve est la prudence , & Venus la beauté.
 Ce n'est pas la vapeur qui produit le tonnerre ,
 C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
 Un orage terrible aux yeux des matelots ,
 C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
 Echo n'est point un son qui dans l'air retentisse ,
 C'est une Nymphé en pleurs qui se plaint de
 Narcisse.

Ainsi dans cet amas de nobles fictions ,
 Le Poète s'égaie en mille inventions ,
 Orne , élève , embellit , aggrandit toutes choses ,
 Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.

(Boil. art. poét.)

Le feu du Poète augmentant à mesure
 qu'il crée , son imagination prend un
 nouvel essor , s'éleve jusqu'à l'Olympe ,
 assiste à l'assemblée des Dieux , les voit
 disposer à leur gré tous les événements
 de ce monde , & s'intéresser à la gloire
 d'un homme qu'ils aident de leurs con-
 seils & de leur puissance. C'est de ce
 concours des Dieux & des hommes que
 résultent les succès & les actions qui
 paroissent au-dessus de la force & de
 la prudence humaines. *

* *Partes tamen potiores inter Personas dantur
 Regibus , atque Heroibus Diis miscentur. Scal.
 poet. lib. 3 , cap. 97.*



Tout le merveilleux des anciens consistoit donc à faire agir les Divinités de maniere que leur puissance jointe aux efforts des hommes produisît toute l'action du Poëme. Mais il ne faut pas que l'envie de mettre du merveilleux partout enfante des idées bizarres & monstrueuses, semblables à celles dont nous avons parlé dans l'article précédent. On ne souffre point les fictions qui ne sont pas vraisemblables.

*Ficta voluptatis causa sint proxima veris,
Nec quodcumque volet poscat sibi fabula credi.
(Hor. art. poet.)*

Une merveille absurde est pour moi sans appas;
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
(Boil. art. poet.)

On ne veut pas non plus que les Dieux agissent dans les choses qui ne sont ni grandes ni intéressantes, & qui peuvent se passer de leur ministère.

*Nec Deus interfit nisi dignus vindice nodus.
(Hor. ibid.)*

Homere n'a point été délicat sur cette partie des bienséances, comme il est



aisé de s'en convaincre par la lecture de ses ouvrages. Ne seroit-on pas également fondé à reprocher à Virgile d'avoir fait intervenir trop légèrement Iris à la mort de Didon? Elle n'avoit pas besoin d'un secours surnaturel pour expirer; ce trait n'ajoute rien à l'action.

Remarquez que les lumières de la Religion & de la raison nous ayant fait sentir tout le ridicule des Dieux du Paganisme, ils ne sont plus soufferts que dans les Poèmes des anciens, aux idées desquels on veut bien & l'on doit même se prêter lorsqu'on lit leurs ouvrages.

Mais un Poète qui voudroit à l'exemple de Sannazar, du Camoens, de l'Arioste même, &c. faire revivre aujourd'hui ces Divinités bizarres dans un Poème épique, seroit à juste titre censuré. On ne se prête point à ces fables quand le sujet est tiré de l'histoire moderne, ou qu'il a rapport à la Religion.

On ne paroît donc plus avoir d'autre liberté que de personnifier les passions. Elles nous dédommageront amplement de la perte des Dieux du Paganisme, pourvu qu'on sache leur donner un corps, leur prêter des vues, & les faire agir conformément à leur caractère,



que l'Auteur de la Henriade a dessiné avec tant de force dans les vers suivants.

Là git la sombre envie à l'œil timide & louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.

Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelants ;
Triste amante des morts , elle hait les vivants ;
Elle apperçoit Henri , se détourne & soupire.
Auprès d'elle est l'orgueil qui se plaît & s'admire ;

La foiblesse au teint pâle , aux regards abattus ,
Tyran qui cede au crime , & détruit les vertus.
L'ambition sanglante , inquiète , égarée ,
De thrônes , de tombeaux , d'esclaves entourée :
La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur ,
(Le Ciel est dans ses yeux , l'enfer est dans son cœur.)

Le faux zèle étalant ses barbares maximes ,
Et l'intérêt enfin pere de tous les crimes.

L'on peut encore faire intervenir avec succès les Saints , comme l'a pratiqué le même Auteur ; les Anges & les Démons comme l'avoient fait avant lui les Auteurs de la Jerusalem délivrée & du Paradis perdu. M. Boileau n'est pas de cet avis ; il croit que notre sublime Religion , n'admet pas ces sortes de sc-



rions. Cependant un Poète sage peut fort bien allier la majesté de l'une avec la noblesse des autres : sans cette liberté, l'Angleterre & l'Italie n'auroient peut-être aucun Poème.

ARTICLE IV.

De l'Intégrité de l'action.

Ce n'est pas assez que l'action soit grande, merveilleuse & vraisemblable, il faut encore qu'elle soit complète ; c'est-à-dire qu'elle ait un commencement, un milieu & une fin pour en faire un tout parfait & entier. On entend par commencement selon le P. le Bossu, les causes qui influent sur une action, les desseins qui la font entreprendre. Les effets de ces causes & les difficultés qui se rencontrent dans l'exécution de l'entreprise, en font le milieu ; la fin est le dénouement ou la cessation de ces difficultés.

Le commencement de l'action est régulier. 1^o : Lorsqu'il met le lecteur en état de prévoir & d'entendre ce qui suit ; 2^o. Lorsqu'il ne suppose rien nécessairement avant soi. Ainsi Homère auroit



fait une grande faute s'il avoit commencé l'Iliade à la retraite d'Achille sur les vaisseaux, sans parler de la dispute qui l'occasionna.

Le milieu est ce qui est nécessairement précédé & suivi de quelque chose.

(b) La fin étant l'effet d'une cause qui a précédé, ne doit être suivie de rien.

(b) Milton a prolongé son Poëme au-delà de l'action, on ne peut pas en disconvenir; car quel est le but des démarches de Satan, & par conséquent le sujet du poëme? N'est-ce pas d'entraîner nos premiers Peres dans la désobéissance? Or cela s'exécute dans le neuvieme livre. Le Poëte auroit donc dû s'arrêter là, au lieu d'ajouter trois autres chants qui ne font plus rien à l'action. Il est vrai cependant que nous ne devons pas regarder la punition d'Adam comme un hors d'œuvre; c'est plutôt un achèvement. Mais falloit-il pour cela employer trois livres; & suivre pied à pied dans une longue prédiction toute l'histoire du genre humain jusqu'à la venue du Messie? N'eût-il pas mieux valu choisir les objets les plus frappants, les rapprocher, & les serrer pour en faire un tableau où l'on eût vu tous les fléaux qui désolent la terre? Le Poëte l'auroit terminé par le grand mystere de notre rédemption, & il nous auroit épargné le pont de communication que le péché & la mort, personnages chimériques, inutiles, & dégoûtants bâtissent sur le chaos. Il auroit supprimé l'entrevue que ces deux spectres ont avec le Prince des ténèbres, & la ridicule métamorphose des démons en ser-



Au reste il n'est pas besoin de toutes ces règles pour sentir quand on a l'esprit droit, que le poëme doit commencer avec l'action & finir avec elle, & que tous les événements qui n'en dépendent pas sont postiches & ennuyeux.

ARTICLE V.

De l'Unité d'action.

L'Unité est la partie la plus essentielle du Poëme, celle qui demande toute l'attention de l'Auteur.

Par Unité d'action on n'entend pas la vie d'un homme; ce seroit faire une Histoire, & non pas un Poëme; un tableau bizarre d'actions & de passions opposées sans liaison & sans ordre; un tissu d'événements qui viendroient les uns après les autres, au lieu qu'ils doivent naître les uns des autres.

Il faut, pour que l'Unité soit gardée, que le Poëte se borne à représenter une

peints. Je dis ridicule; Car on a envie de rire lorsqu'on le voit changer insensiblement de forme, & siffler, quand ils ouvrent la bouche pour parler. Nous n'aurions pas aussi l'ennui d'entendre Adam & Eve, pleurer, se lamenter continuellement, & tenir bien des propos inutiles.



seule & même action, de laquelle sortiront des incidents qui la soutiendront jusqu'à la fin, & concourront au même but. Il est donc nécessaire que les épisodes soient si bien liés avec l'action, comme je le dirai plus bas, qu'on ne puisse les supprimer, ni les transposer sans changer ou détruire la fable; car tout épisode dont la suppression ne produiroit pas cet effet, seroit regardé avec raison comme vicieux. Tels sont l'histoire d'Hypsiphyle dans la Thébaïde, & l'amour de Thésée & de Dircé dans l'Œdipe de Corneille. Ces deux épisodes font tellement une action entière & indépendante, qu'on pourroit les retrancher sans que l'action principale en souffrît; preuve certaine qu'ils sont vicieux, & que l'Unité du sujet est rompue. Le Poëte aura donc grand soin, je le répète, de conduire son action sans mélange d'autres actions indépendantes, & de l'envelopper d'incidents qui ne servent qu'à la fortifier, l'étendre & la rendre plus intéressante.

Sit quodvis simplex, duntaxat & unum. (Hor.)



ARTICLE VI.

De l'Épisode.

L'Épisode est une partie ou une circonstance de l'action étendue & amplifiée d'une manière vraisemblable.

1°. Il faut qu'il soit propre, c'est-à-dire, qu'il soit tellement lié avec la fable, qu'on ne puisse l'en retrancher sans qu'il manque quelque chose. Ainsi le récit touchant de la mort d'Olinde & de Sophronic dans la Jérusalem délivrée, est un hors d'œuvre, par la raison que ces deux personnages, pour lesquels le Poète a soin de nous intéresser, n'influent en rien sur les affaires des Chrétiens.

2°. Il faut qu'il convienne tellement aux Acteurs, qu'il soit étranger dès qu'on change leurs noms. Tels seroient le quatrième, cinquième & sixième livres de l'Énéide, si à la place du Héros Troyen on en mettoit un autre.

J'ai dit que l'Épisode étoit une circonstance ou une partie de l'action; j'ajouterai que quoiqu'il soit tiré du sujet même, il ne lui est pas si nécessaire que le Poète n'eût pu s'en passer.



Un exemple va le prouver. Prenons le 4^{me}. livre de l'Enéide.

Le Chef des Troyens jeté par un coup de vent sur les côtes d'Afrique, arrive à la Cour de Didon. Cette Reine devient si passionnément amoureuse de lui, qu'elle voudroit le retenir malgré les ordres du destin qui l'appellent en Italie. Mais Enée insensible à ses larmes & à ses prieres, s'embarque; & elle se donne la mort.

Quoique cet Episode sorte du sujet, il ne lui est pas si nécessaire, que le Poëte n'en eût pu mettre un autre à sa place, qui auroit également suspendu les progrès de l'action. Il est vrai qu'il eût été difficile de lui en substituer un qui fût aussi beau & aussi intéressant.

Remarquez en quatrieme lieu que l'Episode ne doit être qu'une partie de l'action. S'il formoit une action entiere il seroit indépendant de la principale, & pourroit être retranché sans que la principale en souffrît. J'ai déjà remarqué que ce seroit un grand défaut.

Enfin, & c'est la dernière qualité des Episodes; il faut qu'ils naissent les uns des autres ou nécessairement ou vraisemblablement, afin d'augmenter l'intérêt & le



pathétique du Poëme. Mais cela demande une force de génie rare.

Car quels talents & quel art ne faut-il pas avoir pour préparer les Episodes de maniere que le lecteur les soupçonne sans les prévoir? On y réussira en mettant les personnages dans une telle situation, qu'ils fassent nécessairement naître quelque incident, dont nous trouverons la cause dans leurs passions ou dans leurs intérêts. Victorius remarque qu'on reprocha à Euripide d'en avoir usé différemment dans la Médée.

Repreherisus est Poëta quod femina nulla hujus fabula exitus antea jacta erant, nec quicquam illum adjuvant superiores partes tragædia. (Comment. in Poet. Arist.)

Les grands Poëtes ne se sont point écartés de cette règle. Nous trouvons, par exemple, dans le ressentiment de l'implacable Junon, la cause de tous les incidents qui sont dans l'Enéide.



ARTICLE VII.

De l'Intrigue.

On entend par intrigue ou nœud, l'enchaînement des faits ou des incidents dont l'embarras suspend quelque temps les progrès de l'action. Ainsi les difficultés qui s'opposent aux desseins d'un Héros dans un Poëme, sont, à proprement parler, ce qu'on appelle nœud ; ce qui tient le spectateur en suspens, & pique sa curiosité jusqu'au bout par le balancement des raisons, des mouvements, des intérêts & des passions qu'il renferme. Ceci a besoin d'un exemple pour être éclairci. Prenons la tragédie d'Athalie. On sait qu'elle a pour sujet le couronnement de Joas élevé dans le temple sous le nom d'Eliacin.

Le premier obstacle qu'on peut appeler le principal & la source des autres, c'est qu'il y a sur le thrône une femme impérieuse & cruelle, ennemie des Juifs & de leur Religion qu'elle veut détruire. Elle a vu en songe un enfant (*acte 2.*) qui lui plongeoit un poignard dans le sein, & qui avoit tout l'air du jeune



Eliacin qu'elle vient d'appercevoir dans le temple. Encore saisie de la frayeur dont elle avoit été frappée à son aspect, elle fait part de son inquiétude à Mathan, Prêtre apostat, qui animé de la même haine contre les Juifs, lui conseille de s'assurer du jeune Lévitte, & de le faire mourir, pour n'être pas plus long-temps en proie aux alarmes. Premières difficultés qui s'opposent au couronnement d'Eliacin, & qui font déjà craindre pour lui.

La Reine séduite par les conseils de Mathan fait prendre les armes aux Tyriens, interroge Eliacin, & lui propose de demeurer auprès d'elle. Celui-ci refuse avec une espee d'indignation; elle entre en colere, & fait appréhender à Joad & aux Juifs les plus grands malheurs. Nouvel obstacle, nouveau sujet de crainte qui augmente dans le 3^{me} acte, lorsque l'implacable Mathan déclare à Nabal, qu'Athalie, de qui il a réveillé les soupçons & la fureur, a juré de mettre tout à feu & à sang, si on ne lui remet le jeune Lévitte entre les mains. Il proteste lui-même qu'il est dans la résolution d'entretenir en elle ces dispositions, & de hâter, s'il se peut,



le massacre des Juifs. Jozabet entre alors, & apprend les intentions de la Reine. On lui fait même entendre qu'on est instruit de l'origine d'Eliacin, sur le compte duquel elle est forcée de répondre. Mais Joad arrive, force Mathan par ses reproches de se retirer, & entend dire que les Juifs sur le zèle & le courage desquels il comptoit, saisis de frayeur ont abandonné le temple & pris la fuite. Ici les progrès de l'action sont entièrement suspendus, & rien ne paroît plus difficile à exécuter que le projet du couronnement, puisque le temple est abandonné, & que rien ne semble devoir résister à la vengeance d'Athalie. Quels sont dans ce moment les sentimens du spectateur ! De quel trouble, de quelle crainte n'est-il pas saisi ! Mais cet intérêt ira toujours en croissant jusqu'à la fin de la piece, par les périls de Joad & de Joas.

En effet dans le quatrieme acte où Joas est déclaré Roi, un Lévite annonce que les Tyriens, le fer & la flamme à la main, ont investi le temple, & qu'Abner de qui l'on attendoit du secours est dans les fers. Joad résolu de se défendre, arme les Lévites, & leur assigne



leur poste. La terreur est ici à son comble. Cependant l'action continue de s'envelopper dans le commencement de l'acte suivant, où Abner qu'on a tiré des prisons, vient de la part de la Reine demander Eliacin au Grand-Prêtre, avec un trésor caché dans le sanctuaire ; il lui conseille même de les livrer, puisque ce n'est qu'à ce prix qu'Athalie fera retirer ses soldats tout prêts à verser le sang & mettre le feu au temple. Joad qui paroît y consentir, répond que la Reine n'a qu'à se présenter. Cet incident, qui semble devoir renverser les desseins & les espérances du Grand-Prêtre & des Juifs, est précisément ce qui en assure le succès, & amène le dénouement. Car Athalie entrant seule dans le temple, on lui montre Joas déclaré Roi de Juda, & on la fait mourir, ce qui assure au jeune Prince le Royaume de ses Peres.

Cette intrigue, qui est regardée avec raison comme un chef-d'œuvre, se développe d'elle-même, & conduit à un dénouement très naturel.

Remarquez que les passions & l'action de la Tragédie étant plus vives & plus rapides que celle du Poëme épique, il faut



faut aussi que l'intrigue soit moins chargée, plus simplement & plus vivement conduite.

Comme la Tragédie n'est qu'un moment de la vie d'un homme, dit M. Marmontel, (tom. 2, p. 190, de la poët. franç.) que dans ce moment même il est violemment agité d'un intérêt principal & d'une passion dominante; il doit dans ce court espace suivre une même impulsion, & n'essuyer que le flux & le reflux naturels à la passion qui le domine. Au lieu que l'action du Poëme épique étant étendue à un plus long espace de temps, la passion a ses relâches, & l'intérêt ses diversions. . . La Tragédie est un torrent qui brise ou franchit les obstacles; (*idem* 128.) l'Epopée est un fleuve majestueux qui suit la pente, mais dont la course vagabonde se prolonge par mille détours.

ARTICLE VIII.

Du Dénouement.

Le Dénouement est le point de la pièce qui résout l'embarras & démêle l'intrigue. Il doit naître naturellement

C



de ce qui précède, comme celui d'Athalie dont je viens de parler, ou celui de l'Iliade que je vais rapporter.

Achille irrité contre Agamemnon, de qui il a reçu un affront, se retire sur ses vaisseaux. Les Grecs sont vaincus pendant son absence. Agamemnon affligé de tant de pertes lui envoie des députés pour le fléchir, & l'engager à rejoindre l'armée. Achille demeure inflexible. Il consent seulement dans la suite à ce que son ami Patrocle se revête de ses armes & combatte les Troyens, qui le fer & la flamme à la main, attaquoient les vaisseaux des Grecs. Patrocle fond sur les ennemis, dont il fait un horrible carnage. Mais Hector qui fuyoit devant lui revient à la charge, l'attaque & le tue. Achille pénétré de la plus vive douleur en apprenant cette mort, se reconcilie avec Agamemnon, vole au combat pour venger son ami, ôte la vie à Hector, traîne son corps autour des murailles de Troye, & (c'est ici le dénouement) passe de la colere à la tranquillité que doivent lui inspirer les satisfactions qu'il a reçues d'Agamemnon, la vengeance qu'il vient de tirer de l'innocent homicide de Patrocle,



& les larmes de l'infortuné Priam prosterné à ses genoux. Il est aisé de voir que tout se presse dans ce tableau & se suit naturellement jusqu'à la fin.

En second lieu le dénouement sera imprévu. Car l'intérêt ne se soutient que par l'incertitude. C'est par elle que l'ame est suspendue entre la crainte & l'espérance; c'est de leur mélange que se nourrit l'intérêt. Or plus d'espérance ni de crainte dès que le dénouement est prévu, & par conséquent plus d'émotion ni de plaisir. Cependant cette règle est trop générale, elle est même fautive à certains égards; car il est des occasions où le dénouement, quoiqu'il soit prévu ne laisse pas d'être intéressant. M. Marmontel qui nous a fourni cette règle, nous en donnera l'explication.

Que la révolution décisive soit heureuse ou malheureuse, dit-il, elle ne doit jamais être prévue par l'Acteur intéressé; & lors même qu'il touche à la perte, sa situation n'est jamais si touchante que lorsqu'il a le bandeau sur les yeux.

Mais faut-il que la révolution soit inattendue pour le spectateur? Non pas si elle est funeste; car en la prévoyant



le spectateur frémit d'avance, & la terreur mene à la pitié. . . . Ces deux passions augmentent à chaque pas que le personnage fait vers l'abyme.

C'est lorsque le dénouement est heureux, qu'il ne doit être pour le spectateur que dans l'ordre des possibles & des possibles éloignés, dont les moyens sont inconnus. *Voyez la Poét. Franç. tome 2, p. 117 & suivantes.*

Troisièmement. Enfin il doit être prompt, c'est-à-dire, qu'il ne doit être ni traînant, ni languissant, sur-tout dans la Tragédie, pour ne pas laisser refroidir la passion.

Il faut encore observer qu'il y a toujours dans le dénouement une révolution qui consiste ordinairement dans la Tragédie, à faire passer quelqu'un des principaux personnages dans un état heureux & d'autres dans un état malheureux.

C'est ainsi que Joas obtient la couronne, & qu'Athalie est mise à mort. Dans ce cas, la révolution est double. Elle l'est toujours dans l'Epopée où le Héros principal triomphe de l'adversaire. Aussi voyons-nous qu'Achille est vainqueur d'Hector, & Enée de Turnus.



Ce changement de fortune se fait de deux façons dans la Tragédie, ou par la reconnoissance d'une ou de plusieurs personnes, ou sans reconnoissance. On trouvera des exemples de la première manière, dans les Tragédies de MM. de Voltaire & Crébillon. On remarquera combien la reconnoissance, quand elle est bien ménagée, produit d'intérêt & de ces beautés sublimes qui ravissent l'ame du spectateur.

ARTICLE DERNIER.

De l'Unité de lieu & de temps.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici convient en général aux Poèmes épique & dramatique. Mais la première des deux Unités, dont il est ici question, n'appartient qu'à la tragédie.

Comme elle est représentée sous nos yeux, & qu'il seroit ridicule qu'elle se promenât, pour ainsi dire, de ville en ville, ou qu'ayant commencé dans un palais elle finît dans une place, tandis que les acteurs restent toujours au même endroit, on a voulu qu'elle se passât toute entière dans l'appartement d'un



des principaux personnages. Cela doit être ainsi malgré les inconvénients qui en naissent. Si l'on en usoit autrement, les spectateurs ne pourroient jamais se prêter à l'illusion. Ils seroient choqués du défaut de vraisemblance. Car comment se persuaderoient-ils qu'une action aussi vive, aussi rapide, & d'aussi courte durée que celle de la tragédie, pût se passer en différents lieux? Je dis d'aussi courte durée; car à la rigueur elle ne devoit durer qu'autant que dure la représentation. Cependant on a accordé vingt-quatre heures; c'est l'Unité de temps. L'action de l'Épopée peut durer, dit-on, un an.

Nous ne pouvons mieux terminer ce chapitre que par les beaux vers de l'Art poétique, dans lesquels M. Boileau renferme les regles de la Tragédie.

Que dès les premiers vers l'action préparée,
 Sans peine du sujet applanisse l'entrée.
 Je me ris d'un Auteur qui lent à s'exprimer,
 De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer,
 Et qui débrouillant mal une pénible intrigue,
 D'un divertissement me fait une fatigue. . . .
 Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.
 Que le lieu de la scene y soit fixe & marqué.
 Un rimeur sans péril de là les Pyrénées



Sur la scène en un jour renferme des années.
Là souvent d'un Héros le spectacle grossier,
Enfant au premier acte est barbon au dernier.
Mais nous que la raison à ses règles engage,
Vous voulons qu'avec art l'action se ménage.
Qu'en un lieu, qu'en un jour un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.
Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable.
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas.
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas ;
Ce qu'on ne doit point voir qu'un récit nous l'ex-
pose,

Les yeux en le voyant faisoient mieux la chose.
Mais il est des objets que l'art judicieux,
Doit offrir à l'oreille & reculer des yeux.
Que le trouble toujours croissant de scène en scène,
A son comble arrivé, se débrouille sans peine.
L'esprit ne se sent point plus vivement frappé,
Que lorsque en un sujet d'intrigue enveloppé,
D'un secret tout à coup la vérité connue.
Change tout, donne à tout une face imprévue.

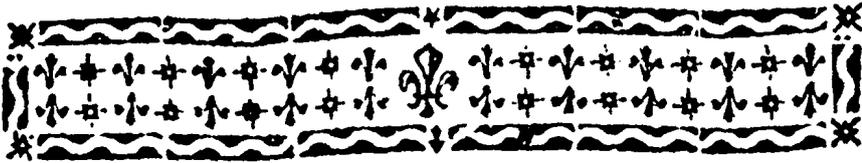
J'observerai en finissant qu'un des
plus importants avis qu'Horace don-
ne aux Poètes, est de ne rien entre-
prendre qui soit au-dessus de leurs
forces. Cette leçon devrait être toujours
présente à l'esprit de ceux qui entrent
dans la pénible carrière des belles-let-



tres. Combien en voyons-nous qui ont échoué pour n'avoir pas assez examiné de quoi ils étoient capables? Au contraire un Auteur maître de la matière qu'il traite, la manie à son gré, lui donne, pour ainsi dire, un nouvel être, en nous la faisant voir sous de nouvelles faces. Mais cela ne suffit pas. Car il peut très bien se faire que ce qu'un sujet a de plus beau ne nous touche guère. Il faut donc le choisir intéressant par lui-même, sur-tout lorsqu'on le met sur la scène. La raison de cela est que la Tragédie n'étant qu'une imitation, il est bien difficile qu'elle ne fasse rien perdre de sa force à l'action imitée. Le Poète doit donc la choisir telle qu'elle conserve dans l'imitation même assez d'intérêt pour nous attacher & nous émouvoir.

Fin du premier livre.





LIVRE SECOND.

*De l'Unité de dessein , ou de la
disposition.*

SI nous voulons observer la conduite de la nature dans la formation des êtres ; nous verrons qu'elle travaille sur un plan simple dont elle ne s'écarte jamais ; & qu'en développant le germe de ses productions , elle fait répondre les grandes parties aux grandes , & les petites aux petites , en les plaçant dans cet ordre inimitable qui fait l'admiration du Philosophe éclairé. Voilà le modèle de l'écrivain : Il faut qu'il crée , que par la force de son génie , il sépare toutes les parties de son Ouvrage , les étende & les mette dans leur véritable point de vue ; afin qu'on puisse les voir & les embrasser sans les confondre. Par-là , il leur donnera le degré de lumière & de force qu'il croira nécessaires , & par



42: L'ART DU POÈTE

la chaîne imperceptible qui liera les parties entr'elles, il nous conduira à son but, sans nous égarer ni nous fatiguer.

Si après avoir consulté les modèles de la nature, nous interrogeons la raison, elle nous répondra que l'homme, plein d'amour propre & toujours en garde contre la surprise, ne nous écoute qu'avec une espèce de défiance. Il est donc nécessaire de s'insinuer d'abord dans son esprit, pour lui présenter ensuite les raisons avec force, détruire les préjugés & gagner son ame par des sentiments tendres, ou la transporter hors d'elle-même par des mouvements violents. D'où il s'ensuit que le discours doit avoir un exorde afin d'attirer l'attention de l'auditeur : la narration, la proposition & la division viendront ensuite; afin de donner une idée claire du sujet qu'on traite. On passera de-là à la confirmation, qui consiste à établir les preuves, & à réfuter les objections. Enfin, on finira par rappeler d'une manière courte, vive & quelquefois pathétique, tout ce qu'on a dit de plus intéressant dans le corps du discours, & qui auroit pu échapper de la mémoire des auditeurs. C'est ce qu'on appelle la péroraison.



CHAPITRE PREMIER.

De l'Exorde.

L'EXORDE est cette partie du discours, dans laquelle l'Orateur se propose de gagner la bienveillance des auditeurs, & de les préparer à ce qu'il va dire. Il y a deux sortes d'Exordes, le modéré & l'in-promptu. Le premier est celui où l'Orateur tranquille & de sens froid prend son tour de loin, pour s'insinuer dans les esprits & les mettre au fait de la question.

Mais, si, enflammé de haine à la vue d'un objet, ou animé de quelque passion, il entre brusquement en matière, pour communiquer son feu à ceux, à qui il adresse la parole & les entraîner, sans leur donner le temps de la réflexion, l'exorde est *in-promptu*. Nous en trouvons un exemple dans l'oraison funebre de Monsieur le Maréchal de Villars, par l'Abbé Ségui.

„ Ils meurent donc comme le reste
 „ des hommes, ces héros comblés de
 „ gloire, ces foudrès de guerre qui ont



„ fait trembler les peuples, ces arbitres
 „ de la paix qui ont fait cesser leur
 „ terreur ! Et ni le défenseur de Juda
 „ que loue l'esprit saint, dans les paroles
 „ de mon texte, ni le vengeur de la
 „ France à qui je viens de les appliquer,
 „ n'ont pu résister au bras puissant de la
 „ mort, eux à qui rien ne résistoit sur la
 „ terre. „

C'est ainsi qu'on débute, lorsqu'on prévoit qu'on aura des auditeurs déjà émus. Un Exorde tranquille & modéré, ne serviroit qu'à ralentir leur feu ; au lieu qu'il faut l'augmenter, & profiter des dispositions favorables où l'on trouve les esprits.

L'Exorde étant une des parties les plus apparentes du discours, celle qu'on écoute le plus attentivement, il doit être travaillé avec beaucoup de soin, & avoir les qualités dont je vais parler.

1°. Il doit être propre ; c'est-à-dire, tellement lié avec le reste du discours, qu'on ne puisse l'en détacher, ni l'adapter à un autre. On en a senti la raison, quand j'ai dit que dans l'Exorde, l'Orateur donne une idée générale du sujet qu'il traite.

2°. Il doit être modeste. Rien n'est



plus capable que la modestie, de nous attirer la bienveillance des auditeurs. Elle les intéresse au succès de notre action, & répand une bienveillance générale sur nos paroles. Un ton trop décisif, un air trop plein de confiance, ont souvent nui à la justice même, dit Monsieur Daguesseau. Les esprits les plus modérés se soulevent presque toujours, contre ceux qui pensent moins à les convaincre qu'à les subjuguier; & par un de ces mouvements secrets, qui se glissent en nous malgré nous-mêmes, ils font porter à la justice, la peine des manières indiscrettes de celui qui la leur montre.

30. L'Exorde aura une étendue raisonnable, mesurée sur l'étendue & la nature du sujet; car s'il est trop court on n'aura pas assez d'espace, pour s'insinuer dans l'esprit de l'auditeur. Pourquoi le feroit-on trop long? seroit-ce afin d'approfondir le sujet, & de s'appesantir sur les détails? Le défaut est trop grossier pour ne pas l'éviter.

Il me reste à parler du style. On verra cet article traité séparément en son lieu. Je me contenterai de remarquer ici, qu'il ne doit être ni affecté, ni négligé; mais conforme à la matière. Comme



c'est par l'Exorde qu'on juge ordinairement du mérite de l'Orateur, & du caractère de son Eloquence, il pourra être brillant, ou noble & pompeux, si le sujet l'exige. C'est au goût à marquer les occasions & à régler la plume. Dans un éloge funebre, par exemple, où il n'est pas défendu de chercher à plaire, pourvu qu'on le fasse sans affectation, & qu'on ne néglige pas d'inspirer l'amour de la vertu, il sera permis de joindre à la délicatesse, & à l'élévation des pensées, la noblesse de l'expression, & les graces du style. On en trouve des modeles dans Bossuet & dans Flechier &c. Le premier nous a fourni l'exemple suivant.

„ Celui qui regne dans les cieux,
 „ & de qui relevent tous les empires, à
 „ qui seul appartient la gloire, la Majesté
 „ & l'indépendance, est aussi le seul qui
 „ se glorifie de faire la loi aux Rois, &
 „ de leur donner quand il lui plaît, de
 „ grandes & de terribles leçons. Soit qu'il
 „ élève les Thrônes, soit qu'il les abbaïsse;
 „ soit qu'il communique la puissance
 „ aux Princes, soit qu'il la retire à lui-
 „ même, & ne leur laisse que leur pro-
 „ pre foiblesse, il leur apprend leurs



„ devoirs d'une maniere souveraine &
 „ digne de lui. Car en leur donnant
 „ sa Puissance, il leur commande d'en
 „ user comme il fait lui-même, pour
 „ le bien du monde; & il leur fait voir
 „ en la retirant que toute majesté est
 „ empruntée, & que pour être assis sur
 „ le Thrône, ils n'en sont pas moins
 „ sous sa main & sous son autorité
 „ suprême. C'est ainsi qu'il instruit les
 „ Princes, non-seulement par des dis-
 „ cours & par des paroles; mais encore
 „ par des effets & par des exemples. *Et*
 „ *nunc, Reges, intelligite; erudimini, qui*
 „ *judicatis terram.* „

CHAPITRE II.

Des Sources de l'Exorde.

ON nous dit que l'Orateur peut tirer l'Exorde de quatre sources, & en premier lieu de sa personne.

Il paroît bien surprenant que les maîtres de l'art, aient cru qu'il étoit permis à l'Orateur de nous parler d'abord de lui-même; puisque en général on



n'est occupé que du sujet, & de la manière dont il le traite. Qu'est-il besoin en effet, qu'il nous entretienne de ses qualités & de ses talents ? Pourvu que les raisons qu'il allègue soient solides, la diction pure, élégante & noble; la déclamation intéressante, & les mœurs bonnes & bien marquées; l'auditeur est satisfait: il n'exige rien de plus. Notre manière de plaider fort différente de celle des anciens, à bien des égards, n'admet point ces sortes d'Exordes. Si cependant, l'Orateur se trouve dans quelque circonstance, que nous ne prévoyons pas, où il soit obligé de parler de lui-même, il tâchera de paroître exempt d'ambition, de haine &c. Il sera sur-tout modeste, comme nous l'avons déjà remarqué. Cette modestie, cet air naturel & simple qu'on exige de lui, ne sont à proprement parler, qu'un Art qu'il emploie toujours avec succès, pour se rendre les Juges favorables.

Secondement, on tire l'Exorde de la personne des clients. Leur rang, leur âge, leurs talents mêmes, & quelquefois les services qu'ils ont rendus à l'Etat, fourniront à l'Orateur, des moyens de mettre les Juges dans ses intérêts. Mais il



il y réussira plus sûrement , s'il représente ces clients , éloignés de tous sentimens , de haine & d'injustice , & s'il justifie par la droiture de leur intention les plaintes qu'ils sont forcés de porter à la justice. Une peinture même de l'espece d'oppression , ou ils gémissent , ne sera point déplacée , puisqu'elle peut exciter la commisération ; sentiment qu'il ne convient de toucher que légèrement dans l'Exorde , à l'exemple de Monsieur Cochin , qui dit dans un de ses plaidoyers.

„ Les Religieuses de gémiroient
 „ encore en secret , des désordres qu'elles
 „ vont exposer aux yeux de la justice ,
 „ si la religion , si l'intérêt d'une maison
 „ qui leur est chere , si le respect qu'elles
 „ doivent à la mémoire de leur dernière
 „ Abbessé , ne les avoit forcées de rompre
 „ le silence.

„ Guidées depuis long-temps dans la
 „ route pénible des plus grandes austé-
 „ rités , par l'exemple d'une pieuse Prin-
 „ cesse , qui les embrassoit toutes avec
 „ joie , elles n'ont trouvé dans celle qui
 „ leur a succédé , qu'une délicatesse pro-
 „ pre à détruire bientôt , par une conta-
 „ gion funeste , la réforme la plus solide-
 „ ment établie.

D



„ Les fonds du Monastere aliénés,
 „ les revenus dissipés, les fermes & les
 „ bâtiments dégradés ont fait craindre
 „ avec raison, que l'Abbaye ne se
 „ trouvât bientôt sur le penchant de sa
 „ ruine. Enfin la tyrannie exercée même
 „ sur les consciences, a achevé de porter
 „ par-tout l'horreur & la désolation.

„ Etoit-il permis à des Religieuses,
 „ instruites des devoirs de leur état,
 „ d'être insensibles à des maux si pressants?
 „ & ne les auroit-on pas regardées comme
 „ complices de tant de désordres, si
 „ elles n'avoient enfin fait éclater leurs
 „ plaintes, peut-être trop long-temps
 „ retenues.

„ C'est donc ce qui les engage au-
 „ jourd'hui malgré elles, à donner au
 „ public le triste spectacle des troubles,
 „ dont leur maison est agitée. Si la néces-
 „ sité d'une juste défense, les oblige
 „ de s'élever avec force contre la con-
 „ duite de la Dame Elles se flat-
 „ tent que ce sera sans s'écarter du
 „ respect qu'elles doivent conserver pour
 „ leur Abbessé. „ (Tom. I. Pag. 219.)

3^e. La personne de l'adversaire peut
 être le sujet de l'Exorde, lorsque les
 procédés, les vues & son ambition,



fournissent à la critique. Mais en tâchant de le rendre odieux, on évitera de faire paroître trop de passion. Il est ridicule & même injuste d'en montrer, quand on condamne celles des autres. D'ailleurs quel fond les juges feroient-ils sur les raisons d'un homme, qui ne seroit pas assez de sens froid, pour les examiner? Ils n'aiment pas qu'un Avocat répande trop de fiel dans ses écrits, & encore moins qu'il manque aux égards qui sont dûs aux talents, au rang, & à la naissance. * Quand on plaide contre un homme en place le plus sûr, est de le blâmer indirectement. Voici comment débute en pareille occasion, le célèbre Avocat que je viens de citer.

„ L'attention que les Canons exigent
 „ des Evêques, pour maintenir le bon
 „ ordre dans les Eglises soumises à leur
 „ juridiction, ne doit pas leur fournir
 „ des occasions d'exercer sur leurs infé-
 „ rieurs, une autorité arbitraire, &
 „ d'employer à les flétrir injustement,
 „ un pouvoir qui ne leur a été confié
 „ que pour édifier. (Tom. I. Pag. 370.)

* Voyez ce qui est dit à l'Art. des Bienfaisances.



94 L'ART DU POÈTE

„ Monsieur l'Archevêque de . . . plus
„ instruit qu'un autre de ses devoirs,
„ s'est laissé entraîner au torrent d'une
„ cabale, dont il ne connoissoit pas toute
„ la malignité ; Il s'est reposé sur un
„ Commissaire sans expérience ; qui,
„ incapable de juger par lui-même, n'a
„ pu faire qu'un rapport infidèle ; la
„ Dame . . . a le malheur d'être la victime
„ de la malheureuse confiance de Mgr.
„ l'Archevêque &c. „

Observez que l'Exorde ne roule jamais tout entier sur la personne du client ni de l'adversaire. On passe légèrement sur eux, pour entrer dans le sujet ; c'est la quatrième source ; celle qui fournit le plus à un orateur capable de saisir & de montrer tout ce que la cause a de plus propre à rendre les Juges attentifs & dociles. Exemple. „ Si le public a
„ pris tant de part aux questions d'état
„ qui se sont élevées depuis quelques
„ années ; s'il a été effrayé de ces entre-
„ prises téméraires, dans lesquelles sans
„ aucun titre, sans aucune ombre de
„ possession, des personnes inconnues
„ ont tenté de se procurer un rang
„ distingué, de quelles alarmes ne doit-
„ il pas être saisi dans la cause de la
„ Dame de . . .



„ En possession d'un état obscur affermi
 „ par une foule de monuments authen-
 „ tiques qui se sont succédés les uns
 „ les autres, pendant le cours de trente
 „ années, la Dame de...entrepren-
 „ d'abdiquer cet état, & de s'en former
 „ un nouveau. Elle veut s'élever au faite
 „ des honneurs, & s'associer à ce qu'il
 „ y a de plus grand & de plus distingué
 „ dans le Royaume ! Si à la faveur de
 „ la preuve testimoniale, on peut opérer
 „ de pareilles métamorphoses, l'état des
 „ hommes ne sera plus que le jouet
 „ de l'audace & du caprice; la plus
 „ haute noblesse sera dégradée, les
 „ personnes de la plus vile condition,
 „ perceront l'obscurité qui les enveloppe,
 „ pour se donner en spectacle à tout
 „ l'univers, dans les places les plus
 „ éminentes.

„ Des objets si intéressants, doivent
 „ élever tous les esprits à ces vues supé-
 „ rieures du bien public, qui forment
 „ toujours le premier objet de la justice.
 „ Il s'agit ici du sort de toutes les
 „ familles compromis dans une seule
 „ cause. „ (*Coch. Tom. 4. Pag. 339.*)

Il n'y a point de regle pour faire
 connoître ce qu'un sujet a de plus intéres-



fant. L'Orateur qui aura bien médité celui qu'il traite, appercevra aisément par quels endroits il pourra nous intéresser. Mais il se souviendra que l'Exorde n'est pas le lieu d'approfondir la matière. L'amplification y est déplacée, ainsi que les grandes passions. Nous trouvons dans un de ces discours sublimes, où l'illustre Chancelier Daguesseau nous fournit des modèles d'Eloquence, un Exorde qui mérite d'être rapporté tout entier. Il est tiré du discours intitulé la décadence du Barreau.

„ La destinée de tout ce qui excelle
 „ parmi les hommes, est de croître
 „ lentement, de se soutenir avec peine
 „ pendant quelques moments, & de
 „ tomber bientôt avec rapidité. Nous
 „ naissons foibles & mortels; & nous
 „ imprimons sur-tout ce qui nous envi-
 „ ronne le caractère de notre foiblesse,
 „ & l'image de notre mort; les sciences
 „ les plus sublimes qui éclairent nos
 „ esprits, éternelles dans leur source,
 „ puisqu'elles sont une émanation de la
 „ divinité même, semblent devenir mor-
 „ telles & périssables par la contagion
 „ de notre fragilité. Immuables en elles-
 „ mêmes, elles changent par rapport à



„ nous ; comme nous on les voit naître ;
 „ & comme nous on les voit mourir.
 „ L'ignorance succede à l'érudition ,
 „ la grossièreté au bon goût , la barba-
 „ rie à la politesse. Les sciences & les
 „ beaux Arts rentrent dans le néant ,
 „ dont on avoit travaillé pendant une
 „ longue suite d'années à les faire sortir ,
 „ jusqu'à ce qu'une heureuse industrie ,
 „ par une espece de seconde création ,
 „ leur donne un nouvel être & une
 „ seconde vie.

„ Ces torrents d'Eloquence , ces four-
 „ ces de doctrine qui ont inondé autre-
 „ fois la Grece & l'Italie , qu'étoient-
 „ elles devenues pendant plusieurs sie-
 „ cles ? Nos aïeuls les ont vu renaître ,
 „ l'âge de nos peres a admiré leur
 „ éclat ; le nôtre commence à les voir
 „ diminuer ; & qui fait si nos enfants
 „ en verront les foibles restes ?

„ Nous avons vu mourir de grands
 „ hommes , & nous n'en voyons point
 „ renaître de leurs cendres. Une lan-
 „ gueur mortelle a pris la place de
 „ cette vive émulation qui nous a fait
 „ voir tant de prodiges dans les sciences ,
 „ & tant de chefs-d'œuvres dans les
 „ Arts ; & une molle oisiveté détruit



„ insensiblement l'ouvrage qu'un travail
 „ opiniâtre avoit à peine élevé. Que
 „ nous serions heureux, si nous n'avions
 „ qu'à déplorer les pertes des autres profes-
 „ sions ! Et si dans le déclin de la litté-
 „ re, l'Eloquence & l'Érudition s'étoient
 „ réfugiées dans notre Ordre comme dans
 „ leur Temple, pour y recevoir à jamais
 „ le juste tribut des louanges & de l'ad-
 „ miration des hommes ! &c. „

C'est du fond du sujet que les Prédi-
 cateurs tirent presque toujours l'Exorde.
 Les autres sources que nous avons indi-
 quées, ne sont ouvertes qu'à l'Avocat.
 Nous ne prétendons pas les restreindre
 aux quatre dont nous venons de parler.
 Nous nous sommes bornés à celles qui
 fournissent plus souvent matière à l'Exor-
 de. On le tire aussi des circonstances
 du temps & du lieu, qui varient à l'in-
 fini. * C'est à l'Orateur adroit à saisir
 celles qui lui seront favorables.

(e) On sera peut-être surpris que nous

* On en trouve des exemples dans Bourd. & Mass.

(e) Voici comment s'explique Monsieur Da-
 guelleau dans un discours, où il nous développe
 avec une noblesse qui lui est propre, les secrets
 de l'Art dans lequel il est si supérieur.

Dans ces temps d'une liberté ennemie de la jus-



ne disions rien de la personne des Juges ,
dont les anciens ont souvent fait le sujet

tice , où la qualité de Juge étoit un présent de la naissance , plutôt qu'un prix du mérite ; dans ces assemblées tumultueuses où la raison vaincue par le nombre , devoit s'estimer heureuse , si elle n'étoit que méprisée sans être punie , l'Orateur qui comptoit souvent ses propres ennemis dans le nombre de ses juges , ne pouvoit presque espérer un succès favorable , s'il ne s'appliquoit à découvrir les erreurs du peuple , pour le tromper , ses passions pour le séduire , ses caprices pour le flatter ; son foible pour l'entraîner.

Et lorsque la fortune lassée de présider aux jugemens populaires , voulut remettre l'Empire du monde entre les mains d'un seul , pour régner par un homme sur tous les autres hommes , l'Orateur trouva souvent tous les défauts du peuple réunis dans son juge , avec une autorité encore plus absolue.....

Heureux les Orateurs qui parlent devant des Juges animés d'un esprit de modération & d'équité.

Vous savez qu'ils sont Juges , & c'est en savoir assez pour les connoître parfaitement. Ils n'ont point d'autre caractère que celui qu'ils portent au Tribunal de la justice souveraine : Aucun mélange de passions , d'intérêts , d'amour propre , n'a jamais troublé la pureté des fonctions de leur ministère. On les a définis quand on a défini la justice , & la personne privée ne se laisse jamais entrevoir sous le voile de la personne publique. Ne travaillez donc point à concilier leur attention par les vaines figures d'une déclamation étudiée. Un motif plus noble



de leur Exorde : Exemple que les Rhéteurs nous proposent de suivre. Mais notre Barreau fort différent de celui des Grecs & des Romains s'y oppose. Nos Jugés, ou plus éclairés, ou moins passionnés, ne se laissent point prendre aux éloges; ils ne se rendent qu'à la raison & à l'équité.

Ne nous imaginons pas que l'Exorde soit toujours nécessaire dans un plaidoyer. On s'en passe, où lorsque la question a déjà été débattue dans une audience précédente, où lorsqu'elle est si claire qu'elle n'a pas besoin de préparation pour être annoncée; ou enfin, lorsqu'on n'a ni préjugé à détruire, ni sentiments à inspirer dans le commencement du discours. M. Cochin en use souvent de même.

„ Une transaction solennelle, dit-il
 „ dans un plaidoyer, passée entre deux
 „ freres majeurs, par laquelle ils ont
 „ réglé tous leurs droits, & prévenu de

& plus élevé, une vue plus sainte & plus efficace les rend attentifs. Ne recherchez point leur faveur par des artifices superflus. La raison seule peut la mériter. La bienveillance à leur égard, est la même chose que le devoir; & rien n'est plus éloquent auprès d'eux que la vertu.



„ grandes contestations qui pouvoient
„ s'élever entr'eux , fait l'objet de la
„ contestation qui est aujourd'hui sou-
„ mise à la décision de la Cour. „

CHAPITRE III.

*Comment on expose l'action
dans les Poëmes.*

LA Tragédie & l'Épopée, ont chacune leur maniere particuliere d'exposer l'action qu'elles imitent.

Le premier acte de la tragédie est tout entier consacré à cela. Il contient, pour ainsi dire, le germe des choses que les suivans ne servent qu'à développer. L'Auteur y fait connoître les principaux personnages, ou en les faisant paroître sur le théâtre, ou en donnant une idée de leur caractère, en tant qu'il a rapport à l'entreprise. Tout cela doit être exécuté de façon qu'on apperçoive le nœud, & l'on conjecture le dénouement par les discours & le caractère des Auteurs.

Le premier acte de la Tragédie d'Athalie, & des autres bonnes Tragédies que



nous avons, a toutes ces qualités. Nous connoissons d'abord le caractère de Joad, de Jozabet & d'Abner, parce qu'ils paroissent sur le théâtre; celui d'Athalie & de Mathan, par le portrait qu'on en fait dans la premiere scene. Dans la seconde, Joad fait part à Jozabel du dessein qu'il a formé de mettre Joas sur le Thrône.

Aussi-tôt assemblant nos Lévités, nos Prêtres,
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.

Ainsi le sujet de la piece est annoncé dans la seconde scene. Le nœud commence aussi, puisque Joad a armé pour l'exécution de son projet les Prêtres & les Lévités, tous disposés à prendre la défense de leur légitime souverain; & que d'un autre côté, on a tout à craindre de la part d'Athalie. Cette opposition d'intérêts & de forces, fait le commencement de l'intrigue, & excite la curiosité des spectateurs qui commencent à conjecturer le dénouement, lorsque Joad dit à Abner.

Je crains Dieu, dites - vous, sa vérité me touche.



Voici comment ce Dieu vous répond par ma bouche.

Du zèle de ma loi que sert de vous parer ?
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?
Quel fruit me revient-il de tous vos Sacrifices ?
Ai-je besoin du sang des boucs & des genisses ?
Le sang de vos Rois crie & n'est point écouté.
Rompez , rompez tout pacte avec l'impiété.
Du milieu de mon peuple exterminiez les crimes ,
Et vous viendrez alors m'immoler les victimes,

Le Poëte épique doit comme le tragique , marquer dans le premier chant de son Poëme le caractère des principaux personnages , tant réels que fabuleux & allégoriques , qui auront le plus de part à l'action ; afin que le lecteur découvre la cause des incidents , qui formeront l'intrigue. On peut aisément faire cette remarque en lisant les ouvrages que nous avons en ce genre. Je n'en citerai point d'exemple pour éviter les longueurs.

L'Épopée a de plus que la tragédie , la proposition & l'invocation. La première , c'est-à-dire , la proposition annonce le principal personnage , le sujet de l'action & le dénouement.



Je chante ce héros qui régna sur la France ,
 Et par droit de conquête & par droit de naissance ;
 Qui par le malheur même apprit à gouverner ;
 Persécuté long-temps fut vaincre & pardonner.
 Confondit & Mayenne & la Ligue & l'Ibere ,
 Et fut de ses sujets le vainqueur & le Pere.

Puisqu'on n'emploie la proposition que pour annoncer le sujet, on comprend aisément qu'elle ne doit rien contenir qui lui soit étranger. On doit aussi éviter de donner une trop haute idée de sa matière. (*vers* 136.) Horace le défend expressément dans son Art Poétique, & Boileau a dit après lui.

Que le début soit simple & n'ait rien d'affecté.
 N'allez pas dès l'abord sur Pégase monté
 Crier à vos lecteurs d'une voix de Tonnerre,
 Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.
 Que produira l'Auteur après tous ces grands cris ?
 La montagne en travail, enfante une souris.

Par la même raison il ne faut pas donner trop d'éclat au héros en commençant, de peur qu'il ne puisse pas soutenir un caractère, qui nous éblouit d'abord. Il est de l'intérêt de l'Auteur que notre admiration aille toujours en croissant. Aussi Horace (*vers*. 140.) loue-t-il



l'air simple & modeste avec lequel Homere parle d'Ulyffe. Voici comment Despréaux a rendu la pensée du Poëte latin.

O que j'aime bien mieux cet Auteur plein
d'adresse,
Qui sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux,
Je chante les combats & cet homme pieux,
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Aufonie
Le premier aborda les champs de Lavinie.
Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu,
Et pour donner beaucoup ne nous promet que peu.
Bientôt vous le verrez prodiguant les miracles
Du destin des latins prononcer les Oracles,
De Styx & d'Acheron peindre les noirs torrents,
Et déjà les Césars dans l'Elisée errants.

J'ai dit ailleurs qu'on faisoit intervenir dans l'Epopée des êtres supérieurs à notre nature, tels que les Dieux chez les anciens, les Anges & les Saints parmi nous. Or, comment le Poëte rendroit-il croyables les choses qu'il leur attribue ? Comment dévoileroit-il à nos yeux les causes & les motifs de leur conduite, qui sont dérobés à la connoissance des hommes, s'il ne passoit pour être inspiré par quelque divinité ? Il faut donc qu'il en invoque une, qui soit censée



lui faire connoître les ressorts cachés d'où naissent les grands événements, & qui lui apprenne ce qui s'est passé aux prétendus conseils des Dieux. Cet usage doit son origine à la vanité ou à la superstition des anciens Poètes ; mais il est si généralement reçu qu'on ne peut plus y manquer. Ainsi l'invocation est nécessaire dans un Poëme épique, où il entre toujours du merveilleux. Il semble qu'elle sauve en quelque façon tout ce qu'il y a d'extravagant aux yeux de la Philosophie, dans les fictions sublimes des Poètes. Mr. de Voltaire a invoqué la vérité, Milton l'esprit saint, & Boileau les Muses, à l'exemple d'Homere, de Virgile & du Tasse.

Muse redis-moi donc qu'elle ardeur de vengeance

De ces hommes sacrés rompit l'intelligence,
Et troubla si long-temps deux célèbres rivaux.
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots ?
(*Le Lutrin.*)

On diroit en effet que ces grands Poètes sont inspirés, tant leur ton est noble & soutenu dans le récit qui suit immédiatement l'invocation, & qui continue dans presque tout le Poëme.

CHAPITRE



CHAPITRE IV.

Du Récit Poétique.

TOUT ce que la Poésie a de majesté, de pompe & d'harmonie, est employé dans le récit poétique. Je ne prétends cependant pas en exclure le style médiocre ni même le simple, qui doivent régner seuls en certains endroits : Mais comme le Poète est censé être inspiré par une divinité, & qu'il chante une action grande & intéressante, qui décide ordinairement du sort d'un Empire, il est naturel qu'il prenne un effort extraordinaire, & que le style de son ouvrage en général soit noble & pompeux. Mais cela ne suffit pas. Il est encore obligé de varier la narration & de la rendre intéressante, en mêlant l'Épique au Dramatique; c'est-à-dire, en faisant paroître à propos des personnages qui agissent & parlent comme dans le second & troisième livre de l'Enéide; où l'on croit voir tout ce que le Poète raconte. Il y a même des situations touchantes qui nous attendrissent. Qui est-ce qui peut lire sans émotion

E



l'apparition de l'ombre de Hector & son discours ? La désolation d'Hécube & de ses filles tremblantes, réfugiées avec elle au pieds de l'Autel où vient expirer un de leurs freres ? N'est-on pas attendri en voyant Priam ce vénérable vieillard, qui peut à peine marcher, s'armer d'une cuirasse, attaquer Pyrrhus & perdre la vie à côté de son malheureux fils, dont Il vouloit venger la mort ? Quel lecteur enfin, ne partage pas les dangers d'Enée, ou n'est pas touché de la généreuse résolution d'Anchise, qui veut mourir sous les ruines de sa patrie, malgré les larmes de Créüse, d'Ascagne & de toute sa maison; malgré le discours pathétique d'Enée, qui le conjure de ne point s'abandonner lui-même ? Enfin ce second livre, qui est un chef d'œuvre, nous fournit, ainsi que le troisieme en beaucoup d'endroits, des modeles de situations attachantes, qu'il ne faut pas négliger de mettre de temps en temps dans un Poëme, comme étant très-propres à intéresser le lecteur. * En voici un exemple qui mérite d'être rapporté. Il est tiré du 8^{me}. chant de la Henriade.

* Voyez ci-après, des passions dans les Poëmes.



D'Ailli portoit par-tout la crainte & le trépas,
 D'Ailli tout orgueilleux de trente ans de combats ;
 Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle ,
 Reprend malgré son âge une force nouvelle ;
 Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçants.
 C'est un jeune héros à la fleur de ses ans ,
 Qui dans cette journée illustre & meurtrière ,
 Commençoit des combats la fatale carrière.
 D'un tendre Hymen à peine il goûtoit les appas :
 Favori des amours il sortoit de leurs bras.
 Honteux de n'être encor fameux que par ses
 charmes ,

Avide de la gloire, il voloit aux alarmes.
 Ce jour sa jeune épouse en accusant le Ciel ,
 En détestant la ligue & ce combat mortel ,
 Arma son tendre amant & d'une main tremblante
 Attacha tristement sa cuirasse pesante ;
 Fit couvrir en pleurant d'un casque précieux
 Ce front si plein de grace & si cher à ses yeux.
 Il marche vers d'Ailli dans sa fureur guerrière ,
 Parmi des tourbillons de flamme & de poussière ,
 A travers les blessés , les morts & les mourants ;
 De leurs coursiers fougeux , tous deux pressent
 les flancs ,

Tous deux sur l'herbe unie & de sang colorée
 S'élancent loin des rangs d'une course assurée.
 Sanglants, couverts de fer & la lance à la main ,
 D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
 La terre en retentit , leurs lances sont rompues ;
 Comme en un Ciel brûlant deux effroyables nues ,



Qui portant le tonnerre & la mort dans leurs
flancs,
Se heurtent dans les airs & volent sur les vents,
De leur mélange affreux les éclairs réjail-
lissent ;

La fouare en est émue & les mortels frémissent :
Mais loin de leurs coursiers par un subit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent un autre
mort.

Déjà brille en leurs mains le fatal Cimeterre,
La discorde accourut, le démon de la guerre,
La mort pâle & sanglante étoit à ses côtes.
Malheureux, suspendez vos coups précipités.
Mais un destin funeste enflammé leur courage,
Dans le cœur l'un de l'autre, ils cherchent un
passage,

Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connoissent pas.
Le fer qui les couvroit brille & vole en éclats ;
Sous les coups redoublés la cuirasse étincelle,
Leur sang qui réjaillit, rougit leur main cruelle ;
Leur bouclier, leur casque arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups & repousse la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de résistance,
Respectoit son rival, admiroit sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailli par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière,
Son casque auprès de lui roule sur la poussière.
D'Ailli voit son visage ; ô désespoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embrasse, hélas ! c'étoit son fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,



Tournoit contre son sein ses parricides armes :
 On l'arrête , on s'oppose à sa juste fureur ,
 Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur.
 Il déteste à jamais sa coupable victoire ,
 Il renonce à la cour , aux humains , à la gloire ,
 Et se fuyant lui-même au milieu des déserts ,
 Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
 Là soit que le soleil rendît le jour au monde ,
 Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde ,
 Sa voix faisoit redire aux échos attendris ,
 Le nom , le triste nom de son malheureux fils.
 Du Héros expirant la jeune & tendre amante ,
 Par la terreur conduite , incertaine & tremblante ,
 Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords ,
 Elle cherche , elle voit dans la foule des morts ,
 Elle voit son époux , elle tombe éperdue.
 Le voile de la mort se répand sur sa vue.
 Est-ce toi cher amant ? ces mots interrompus ,
 Ces cris demi formés ne sont plus entendus.
 Elle rouvre ses yeux , sa bouche presse encore ;
 Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore ,
 Elle tient dans ses bras ce corps pâle & sanglant ,
 Le regarde , soupire , & meurt en l'embrassant.

Le style de ce morceau est noble & brillant. Mais ce qui en fait le principal mérite , c'est le pathétique que le Poëte a su y répandre , en mettant aux prises le pere avec le fils , & en nous intéresans pour ce dernier qu'il nous repré-



sente aimable & plein de charmes. De là, naît cette espèce de chagrin que nous avons de le voir tomber sous les coups de son adversaire; & quel adversaire? son Pere? Notre intérêt augmente par cette circonstance. Nous nous mettons à la place de ce malheureux vainqueur, Nous partageons avec lui la douleur dont il est pénétré, en reconnoissant son fils. Nous le suivons dans les déserts, nous nous attendrissions avec lui & avec cette jeune épouse, qui après avoir baigné de ses larmes le visage de son époux, expire à ses côtés.

CHAPITRE V.

De la Narration dans l'Elo- quence du Barreau.

S'IL est naturel de placer dans le Poëme épique, le récit immédiatement après la proposition & l'invocation, il ne l'est pas moins d'instruire les Juges du fond du procès, après avoir tâché de se concilier leur attention & leur bienveillance dans l'Exorde.



Ainsi tout ce que l'Avocat doit se proposer dans la narration, c'est de rapporter les faits & les circonstances propres à mettre l'affaire dans le point de vue, où il veut que les Juges la voient. Les anciens qui nous sont peut-être supérieurs dans cette partie, nous fournissent des modèles en ce genre ; & sur tout Cicéron. On peut lire la Milonienne qui est un de ses chefs-d'œuvres, & celle de ces harangues dont nous nous écartons le moins dans notre manière de plaider. La narration en est admirable, pour le style, la clarté, la précision, les réflexions ingénieuses qu'elle contient, & l'adresse inimitable avec laquelle l'Orateur présente toutes les circonstances du fait. Car il n'est pas aussi aisé de bien narrer qu'on le pense. Il faut être simple, clair, court & ne rien dire que de vraisemblable. Qualités qu'il est très difficile de réunir.

Je dis en premier lieu que la narration doit être simple, rien n'étant plus déplacé que l'affectation. Les Juges portés à se tenir en garde contre les artifices de l'Orateur, s'en défient dès qu'ils le voient employer l'art, dans la partie du discours qui en exige le



moins. Et d'ailleurs comment veut-on se rendre croyable, lorsqu'on ne paroît occupé que de frivoles ornemens? On risque même de ne pas être clair. Cependant la clarté est la qualité la plus essentielle à la narration.

En effet, on ne parle que pour se faire entendre. (f) Il faut donc marquer si distinctement les faits, les circonstances, les temps, les lieux, les causes & les personnes, qu'elles ne fassent qu'un tableau, où l'esprit voie tous les objets sans les confondre. Il faut de plus éviter les mots surannés, & les nouveaux qui ne sont point encore reçus, les constructions louches, & les phrases trop longues; en un mot il ne faut employer que des termes propres, des idées nettes & précises, & les bien lier ensemble. Si l'on veut joindre à la clarté un avantage peut-être encore plus rare, celui d'être court.

(f) Lisez comme un exemple de narration très-intéressante & très-bien faite, les deux lettres que Plin le jeune écrit à Tacite, pour l'instruire des circonstances de la mort de son Oncle, qui ayant eu la curiosité d'aller voir de trop près l'éruption du Mont Vésuve, fut étouffé dans les cendres & la fumée.



Je ne prétends pas fixer des bornes à la narration. Je veux seulement qu'on suive avec soin tout ce qui est superflu. Un récit de deux pages est court, quand il ne contient que ce qui est nécessaire, au lieu qu'un autre de vingt lignes sera long, parce qu'il auroit pu être renfermé dans dix. On ne juge pas de la brièveté de la narration par le nombre des paroles; mais par l'exactitude à ne dire que ce qui est nécessaire. Rien n'est plus ennuyeux que ces discours languissants, qui laissent appercevoir ou beaucoup de négligence, ou un défaut d'imagination, ou enfin cette malheureuse fécondité, qui auroit besoin d'être réprimée.

Souvent trop d'abondance appauvrit la matière. Soyez vif & pressé dans vos narrations. (*Boil. Art. Poét.*)

Marchez donc avec rapidité vers la fin, appuyez sur les circonstances, marquez le temps, le lieu où l'action s'est passée, sans laisser languir l'esprit de l'auditeur. Dévoilez sur-tout, pour rendre la narration vraisemblable, les motifs des personnes intéressées dans la



cause, & dessinez leur caractère, de façon qu'il ait de la convenance avec les actions dont vous les accusez. Mais évitez que les couleurs dont vous vous servez pour les dépeindre, ne paroissent apprêtées par la passion. Il vaut souvent mieux caractériser un homme par ses propres actions, qu'autrement ; on produit le même effet, & l'on se rend plus croyable, parce qu'on n'est que simple historien. Il est même bon de jeter de temps en temps quelques naissances de preuves, & d'ébaucher ce qu'on sera obligé d'approfondir dans le corps du discours.

REMARQUES.

Bien que la narration doive être simple, il y a cependant des cas où le pathétique n'y est point déplacé. L'Orateur peut donc, quand le sujet le demande, exciter des mouvements d'indignation, d'admiration, de pitié &c. Imiter l'habile Avocat, que nous avons déjà cité plusieurs fois, qui fait si bien varier son style selon la différence des matieres, & relever la médiocrité du sujet par les portraits & les descriptions qu'il



fait, & par les sentiments qu'il excite. On en trouve plusieurs exemples dans ses ouvrages; je ne citerai que le suivant.

(g) „ L'Abbaye de Maubuisson, est

(g). On sera peut-être surpris que je tire tous mes exemples de Monsieur Cochin, plutôt que de Cicéron, comme l'ont pratiqué jusqu'ici ceux qui ont écrit de la Rhétorique. On me permettra de regarder cet usage, comme un reste de la vénération aveugle, qu'on a toujours eue pour les anciens. Faut-il que l'estime qu'ils méritent, nous empêche de reconnoître jusqu'à quel point on doit les imiter? La nature des causes qui se plaidoient à Rome, les circonstances qui accompagnoient les jugemens, forçoient l'Orateur de donner à son plaidoyer une forme qui ne sauroit être approuvée aujourd'hui. Si Cicéron revenoit il seroit obligé de prendre notre manière. (*Voyez ci-après differ. de notre Barreau & de celui des anciens.*)

Il a bien vu lui-même que l'Eloquence doit un peu se ressentir des mœurs du siècle & du pays où elle est cultivée, puisqu'il n'a pas suivi Démosthène en tout! Pourquoi donc ne l'abandonnerions-nous pas quelquefois lui-même? Pourquoi Monsieur Cochin cette vive lumière du Barreau & l'admiration de son siècle, ne seroit-il pas pour nous ce que l'Orateur Romain étoit pour Quintilien?

D'ailleurs puisqu'il a mérité pendant sa vie les applaudissemens de ses Juges & de ses confreres, & que ses ouvrages sont regardés comme des modeles en leur genre, il est bon de les faire connoître aux jeunes gens qui se destinent au Barreau, afin qu'ils voient en les lisant la route qu'il leur faut tenir, pour se faire quelque réputation.



„ une maison réformée de l'Ordre de
„ Cisteaux. Les pratiques les plus au-
„ teres y sont observées avec une ardeur
„ toujours constante par la Communauté :
„ coucher sur la dure , se lever à deux
„ heures du matin pour chanter pen-
„ dant la nuit les louanges du Seigneur ,
„ ne porter jamais de linge , s'abstenir
„ tous les jours de l'usage de la viande ,
„ jeûner plus de deux tiers de l'année ;
„ c'est dans ces exercices pénibles que les
„ Religieuses de Maubuisson , passent
„ sans aucun relâche , tout le cours
„ d'une vie dévouée à la mortification.
„ Le poids d'un tel fardeau étoit bien
„ soulagé par les exemples & les bontés
„ de Madame la Princesse Palatine leur
„ dernière Abbesse. Cette Princesse née
„ dans l'éclat du thrône , avoit quitté
„ avec joie ses grandeurs & sa fortune ,
„ pour venir s'anéantir dans le cloître.
„ Fille de tant de Rois , loin d'exiger
„ les respects dûs à sa naissance , elle
„ refusoit même les respects dûs à sa
„ dignité d'Abbesse. Nulle distinction
„ entr'elle & la dernière des Religieuses ;
„ même table , même nourriture , même
„ simplicité de meubles & de vêtements.
„ Toujours la première aux Offices , &



„ de nuit & de jour ; ajoutant aux austé-
 „ rités de la regle les pratiques les plus
 „ pénibles ; aussi tendre pour les autres
 „ que sévère pour elle-même ; c'est ainsi
 „ qu'elle a été pendant près de cinquante
 „ ans plutôt la mere que la Supérieure
 „ de ses Religieuses ; & que par une
 „ vie digne de la plus sainte antiquité,
 „ elle a servi d'ornement à l'Etat régu-
 „ lier , & d'édification à toute la France.

Quel portrait ! Combien n'est-il pas capable de donner de l'intérêt à une narration ? & de nous inspirer de la vénération pour une Princesse aussi chrétienne ? C'est ainsi qu'un bon Orateur fait plaire dans les sujets les plus secs , & faire naître des fleurs dans un fond stérile.

Il est aisé de conclure de tout ce que je viens de dire que la narration ne convient qu'au plaidoyer. Dans les sermons de morale , on ne connoit guere que les descriptions , dont le but est , quand elles sont bien faites , d'exciter une certaine émotion dans le cœur de l'Auditeur , & de fixer son attention.



CHAPITRE VI

De la Division.

ON convient assez généralement de la nécessité de diviser les discours, pour y mettre de l'ordre; pour faire passer l'esprit du lecteur d'un objet à l'autre, & pour le conduire par degrés au point où le sujet étant développé, on n'a plus rien à désirer. (h)

(h) Messieurs de Fénelon & Voltaire, se sont ouvertement déclarés contre les divisions qu'ils regardent comme nuisibles à l'Eloquence. Quelque respectable que soit leur sentiment, je ne crois pas qu'on doive y déférer sans réserve. L'usage des divisions est fort ancien, quoiqu'on en dise. Il a été quelquefois suivi par Démosthène, & souvent par Hortensius & Cicéron. Le dernier, ainsi que Quintilien, donne des règles sur cette partie du discours. Si l'autorité de ces grands maîtres ne suffit pas pour nous convaincre, elle prouve du moins qu'on a tort de rapporter l'usage des divisions à la décadence des lettres. Mais sans nous arrêter à ce que disent les anciens, qui étoient hommes comme nous, & qui par conséquent ont pu se tromper, examinons la question. On ne peut douter qu'un discours qui n'est pas divisé n'ait un attrait de plus, parce que les objets qu'il nous présente, n'ayant point été annoncés, sont nouveaux pour



Le Poëte est dispensé d'annoncer & de marquer distinctement la marche qu'il veut tenir. Pourvu que les objets

nous & ont un intérêt d'autant plus grand, qu'ils ne paroissent pas avoir été préparés. Ajoutons à cela que les Juges se défient de l'Orateur, lorsqu'ils connoissent son dessein marqué par la division; & se trouvent choqués lorsqu'elle contient quelque proposition dure, qui par cette raison ne devoit être annoncée & développée que dans ces moments, où les auditeurs échauffés par le feu de l'Orateur, n'ont guere le temps d'appercevoir ce qui pourroit les blesser, & se laissent persuader & entraîner sans trop réfléchir. D'ailleurs, le génie peut-il prendre un libre essor, quand il est une fois assujetti à une marche dont il ne lui est plus permis de s'écarter? Toutes ces raisons devoient, ce semble, faire proscrire la coutume où l'on est de partager le discours en deux ou trois points. Mais peut-être sera-t-on moins hardi à la condamner, si l'on fait attention aux avantages qu'elle procure.

Souvenons-nous qu'un plaidoyer & un sermon ne sont pas faits pour être lus à tête reposée, & que par conséquent, l'Orateur doit penser aux moyens de se faire écouter attentivement. Or, une division juste est très-propre à cela. Rien n'éclaircit mieux la matiere, rien n'est plus capable d'aider la mémoire des auditeurs, qui vous suivent d'autant plus facilement qu'ils savent la route que vous devez tenir. Ainsi cette méthode me paroît très-convenable, lorsqu'il s'agit d'instruire, comme on se le propose en chaire & au barreau, & elle n'empêche pas que l'Orateur n'échauffe & ne remue. S'il a du talent &



& les événements se suivent sans confusion, on n'a rien à lui reprocher. Mais l'Orateur qui se propose de convaincre

du goût, il ne se mettra point à la gêne, par une multiplicité de divisions, qui seroient de son discours un squelette. Il envisagera son plan en grand, & laissera toujours assez d'espace pour faire jouer les plus puissants ressorts de l'éloquence. Voyez si Bourdaloue & Massillon ont moins de force, de rapidité & de chaleur pour s'être conformés à l'usage? Croit-on que leurs Sermons seroient plus éloquents s'ils n'étoient pas divisés? Que Massillon, par exemple, auroit mis plus de pathétique, plus de traits sublimes dans le petit carême, & dans le Sermon du petit nombre des Elus? On n'oseroit le soutenir. Il ne faut s'en prendre qu'au peu de talent de l'Orateur & non pas aux divisions s'il ne nous touche pas. D'ailleurs on a beau faire, il faut de l'ordre & de la suite dans les idées, de la régularité dans le plan, & l'on ne passe à un second objet que par une liaison naturelle, & lorsque le premier a été développé; car les écarts déréglés sont un défaut. Ainsi l'on sera toujours assujetti à un certain plan tracé par la raison, & l'on marquera dans sa tête les principaux intervalles. Tout ce qu'on évite en proscrivant les divisions, c'est de marquer ces intervalles. Cela vaut-il la peine qu'on s'écarte d'une méthode qui a d'ailleurs tant d'avantages? Au reste en ceci comme en une infinité d'autres choses, l'homme de génie ne doit consulter que son talent. Et je crois qu'un habile Prédicateur pourroit nous donner des discours très-éloquents sans divisions. On a tort de gêner les esprits sur de pareilles minuties.

des



des juges ou des auditeurs, a besoin de parler clairement, & de soutenir leur attention en leur montrant les différents objets sur lesquels tout son discours doit rouler. Il faut qu'il arrange, pour ainsi dire, en leur présence les diverses batteries qu'il compte faire agir, pour attaquer ou pour se défendre, sans quoi il sera difficile de le suivre, & les meilleures preuves ne feront sur nous qu'une légère impression. On ne peut donc disconvenir que la division ne soit au moins très-utile.

On la définit un assemblage de propositions disposées avec méthode, pour indiquer la marche que l'Orateur doit suivre dans ses preuves; ainsi la proposition est renfermée dans la division.

Des Sources de la Division.

La Division se tire de cinq sources.

1°. *Du fond du sujet.* „ Si nous considérons la mort en elle-même, nous remarquerons qu'elle est inévitable, toujours présente & sans espérance de retour. Elle est inévitable, il faut donc s'y disposer nécessairement; elle est présente, il faut s'y disposer au



82 L'ART DU POÈTE.

„ plutôt ; elle est sans espérance de
„ retour , il faut s'y disposer avec tout
„ le soin possible.

„ 2^o. *Des effets.* La mauvaise confi-
„ cience a deux effets bien remarquables.
„ Elle empêche le pécheur de jouir des
„ biens de cette vie , & lui fait souffrir
„ d'avance tous les maux de l'autre .

„ 3^o. *Des causes.* „ Nos prieres sont in-
„ fructueuses , ou parce que nous ne de-
„ mandons pas ce qu'il faut , ce sera
„ la première partie , ou parce que nous
„ ne demandons pas comme il faut ,
„ ce sera la seconde.

„ 4^o. *Des circonstances.* „ Dans ce grand
„ jour (du jugement dernier) le pécheur
„ se connoitra & il sera connu. Le pécheur
„ montré à lui-même , le pécheur montré
„ à toutes les créatures ; voilà sur quoi
„ j'ai résolu de faire quelques réflexions
„ simples & édifiantes.

„ 5^o. *Enfin , on la tire des propriétés
du sujet.* „ La Sainte Eucharistie est un
„ pain de vie & de force. Elle est un
„ pain de vie , qui nous est donné pour
„ nous nourrir , un pain de force qui
„ nous est donné pour nous fortifier .

Voulez-vous que votre division soit
bonne , & qu'elle rende les auditeurs



plus attentifs & plus dociles ? Faites-la de maniere qu'elle annonce toute l'étendue du sujet, & liez si bien les parties qui la composent, qu'elles tendent toutes au même but. Car vous sentez combien il seroit ridicule qu'une partie fût en contradiction avec les autres, ou leur nuisît de quelque façon que ce fût. Observez que les membres de la Division, s'il y en a plusieurs, doivent être disposés de maniere que le troisieme enchérisse sur le second, & le second sur le troisieme. Bannissez-en l'obscurité, les superfluités, les longueurs, en un mot tout ce qui pourroit la rendre vicieuse. On ne parle que pour se faire entendre, & sur-tout dans les parties du discours qu'on a intérêt de bien faire comprendre aux auditeurs.

La division du sermon sur la passion de Jesus-Christ, par le Pere Massillon, est une des plus heureuses que nous connoissons. Elle renferme l'histoire des ignominies du Fils de Dieu, & offre tout à la fois à l'esprit les vérités les plus sublimes, & les instructions les plus importantes.

„ La mort du Sauveur, dit-il, renferme trois consommations, qui vont



„ nous expliquer tous le mystère de ce
 „ grand sacrifice , dont l'Eglise renou-
 „ velle en ce jour le spectacle & honore
 „ le souvenir. Une consommation de
 „ justice du côté de son Pere , une con-
 „ sommation de malice de la part des
 „ hommes ; une consommation d'amour
 „ de la part de Jésus-Christ. „ A l'exem-
 ple de ce célèbre Prédicateur , & de
 tous ceux qui se sont distingués dans
 la même carrière , un bon Orateur ne
 fait jamais beaucoup de divisions ,
 persuadé que le trop grand nombre
 dissipe l'attention des auditeurs , fatigue
 leur esprit incapable de les retenir toutes ,
 & assujettit à une marche uniforme ,
 qui interdit les grands mouvements dont
 l'Eloquence se nourrit. Car selon Quinti-
 lien , si le devoir de l'Orateur est d'in-
 struire , le dernier effort de son Art est
 de toucher. Or , comment pourroit-on
 allier une exacte & scrupuleuse anato-
 mie du discours , avec les passions , dont
 on est quelquefois obligé de faire jouer
 les ressorts ? Il est des occasions où un
 beau désordre est préférable à l'arrange-
 ment. C'est à l'Orateur à examiner la
 nature de son sujet , pour savoir combien
 il faut de divisions.



CHAPITRE VII.

De la Confirmation.

LA Confirmation est l'écueil des Orateurs qui n'ont que de l'imagination ; mais elle est le triomphe de ceux dont l'esprit solide & brillant, joint la force du raisonnement au charme des couleurs. Il faut convaincre. „ Persuadé que sans „ l'Art du raisonnement, la Réthorique „ est un fard qui corrompt les beautés „ naturelles, le parfait Orateur en épuise- „ ra toutes les sources, il découvrira „ tous les canaux par lesquels la vérité „ peut entrer dans l'esprit de ceux qui „ l'écoutent, & il ne négligera pas „ même ces sciences abstraites, que le „ commun des hommes ne méprise que „ parce qu'il les ignore. (*Dagues.*)

Mais quels talents ne faut-il pas avoir pour arriver à ce point de perfection ? & si l'on ne joint à beaucoup d'étendue & de justesse d'esprit une grande clarté, comment sera-t-on en état d'envisager toutes les parties d'un sujet, & de le présenter dans toute sa force ? Comment



découvrira-t-on la route la plus sûre ; pour faire connoître la vérité & dévoiler le mensonge ? Comment combinera-t-on ? rapprochera-t-on les différents objets , pour trouver tout à-coup le dénouement d'une difficulté embarrassante ? Comment enfin appercevra-t-on d'un coup d'œil des principes incontestables , d'où l'on puisse tirer des conséquences capables de convaincre ? Car comme dit le Chancelier d'Aguesseau , (*union de la Philosoph. & de l'Eloq.*) par un secret enchaînement de propositions , également simples & évidentes , l'Orateur habile conduit l'esprit de vérités en vérités , sans jamais ni lasser ni partager son attention , & dans le temps même que les auditeurs s'attendent à une longue suite de raisonnements , ils sont surpris de voir que par un artifice innocent , la simple méthode a servi de preuve , & que l'ordre seul a produit la conviction.

(i) Or , cela arrive infailliblement ,

(i) Jene dirai rien du Syllogisme ni de l'Enthymème , parce qu'il faudroit entrer dans des discussions ennuyeuses , rebutantes & inutiles. J'ai toujours été surpris que les Rhéteurs aient parlé de



lorsqu'après avoir établi des principes dont on ne peut nier la certitude, lorsqu'après les avoir placés dans leur véritable point de vue, on descend aux conséquences par des liaisons si naturelles, que tout le monde voie ce qui les lie au principe. Il arrive de-là, que les preuves se suivent dans un ordre & dans une clarté admirable; qu'elles se donnent du poids, & forment une espèce de chaîne qui entraîne le lecteur. Le moyen le plus victorieux, les raisons les plus convaincantes, seront établies avec force dans le commencement du discours, afin qu'elles répandent de la vigueur sur tout le reste, semblables à un feu, dont la chaleur & l'activité se communique à tout ce qui l'environne.

Comme les exemples servent autant que les règles à guider le génie, je vais analyser une partie d'un plaidoyer de

ces sortes d'arguments. Le peu qu'ils en disent n'apprend rien à la jeunesse, & c'est le moindre inconvénient. Quelle roideur! quelle uniformité! quelle sécheresse un écolier ne mettrait-il pas dans son discours, si en Rhétorique il apprenoit à faire usage du Syllogisme? Ce n'est pas ainsi qu'on se forme le raisonnement; c'est par la lecture des ouvrages bien raisonnés.



Monsieur Cochin, afin qu'on ait lieu de faire l'application de ce que je viens de dire. Il s'agit de savoir dans cette cause
 „ si Madame de ... peut être admise à la
 preuve testimoniale de son état contre la
 possession & les Régistres, sur des preuves
 littérales d'une sorte amitié.

Voici comment il entre en matière après la narration, pour mettre la défense de Madame la Marquise de.... dans tout son jour : Il est nécessaire de développer d'abord les principes qui doivent servir de guides dans les questions d'état. On s'égare souvent dans cette matière, pour donner dans des excès également contraires aux véritables principes.

„ On établira ensuite dans une première proposition que la Dame de ...
 „ n'ayant ni Titre ni possession pour
 „ s'attribuer l'état auquel elle aspire,
 „ elle ne peut être écoutée (divis.) On
 „ fera voir dans une seconde proposition,
 „ que les Titres & la possession se réunissant pour donner à la Dame de....
 „ un état contraire, la démarche est le
 „ comble de l'égarement. „

(Principes) Avant qu'il y eut des Loix, la possession seule fixoit l'état des hommes ; mais les Législateurs ayant



voulu ajouter à ce genre de preuves un nouveau degré de force, ont ordonné que l'on consignât l'état d'un homme dans les Régistres publics, qui sont pourtant au dessous de la possession. Lorsque l'un & l'autre, c'est-à-dire, la possession & les Titres, se réunissent pour confirmer à quelqu'un son état, ou l'exclure de celui auquel il aspire, on ne peut plus former de question sérieuse à cet égard; & envain des témoins iroient contre; leur suffrage ne pourroit détruire des preuves qu'administre la Loi naturelle & politique. La seule occasion où l'on doit admettre la preuve testimoniale, est lorsque les Régistres & la possession se choquent & se contredisent.

„ Tels sont, dit-il, les principes que
 „ la raison dicte seule, & qui sont d'ail-
 „ leurs appuyés sur la décision des Loix,
 „ les suffrages des plus grands hommes
 „ & la saine jurisprudence. „

Il cite ses autorités, & conclut en ces termes.

„ C'est donc une jurisprudence confi-
 „ tante, fondée sur l'autorité des Loix
 „ & des Ordonnances, qu'en matière
 „ d'état, il faut avoir dans les Régistres



» publics , ou dans des monuments
 » authentiques une preuve de filiation ;
 » & que quand on est dénué de ce se-
 » cours , la preuve testimoniale ne peut
 » être proposée.

Application des Principes. » Ces no-
 » tions développées , il est temps d'en
 » faire l'application à la cause qui se
 » présente , & d'entrer pour cela dans
 » les deux propositions qui ont été an-
 » noncées , & qui fournissent également
 » des armes contre l'entreprise de la
 » Dame de »

Première proposition. La Dame de . . .
 n'a ni Titre ni possession de l'état de
 fille du Sieur & Dame la Marquise de
 Donc (selon les principes établis) elle
 ne peut être admise à la preuve qu'elle
 est née de leur mariage.

» Dans cette situation peut-elle donc
 » demander la permission de faire preuve
 » qu'elle leur doit le jour , sans offenser
 » tout à la fois la nature , la Loi & les
 » lumières de la raison ? Les principes
 » que l'on vient d'expliquer , ne permet-
 » tent point de balancer sur cette ques-
 » tion ; quand les Titres & la possession
 » sont d'accord sur l'état d'un citoyen ,
 » la preuve testimoniale qui a pour objet



de les combattre, ne peut jamais être admise. *Subdivis.* 1°. Parce qu'elle est nécessairement impuissante. 2°. Parce qu'elle est nécessairement dangereuse.

Preuve de la première proposition. La Dame de... n'a pour elle ni la possession publique, ni les Régistres, ni des monuments domestiques; preuves qui quand elles se réunissent, forment un corps de démonstration, répandent un éclat & un jour auquel il n'est pas possible de résister, & sont les seules que la Loi reconnoisse, les seules qu'elle ait adoptées. Pour faire sentir davantage la force de ces preuves juridiques, il les met en opposition avec les testimoniales. Il infirme ensuite les dépositions des témoins, gens obscurs, dont l'autorité ne peut être mise en balance avec le poids des preuves qu'administrent les Titres & la possession. La preuve testimoniale dans ces matieres, est donc nécessairement impuissante.

Preuve de la seconde. Elle est infiniment dangereuse, si on l'admet en faveur de ceux qui n'ont ni Titres ni possession.

Il le démontre par les contraires, en faisant voir d'un côté les inconvénients,



qu'il y auroit à l'admettre; & de l'autre les avantages qu'on procure à la société en s'en tenant à la Loi. C'est ici que Monsieur Cochin en représentant avec force les dangers qu'il y auroit à ne pas réprimer des entreprises de la nature de celle qu'il combat, réveille dans le cœur des Magistrats leur zele pour la justice, & leur amour pour le bien public. L'endroit est si beau & si propre à nous donner une idée de l'Eloquence mâle de notre Orateur, que je ne puis m'empêcher de le transcrire, quoiqu'il soit un peu long.

„ L'état des hommes, ce bien pré-
 „ cieux qui fait, pour ainsi dire, une
 „ portion de nous mêmes . & auquel nous
 „ sommes attachés par des liens si sacrés,
 „ n'aura plus rien de certain. On le
 „ verra tous les jours exposé aux plus
 „ étranges révolutions. L'homme qui
 „ jouit d'un nom illustre & d'un rang
 „ distingué sera renversé & précipité,
 „ pour ainsi dire, dans le néant, parce
 „ qu'on entreprendra de lui prouver par
 „ témoins, qu'il n'est point né des Pere
 „ & Mere qui lui ont été donnés dans
 „ son acte de Baptême, & qui l'ont
 „ élevé publiquement comme leur enfant.



„ Où supposera des faits auxquels on
 „ donnera un extérieur de vraisemblance.
 „ Une grande maison, dira-t-on, étoit
 „ prête à s'éteindre; on eut recours à la
 „ fiction pour la perpétuer; on a pris
 „ un enfant étranger, & on lui a procuré
 „ les Titres & la possession propres à
 „ l'introduire dans le sein de cette fa-
 „ mille; mais il faut que la vérité triom-
 „ phe, & la preuve testimoniale seule
 „ peut la développer. C'est ainsi que
 „ dans l'état le plus tranquille on verra
 „ son nom, sa fortune, son rang com-
 „ promis & livrés aux dangers d'une preu-
 „ ve plus souvent dévouée à la corrup-
 „ tion & au mensonge qu'à la vérité.
 „ D'un autre côté, un enfant de téné-
 „ bres qui ne trouve dans son sort que
 „ dégoût & que misère, entreprendra
 „ tout pour en sortir. Plus sa destinée
 „ sera obscure & inconnue au public,
 „ & plus il lui sera facile de se donner un
 „ nom & un rang distingué; s'il lui est
 „ permis d'y aspirer avec le secours de
 „ quelques témoins disposés à soutenir
 „ son imposture. Ainsi la société civile
 „ ne sera plus qu'un cahos, dans lequel
 „ on ne pourra plus se distinguer & se
 „ reconnoître à des caractères certains.



» On changera d'état comme de mode,
» & les conditions distribuées par la
» providence, au milieu des tempêtes
» dont elles seront agitées, éprouveront
» des vicissitudes qui seroient l'oppro-
» bre de la nature. . . .

» Il est donc de la sagesse des Magis-
» trats, il est de l'intérêt essentiel de
» la société de s'en tenir à ces preuves
» juridiques, connues, respectées dans
» tous les temps, adoptées par la Loi,
» & qui sont le gage de l'autorité publi-
» que. A l'abri de leur autorité, cha-
» que citoyen renfermé dans la condi-
» tion que la providence lui a distribuée,
» ne cherche qu'à en remplir les devoirs ;
» l'ambition & l'avidité tenues en quel-
» que maniere captives, ne ravagent
» point la société ; les hommes ne se
» déchirent point, ne se déshonorent
» point les uns les autres, pour s'enle-
» ver les biens & les honneurs qui sont
» le partage de chaque état : On n'est
» occupé qu'à s'élever & à se maintenir
» par les talents, par la vertu, par les
» services que l'on peut rendre à sa patrie,
» & l'ordre public du moins conserve
» tout son éclat. Sacrifiera-t-on de si
» grands avantages à la cupidité de



„ quelques particuliers qui pour sortir
 „ de leur obscurité imaginent des faits,
 „ les arrangent avec Art, & n'ont pour
 „ toute ressource que les incertitudes de
 „ la preuve testimoniale ? C'est faire
 „ injure à la sagesse qui préside aux
 „ jugements de la Cour, que de lui
 „ proposer des principes si funestes. „

Quelque solides que soient ces raisons, cependant comme la conviction ne peut être entière tant que les objections subsistent, Monsieur Cochin, pour ne rien laisser à désirer, les détruit avec cette force victorieuse qui lui est propre. Il passe ensuite à la preuve de la seconde proposition établie au commencement du plaidoyer. Il la démontre en faisant de temps en temps reparoître les principes auxquels il a soin de ramener les Juges. Le tout est si bien fortifié par les raisonnements, qu'il en résulte une démonstration complète à laquelle on ne peut se refuser. Mais je ne pousserai pas plus loin cette Analyse, afin d'éviter les longueurs. D'autant mieux que ce qu'on a vu, suffit pour donner une idée juste de la vraie Eloquence du barreau, qui sans négliger de toucher & de plaire, presse le raisonnement & le pousse quel-



quefois jusqu'à la sécheresse ; ce que ne fait point l'Eloquence de la chaire , qui dispensée d'entrer dans des discussions inévitables à l'Avocat , prend un ton plus noble & plus soutenu , & fait paroître la raison revêtue de la pompe de l'Eloquence. Je vais essayer de montrer quelle est à peu près la marche que suit le Prédicateur.

CHAPITRE VIII.

Maniere de prouver dans l'Eloquence de la Chaire.

IL me semble que l'amplification est assez ordinaire chez les Orateurs sacrés. Je ne parle pas de ces amplifications ridicules , qui ne sont qu'un amas confus de paroles , & que le bon sens condamne. Je parle d'un assemblage complet des principales circonstances des choses vues sous les faces les plus avantageuses. Cet assemblage sert à confirmer ce qu'on a déjà établi en y attachant plus longtemps l'esprit des auditeurs. Il diffère de la preuve en ce que celle-ci a pour objet



objet d'éclaircir un point obscur ou contesté; au lieu que l'amplification donne de la grandeur & de l'élevation aux choses, dont elle fait voir toute l'importance avec cette énergie qui persuade en remuant le cœur, & non pas avec la sécheresse du Philosophe qui glace. Voilà pourquoi Cicéron l'appelle une argumentation véhémence qui persuade. L'exemple suivant justifie la vérité de cette définition.

„ Or, si tout doit finir avec nous,
 „ si l'homme ne doit rien attendre après
 „ cette vie, & que ce soit ici notre patrie,
 „ notre origine, & la seule félicité que
 „ nous pouvons nous promettre, pour-
 „ quoi n'y sommes-nous pas heureux?
 „ Si nous ne naissons que pour les plai-
 „ sirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils
 „ nous satisfaire, & laissent-ils toujours
 „ un fond d'ennui & de tristesse dans
 „ notre cœur? Si l'homme n'a rien au-
 „ dessus de la bête, que ne coule-t-il
 „ ses jours comme elle sans souci, sans
 „ inquiétude, sans dégoût, sans tristesse
 „ dans la félicité des sens & de la chair?
 „ Si l'homme n'a point d'autre bonheur
 „ à espérer qu'un bonheur temporel,
 „ pourquoi ne le trouve-t-il nulle part

G



„ sur la terre ? D'où vient que les richesses
 „ l'inquietent , que les honneurs le fati-
 „ guent , que les plaisirs le lassent , que
 „ les sciences le confondent & irritent
 „ sa curiosité loin de la satisfaire ? Que
 „ la réputation le gêne & l'embarrasse ;
 „ que tout cela ensemble ne peut rem-
 „ plir l'immensité de son cœur , & lui
 „ laisse encore quelque chose à desirer ?

2^e. On amplifie par les circonstances.
 Monsieur Thomas voulant relever le
 courage & l'intrépidité de du-Gai-Trouin,
 nous met sous les yeux toutes les cir-
 constances qui accompagnent un com-
 bat naval. Le tableau qu'il en fait (k)
 a quelque chose de sublime. Car, selon
 la remarque de Longin , les circonstan-
 ces contribuent à la sublimité du dis-
 cours. (*Chap. 8. Traité du sublime.*)

„ Les Batailles de terre présentent à
 „ la vérité un spectacle terrible : Mais
 „ du moins le Sol qui porte les combat-

(k) Lisez encore dans le même Éloge la des-
 cription du Siège de Riojaneyre , & dans Mr.
 Flechier la peinture vive & sublime de la mort
 de Turenne , à l'endroit qui commence par ces
 mots. *Je me trouble, Messieurs.*



„tants ne menace point de s'entr'ouvrir
 „sous leurs pas ; l'air qui les environne
 „n'est pas leur ennemi , & les laisse
 „diriger leurs mouvements à leur gré ;
 „la terre entiere leur est ouverte pour
 „échapper au danger. Dans les combats
 „de Mer , les Eléments principes de la
 „vie , deviennent tous les Ministres de
 „la mort. L'eau n'offre que de vastes
 „abîmes , dont la surface balancée par
 „d'éternelles secousses est toujours prête
 „à s'ouvrir. L'air agité par les vents
 „produit les orages , trompe les efforts
 „de l'homme , & le précipite au devant
 „de la mort qu'il veut éviter. Le feu
 „déploie sur les eaux son activité ter-
 „rible , entr'ouvre les Vaisseaux , & réu-
 „nit la double horreur d'un naufrage &
 „d'un embrasement. La terre reculée à
 „une distance immense refuse son asyle ;
 „sa proximité même est dangereuse ,
 „& le refuge est souvent un écueil.
 „L'homme isolé & séparé du monde
 „entier , est resserré dans une prison
 „étroite , d'où il ne peut sortir , tandis
 „que la mort y entre de tous côtés. Mais
 „parmi ces horreurs il trouve quelque
 „chose de plus terrible pour lui. C'est
 „l'homme son semblable , qui armé du



„fer, & mêlant l'art à la fureur, l'ap-
 „proche, le joint, le combat, lutte
 „contre lui sur ce vaste tombeau, &
 „unit les efforts de sa rage à celle de
 „l'eau, des vents & du feu. „

3°. On amplifie par les effets. Relisez le dernier exemple que j'ai cité de Mr. Cochin.

4°. Par les comparaisons & les contraires. Cette dernière espèce d'amplification est très-familier aux Prédicateurs, & à ceux qui s'exercent sur des sujets de morale. Elle consiste à développer les motifs de notre conduite, à suivre les passions dans leurs détours obscurs, & à en faire connoître la bassesse, pour leur opposer la noble simplicité de la vertu & ses avantages. Outre que cette méthode est admirable pour faire sortir les objets avec force, & mettre dans tout leur jour les attraits de la vertu & la laideur du vice; elle donne à l'Auditeur un exercice très-agréable. Son esprit va & revient de l'un à l'autre tableau, les compare & juge de leur différence avec d'autant plus de facilité, que leur contraste, & leur opposition les fait davantage paroître. De-là son attention; de-là encore les impressions



qu'il reçoit. C'est, à cette maniere de traiter un sujet que le Pere Massillon semble s'être particulièrement attaché. * Ce n'est pas à dire qu'il néglige le raisonnement. Il le fait au contraire servir de base à ses discours ; persuadé que sans lui, il n'y a point de vraie Eloquence. Mais il fait si bien le cacher sous les graces du style & les charmes du pathétique, que l'esprit est convaincu, sans être fatigué, & presque sans s'être apperçu qu'on ait voulu le convaincre. On peut dire de cet Orateur qu'il tourne ses preuves en sentiment.

Enfin, un Prédicateur doit s'attacher à saisir les mouvements des passions, leur ruse & leur souplesse ; à faire connoître les illusions de l'amour-propre, & à découvrir les prétextes qu'il suggere pour se dispenser de la loi. Telles sont les principales manieres d'amplifier un sujet. Il y en a d'autres dont Quintilien parle au chap. 4. du liv. 8. mais qui nous ont paru trop peu intéressantes pour mériter d'être rapportées.

(*) Voyez le portrait qu'il fait de l'homme, juste & de l'incrédule, dans la 2. part. du Sermon, sur la vérité de la Religion.



J'avertis encore qu'il faut prendre garde dans l'amplification, de ne pas sortir des bornes de son sujet. Peu de gens sont exempts de ce défaut. Il est encore plus ordinaire d'en voir qui gâtent une pensée en la présentant dans tous ses jours. Il arrive de-là qu'on tombe dans le vice de Sénèque, qui non content d'avoir dit une chose, la tourne en tant de façons qu'il la défigure.

CHAPITRE IX.

De l'Exemple.

LES Orateurs font un usage très-fréquent de l'exemple. Ils s'en servent ordinairement ou pour donner plus de poids à ce qu'ils avancent, ou pour réfuter les objections. C'est ainsi qu'en usa P. Sulpicius, quand il voulut prouver au peuple Romain qu'il falloit porter la guerre en Macédoine, afin d'empêcher Philippe de passer en Italie, où, selon toutes les apparences, il viendrait à la tête d'une armée, si l'on n'alloit pas l'attaquer dans son propre pays.



„ Donnons dit-il à ce Prince en souffrant qu'il prenne Athenes, les mêmes preuves de notre indolence que nous donnâmes à Annibal en lui laissant prendre Sagonte; & vous verrez qu'il passera de Corinthe en Italie, non en cinq mois comme fit Annibal après la prise de Sagonte; mais en cinq jours. Vous me direz peut-être qu'on ne peut comparer ni Philippe à Annibal, ni les Macédoniens aux Carthaginois; je le veux; mais au moins Philippe vaut bien Pyrrhus. Que dis je? il le vaut? Quelle différence entre ces deux Princes? Quelle différence entre les Macédoniens & les Epirotes!... Voyez cependant ce que fit Pyrrhus en Italie; lorsqu'il y apporta la Guerre, elle étoit beaucoup plus florissante, & nos affaires bien en meilleur état qu'aujourd'hui. Nous n'avions pas perdu tant de Généraux & tant de soldats que la Guerre a emportés depuis. Il attaqua cependant notre Empire, il l'ébranla, & poussa presque ses Conquêtes jusqu'aux portes de Rome. „ (Tite Live, livre 3. chapitre 7. Traduction de Guérin.)

Le Prédicateur cite ordinairement des



exemples pour les mettre en opposition avec ce qui se passe de nos jours, & pour nous faire mieux connoître la corruption de nos mœurs par ce contraste. Le Père Massillon dit à ceux qui croient trouver dans la délicatesse de leur tempéramment, & dans les bien-séances du rang, des raisons de se dispenser du jeûne.

„ Je pourrois vous demander encore
 „ si ce ne sont pas ici les façons du
 „ rang & de la naissance, plutôt que
 „ des besoins réels & effectifs ? ... David
 „ étoit un Prince que les délices de la
 „ Royauté auroient dû sans doute amo-
 „ lir. Lisez dans ses divins Cantiques
 „ l'histoire de ses austérités, & voyez
 „ quel fut le détail triste & édifiant de
 „ sa pénitence. Et si vous croyez que le
 „ sexe vous donne là dessus quelque pri-
 „ vilege, Esther au milieu des plaisirs
 „ d'une Cour superbe, savoit affliger son
 „ ame par le jeûne, & se dérober aux
 „ réjouissances publiques, pour offrir à
 „ Dieu dans le fond d'un appartement
 „ le pain de sa douleur, & le sacrifice
 „ de ses larmes. Judith si distinguée dans
 „ Israël, pleura constamment la mort
 „ de son époux dans le jeûne & le Cilice;



„ & rien ne put adoucir la douleur de
 „ sa perte, que la sainte rigueur de sa
 „ retraite & de sa pénitence. Les Paules,
 „ les Marcelles, ces illustres femmes
 „ Romaines descendues des Maîtres de
 „ l'univers, quels exemples d'austérités
 „ n'ont-elles pas laissés aux siècles sui-
 „ vants ? Ah ! l'on n'avoit pas encore
 „ compris dans ces temps heureux, qu'il
 „ fallût user de distinction parmi les
 „ fideles, lorsqu'il s'agissoit d'une Loi
 „ qui les regardoit tous. „

On ne citera que peu d'exemples ;
 mais il faut qu'ils soient connus & que
 l'application en soit juste, si l'on veut
 qu'ils fassent impression. Je ne dois pas
 oublier de dire que quoique l'Eloquence
 du barreau ne rejette pas ces différentes
 sortes de preuves, elle s'attache plus
 particulièrement à discuter une affaire
 par le raisonnement, & à faire venir à
 son secours les autorités les plus respec-
 tables. Elle les prend dans le droit Ca-
 non, civil & naturel. Les Edits, les
 Déclarations, les Ordonnances, les cou-
 tumes, les réponses des savants juriskon-
 sultes, les Arrêts des Cours souveraines
 &c. sont pour elle des sources ouvertes
 où elle va puiser. Mais comme l'affec-



tation ridicule d'une fastueuse érudition la dépareroit au lieu de l'ornier, & interromproit le fil du discours, elle choisit parmi les autorités celles qui sont les meilleures, qui viennent naturellement à son appui, & rejette les autres comme superflues. L'Eloquence de la chaire avec la même réserve & le même discernement, tire ses autorités de l'écriture sainte, des saints Peres, des conciles &c.

REMARQUES.

Comme l'Orateur a un intérêt particulier à écarter tout ce qui seroit capable de nuire à l'impression, que les raisons peuvent faire sur l'esprit des auditeurs, il est nécessaire qu'il examine ses idées, & qu'il fasse un juste discernement de celles qu'il doit employer ou rejeter. Cicéron l'enseigne exprellément dans le septieme chapitre du traité intitulé *Orator*.

» Rien n'est plus fécond, dit-il, que
 » l'esprit de l'homme sur-tout quand il
 » est cultivé par l'étude, mais comme les
 » terres les plus fertiles en produisant
 » le bon grain, produisent aussi une
 » multitude de mauvaises herbes qui



„ font tort à la bonne semence , de-
 „ même il est à craindre que cette abon-
 „ dance de lieux communs , n'engendre
 „ une foule de pensées ou frivoles, ou inu-
 „ tiles , ou étrangères au sujet. Ainsi
 „ il faut que notre Orateur fasse un juste
 „ discernement de ce qui convient ou
 „ ne convient pas. Sans cela , comment
 „ pourroit-il s'arrêter & se fixer aux
 „ bonnes preuves ? Comment sauroit-il
 „ adoucir ce qu'il y a de rude ou de
 „ choquant dans la cause ? Dissimuler ou
 „ même supprimer ce qui ne peut être
 „ bien réfuté ? Détourner à propos l'at-
 „ tention des Juges , leur donner le
 „ change , & présenter des raisons plus
 „ probables que celles qu'on lui oppose ?
 „ (*Traduction de Colin.*)

Ajoutons à cela qu'un Orateur qui
 cherche à persuader ne fait usage que
 des expressions & des tours les plus pro-
 pres , il présente ses raisons sous plusieurs
 faces , & s'insinue avec adresse dans
 l'esprit de l'Auditeur , pour s'en rendre
 plus aisément le maître & le subjuguier.
 Il n'emploie (ou il ne doit employer)
 que de bonnes preuves entre lesquelles
 il met une telle liaison , qu'on est forcé
 de se rendre comme malgré soi. Cepen-



dant Pline le jeune, n'est pas tout-à-fait de cet avis. Il prétend que les raisons foibles ne sont pas déplacées dans un plaidoyer. J'ai toujours éprouvé, dit-il, que celui-ci étoit frappé d'une raison & celui-là d'un autre. Que ce qui paroît un rien avoit quelquefois de grandes suites. Les dispositions de l'esprit, les affections du cœur sont si différentes dans les hommes, qu'il est ordinaire de les voir de différents avis sur une question que l'on vient d'agiter devant eux; & s'il leur arrive de s'accorder c'est presque toujours par différents motifs. D'ailleurs on s'entête de ce qu'on a soi-même pensé, & lorsque la raison qu'on a prévue est proposée par un autre, on y attache irrévocablement la décision. Il faut donc donner à chacun quelque chose qui soit de sa portée & de son goût.

Pline s'y connoissoit; il avoit plaidé avec les plus grand succès. Mais ne pourroit-on pas répondre qu'on réussiroit peut-être davantage à convaincre, en plaçant les idées dans leur ordre naturel? Il résulteroit sans doute de leur disposition une vive lumière qui frapperoit également & infailliblement tous les esprits, parce que l'art de raisonner est un.

* Epist. liv. 1.



Au reste il est très difficile de fixer de justes bornes à l'Avocat. Il a tant d'esprits différents à éclairer ! Plaidera-t-il avec la précision de Démosthène ou avec l'abondance de Cicéron ? Je crois que la méthode du premier nous convient davantage, ou pour mieux dire, attachons nous à celle de M. Cochin : il est notre modèle. Il tient un juste milieu entre ces deux grands Orateurs. Il fait, sans être diffus, tourner en différents sens ses meilleures preuves qu'il fait de temps en temps reparoître sans négliger les subsidiaires.

CHAPITRE X.

De la Réfutation.

QUAND on est en état de prouver son sujet, on est capable de détruire les objections de l'adversaire. Ainsi les règles que nous avons données en parlant de la confirmation, sont applicables à la partie du discours que nous traitons actuellement. Mais il faut pour exceller dans l'une & dans l'autre, avoir reçu de la nature un talent particulier.



Car si l'on n'est pas né avec un esprit juste, il est inutile qu'on entre dans la carrière de l'Eloquence, où le bon sens doit servir de guide.

Scribendi rectè sapere est & principium & fons.
(Hor. art. poet.)

Mais si l'on a apporté en naissant cet esprit droit, ce jugement exquis, sans lequel il ne peut y avoir d'Orateur, on n'a qu'à le former par la lecture des ouvrages bien raisonnés & bien écrits; on sera bientôt en état de découvrir les paralogismes, où la passion peut avoir jeté l'adversaire. (*) Il faut sur-tout bien examiner les principes qu'il a établis, les attaquer & les détruire s'ils sont faux; (1) s'ils sont incontestables nous

* Qui Eloquentiæ veræ dat operam, dat & prudentiæ. Cic. in Brutum. Dicere nemo bene potest nisi qui prudenter intelligit. Idem.

(1) Vous trouverez un modèle de réfutation dans la première partie de la seconde Philippique. C'est un morceau achevé dans son genre. L'endroit sur-tout où Cicéron se défend d'avoir été complice de la mort de César, est admirable. Les récits animés, les raisonnements invincibles, l'adresse à tourner l'accusation contre l'accusateur, la force, la vivacité, le pathétique, le coloris, enfin tout ce qui contribue à l'Eloquence, s'y trouve réuni.



nous retrancherons sur les fausses conséquences qu'il en aura tirées, & sur les termes équivoques dont il aura abusé.

Il n'est pas besoin d'avertir que ceci ne regarde que l'Avocat qui suit dans la réfutation une marche un peu différente de celle qui est ordinaire au Prédicateur. Le premier expose de suite dans son plaidoyer les objections de l'adversaire, qu'il réduit en autant de propositions, pour les prendre ensuite chacune en particulier, & les détruire. Au lieu que cette méthode ayant un air de discussion & de sécheresse dont l'Eloquence de la chaire ne sauroit s'accommoder, le Prédicateur se met à la place de l'Auditeur, & se fait de temps en temps des objections que le sujet amène naturellement, & y répond tout de suite.

„ Les temps sont mauvais, dit Bourdaloue à ses Auditeurs, chacun souffre, & n'est-il pas alors de la prudence de penser à l'avenir & de garder son revenu? C'est ce que la prudence vous dicte; mais une prudence réprochée, une prudence charnelle & ennemie de Dieu. Tout le monde souffre & est incommodé, j'en conviens; car jamais le faste, jamais le



„ luxe fut-il plus grand qu'il est aujourd'hui ? Et qui fait si ce n'est point pour cela que Dieu nous châtie ? Dieu, dis-je, qui selon l'écriture a en horreur le pauvre superbe. Mais encore une fois, je le veux ; les temps sont mauvais ; & que concluez-vous de là ? Si tout le monde souffre, les pauvres ne souffrent-ils pas ? Et si les souffrances des pauvres se trouvent chez les riches, à quoi doivent être réduits les pauvres mêmes ? Or à qui est-ce d'assister ceux qui souffrent plus, si ce n'est pas à ceux qui souffrent moins ? Est-ce donc bien raisonner de dire que vous avez droit de retenir votre superflu, parce que les temps sont mauvais ; puisque c'est justement pour cela même que vous ne le pouvez retenir sans crime, & que vous êtes dans une obligation particulière de le donner.

Tout l'Art de l'Avocat consiste souvent à tourner les objections de l'adversaire, ainsi que l'a fait Cicéron dans la seconde Philippique, de manière qu'elles paroissent se détruire, ou à les présenter comme frivoles & incroyables.

„ On ne s'arrêtera pas, dit M. Cochin, à répondre aux peintures touchantes qu'il plaît à la Demoiselle...
 de



ET DE L'ORATEUR. III

de faire de son enlèvement & de son évasion. Ces grands mots de violence, de barbarie, d'inhumanité, ne sont que des lieux communs, dont tout accusé arrêté en vertu d'un décret de prise de corps peut faire usage. Les miracles que la Providence permet pour procurer son évasion, ces satellites endormis, que tant de mouvements qu'elle s'est donnés pour échapper d'une chambre où ils la gardoient, ne peuvent réveiller, ce courage intrépide qui lui fait surmonter les rigueurs de la plus rude saison; les abymes dans lesquels elle tombe, & dont elle sort si facilement; la sensibilité des bêtes féroces qui respectent sa misère; enfin, la fidélité des gens obscurs chez qui elle s'est réfugiée, & qui n'ont pu être engagés à la trahir ni par menaces, ni par sollicitations, sont de beaux traits pour orner un Roman, & qui viennent parfaitement pour servir d'Épisode dans une cause, qui ne roule que sur un mariage purement fabuleux: mais au fond ces miracles se réduisent à avoir corrompu des Archers, & à s'être préparé à prix d'ar-

H



„gent la liberté & un asyle assez connu
 „de ses complices, pour que jamais ils
 „n'allassent l'y chercher. „

CHAPITRE XI.

Des Passions dans l'Eloquence.

ON doit s'appercevoir qu'en suivant la route que je viens d'indiquer, on n'aura fait jusqu'ici qu'éclairer l'esprit sans remuer le cœur ni l'échauffer. C'est pourtant par le sentiment que l'Eloquence triomphe ; c'est par-là qu'elle assure son empire. On ne mettra jamais au rang des Orateurs un esprit froid & géométrique qui fait seulement trouver des preuves & les arranger. Nous admirerons la force de ses raisonnements, la suite & la clarté de ses idées ; mais nous lui refuserons le titre d'Orateur s'il n'a pas le talent d'exciter les passions. En effet, l'homme est, pour ainsi dire, tout entier dans le cœur, & c'est l'attaquer foiblement, que de se borner à le convaincre ; ce n'est remporter qu'une victoire imparfaite, ou



pour mieux dire, ce n'est pas triompher.
On peut appliquer au discours en général, ce qu'Horace dit de la Tragédie.

Non satis est pulchra esse poemata, dulcia sunto,
Et quocumque volent animum auditoris agunto.
(*Arr. poet.*)

Le secret est d'abord de plaire & de toucher.
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher. (*Boil.*)

A R T I C L E I.

Des Passions dans l'Eloquence du Barreau.

La difficulté est de savoir jusqu'à quel point on doit faire usage des passions ; car il est constant qu'elles ne doivent pas éclater avec autant d'énergie au barreau qu'en chaire. L'Avocat se contente ordinairement de celles qui sont douces & insinuanes. Les images touchantes, dit M. Cochin, sont propres sur le théâtre à émouvoir un spectateur qui cherche à devenir sensible ; mais on ne connoît point ces foiblesses dans le sanctuaire de la Justice ; une fausse compassion n'y désarme pas les Magistrats. Il faut que le coupable porte la peine de son crime.
(*plaid. de Cochin.*)



Oh se tromperoit pourtant si l'on inféroit de-là qu'il faut exclure les passions de l'Eloquence du Barreau. Le célèbre Avocat que nous venons de citer, nous fournit cent exemples du contraire, & l'on peut dire que sans le pathétique qu'il a su répandre dans ses ouvrages, il n'auroit eu ni tant de succès, ni une réputation si brillante. Voici un endroit qui prouve qu'il sait exciter les passions quand il veut, & réveiller le zele des Magistrats.

„ Messieurs des Requêtes du Palais
 „ ont reconnu que la Demoiselle...
 „ s'étoit ménagé par ses criminelles
 „ complaisances la disposition que l'on
 „ attaque, & que son legs étoit du nom-
 „ bre de ceux que les Loix rejettent,
 „ comme marqués au coin de l'infamie;
 „ mais pénétrés des grands principes,
 „ ils en ont tempéré la rigueur, & au
 „ lieu de proscrire entièrement une dis-
 „ position si odieuse, ils se sont conten-
 „ tés de la réduire.

„ C'est traiter avec trop de ménage-
 „ ment un crime si public & si scandä-
 „ leux; puisqu'il éclate aux yeux de la
 „ Justice; pourquoi faut-il que la De-
 „ moiselle en reçoive une récompense



„ qui n'est due qu'à la vertu? Quel
 „ scandale aux yeux de la Religion!
 „ Celles qui conservent précieusement
 „ le dépôt de leur innocence, gémissent
 „ souvent dans une triste indigence!
 „ & celles qui ont violé toutes les re-
 „ gles de la pudeur, revêtues des dé-
 „ pouilles des plus illustres familles,
 „ insulteroient à la misère des autres!
 „ Non la souveraine équité de la Cour
 „ ne le permettra pas. „

L'Avocat peut donc & doit même
 s'animer, peindre un envieux, un intri-
 gant, un perfide; dévoiler leurs projets,
 leurs simulations, & leurs noirceurs afin
 d'exciter l'indignation ou la haine. Mais
 il ne chargera pas trop ses portraits,
 de peur de paroître lui-même inspiré
 par la passion. Il se souviendra que
 c'est la raison qui doit parler à la Jus-
 tice.

A R T I C L E I I.

*Des Passions dans l'Eloquence de la
 Chaire.*

L'Eloquence de la chaire n'emprunte-t-
 elle pas des passions sa force & sa beauté?
 Ne sont ce pas elles qui viennent à son.



appui pour faire triompher la Religion & la vertu? On ne peut disconvenir que le Prédicateur n'en fasse un usage plus grand & plus fréquent que l'Avocat. C'est à lui à nous étaler tous les charmes de la vertu pour nous la faire aimer; à lancer les foudres de l'Eloquence pour briser nos cœurs endurcis, à nous peindre vivement les maux que nous accumulons sur nos têtes dans ce monde-ci & dans l'autre, pour nous effrayer; à nous faire connoître la sévérité des Jugemens de Dieu pour nous apprendre à les craindre. C'est l'effet que doit produire le morceau suivant.

„ Cependant si cette voix secrète que
 „ Dieu nous fait entendre sans se mon-
 „ trer encore à nous, toute secrète
 „ qu'elle est, nous saisit néanmoins si
 „ vivement, & nous cause tant de
 „ frayeur & d'épouvante; * que sera-ce
 „ quand Dieu éclatera! Quand au son
 „ de la trompette fatale qui réveillera
 „ les morts, & qui des quatre parties du
 „ monde rassemblera tous les hommes,
 „ il nous appellera nous-mêmes devant
 „ son Tribunal? Quand assis sur le throne

* Bourdaloue sur le Jugement de Dieu.



„ non point seulement de sa Majesté, mais
 „ de sa Justice, au milieu de ses Mi-
 „ nistres & armé de son tonnerre, il se
 „ présentera lui-même à nous comme un
 „ Dieu irrité, comme un Dieu ennemi,
 „ comme un Dieu vengeur? Quand, aux
 „ yeux de tout l'Univers, également
 „ attentif à l'écouter & à nous considé-
 „ rer, il tirera de notre cœur notre con-
 „ damnation, pour la rendre juridique
 „ & solennelle, & que par un dernier
 „ Jugement, il viendra confirmer, &
 „ pour user de cette expression, sceller
 „ l'Arrêt que nous aurons tant de fois
 „ déjà porté contre nous? C'est-là, dit
 „ le sage, que les pécheurs sentiront
 „ plus que jamais le poids de leurs pé-
 „ chés. C'est là qu'ils en gémiront plus
 „ que jamais: *& erunt gementes.* C'est-
 „ là qu'ils en verront avec plus d'hor-
 „ reur que jamais, & toute l'énormité
 „ & toute la honte: *& erunt in con-
 „ tumelia inter mortuos in perpetuum.*
 „ C'est-là qu'ils en craindront plus que
 „ jamais les suites affreuses: *venient in
 „ cogitatione peccatorum suorum timidi.*
 „ Qu'ils en seront accablés, qu'ils en
 „ seront désolés, *usque ad supremum de-
 „ solabuntur;* & que la conscience si



„ grièvement blessée & si souvent mé-
 „ prisee , témoin & juge , mais témoin
 „ alors & juge public , vengera pleine-
 „ ment sur eux & authentiquement ses
 „ droits , & traducunt illos ex adverso
 „ iniquitates ipsorum. „

Massillon excite la terreur par une image encore plus vive , lorsqu'il représente le Dieu juste & terrible prêt à précipiter dans les enfers le pécheur souillé de mille crimes.

„ Et si dans cette action où vous ne
 „ dures votre délivrance qu'à un prodige , * & dont vous même crutes ne
 „ jamais sortir , le glaive de la mort
 „ vous eût frappé ; quelle eût été votre
 „ destinée ? Quelle ame auriez-vous présentée au Tribunal de J. C. ? Quel
 „ monstre d'ordure ! De blasphèmes !
 „ De vengeance ! N'êtes vous pas effrayés de vous représenter alors sous
 „ la foudre d'un Dieu vengeur , tremblant devant sa face , & les abymes
 „ éternels ouverts à vos pieds.

En un mot , c'est le devoir du Prédicateur de toucher , de remuer , d'agiter , de troubler & d'abattre ses auditeurs ,

* Bénédiction des drapeaux.



afin de briser leur opiniâtreté, & de les arracher à leurs desirs criminels & aux joies du monde. * Il seroit à souhaiter que pour le pathétique, il fût en chaire ce que Ciceron étoit à la tribune. Mais comme tout le monde n'est pas né avec cette sensibilité du cœur qui l'affecte aisément, un Orateur doit consulter ses forces, & ne pas faire des efforts au-dessus de son génie, parce qu'il tomberoit infailliblement dans une ridicule déclamation. En pareil cas, il faut se borner à une instruction simple des vérités importantes de la Religion. Et ce n'est pas une petite gloire pour un Prédicateur de les exprimer avec force & élégance.

CHAPITRE XII.

De la Péroration dans le plaidoyer.

LES raisons qu'on a alléguées pour prouver son sujet, étant éparfes dans le discours & entrecoupées souvent par des

* Voyez ci-après à l'article du sublime.



citations, ou par les mouvements de quelque passion qu'on a voulu exciter, il arrive que l'impression qu'elles avoient faite sur les Juges, est diminuée ou entièrement effacée. Il est donc nécessaire de rappeler à la fin le point de controverse, & les moyens décisifs capables de mettre les Magistrats dans la situation où l'on veut qu'ils soient, quand ils jugeront; parce que les dernières impressions qu'on fait sur eux décident du Jugement. Voici un exemple où tout cela se trouve réuni. C'est la Pêroraison du plaidoyer dont j'ai donné l'analyse.

„ Les titres & la possession donnant
 „ à la Dame de * un état certain; on
 „ ne peut admettre la preuve par té-
 „ moins contre l'autorité de tant de
 „ monuments. Qu'elle cherche, si elle
 „ veut, les Pere & Mere & sa famille,
 „ qu'elle connoît peut-être parfaitement
 „ dans le temps même qu'elle affecte
 „ de les ignorer; mais enfin qu'elle les
 „ découvre, ou qu'elle ne puisse y par-
 „ venir, cela est indifférent; parce
 „ qu'un enfant abandonné de ses pa-
 „ rents, & qui ne les a jamais connus
 „ n'est pas moins leur enfant, & ne
 „ doit pas moins conserver l'état qu'il



„ trouve établi par tous les titres qui le
„ concernent.

„ L'état d'un citoyen dépend des titres
„ & de la possession qui le constituent,
„ soit qu'ils lui donnent une famille
„ connue, soit qu'ils l'unissent à des
„ Pere & Mere & à une famille que
„ l'on ne peut découvrir; c'est ce que
„ la Dame de... a reconnu elle-même
„ dans la requête qu'elle a présentée au
„ sieur Lieutenant Civil en 1723 pour
„ se faire nommer un Tuteur.

„ Ce moyen est surabondant; car
„ quand la Dame de * n'auroit aucun
„ état certain, quand son sort seroit un
„ énigme & pour elle & pour tout
„ l'univers, l'entrée dans la maison de
„ la ** ne lui seroit pas moins inter-
„ dite, dès qu'elle n'a ni titre ni pos-
„ session qui la favorise....

„ Mais quand elle nous établit elle-
„ même par des titres authentiques, un
„ état différent, on ne conçoit pas com-
„ ment elle a pu se livrer à une entre-
„ prise si téméraire; l'impuissance de
„ parvenir à l'état auquel elle aspire,
„ l'impossibilité d'abdiquer celui qui lui
„ est imprimé par tant de monuments,
„ formeront à jamais deux obstacles in-



„ surmontables, contre lesquels doivent
 „ échouer tous les jeux d'imagination
 „ auxquels sa défense est réduite. „

De la Péroration du sermon.

La Péroration du sermon est ordinairement consacrée, à rappeller en forme d'instruction les principales preuves, & à proposer d'une manière pathétique un certain nombre de vérités, qui sont le fruit qu'on doit retirer du discours.
 Exemple.

„ Que conclure de ce discours? Que
 „ l'impie est à plaindre de chercher
 „ dans une affreuse incertitude sur les
 „ vérités de la foi, la plus douce es-
 „ pérance de sa destinée; qu'il est à
 „ plaindre de ne pouvoir vivre tranquille
 „ qu'en vivant sans foi, sans culte,
 „ sans Dieu, sans confiance; qu'il est à
 „ plaindre, s'il faut que l'Évangile ne
 „ soit qu'une fable; la foi de tous les
 „ siècles une crédulité; le sentiment de
 „ tous les hommes une erreur populaire;
 „ les premiers principes de la nature &
 „ de la raison des préjugés de l'enfance;
 „ le sang des Martyrs que l'espérance
 „ d'un avenir soutenoit dans les tour-



ments, un jeu concerté pour tromper
les hommes; la conversion de l'Uni-
vers une entreprise humaine; l'accom-
plissement des Prophéties un coup de
hazard; en un mot, s'il faut que tout
ce qu'il y a de mieux établi dans l'Uni-
vers se trouve faux, afin qu'il ne soit pas
éternellement malheureux.

O homme! Je vous montrerai une
voie plus sûre de vous calmer. Crai-
gnez cet avenir que vous vous forcez
de ne pas croire: ne nous demandez
pas ce qui se passe dans cette autre
vie dont on vous parle; mais deman-
dez-vous sans cesse à vous-même ce
que vous faites dans celle-ci: calmez
votre conscience par l'innocence de
vos mœurs, & non par l'impiété de
vos sentiments. Mettez votre cœur en
repos en y appelant Dieu & non pas
en doutant s'il vous regarde. La paix
d'un impie n'est qu'un affreux déses-
poir. Cherchez votre bonheur, non
en secouant le joug de la foi; mais
en goûtant combien il est doux; pra-
tiquiez les maximes qu'elle vous pres-
crit, & votre raison ne refusera plus
de se soumettre aux mystères qu'elle
vous ordonne de croire. L'avenir ces-



„ sera de vous paroître incroyable, dès
 „ que vous cesserez de vivre comme
 „ ceux qui bornent toute leur félicité
 „ dans le court espace de cette vie. Alors
 „ loin de le craindre cet avenir, vous
 „ le hâterez par vos desirs : vous sou-
 „ pirerez après ce jour heureux où le
 „ fils de l'homme, le Pere du siecle
 „ futur viendra punir les incrédules, &
 „ conduire dans son royaume tous ceux
 „ qui auront vécu dans l'attente de la
 „ bienheureuse éternité. * „

Le Prédicateur finit souvent par une priere touchante & convenable au sujet qu'il traite.

CHAPITRE XIII.

Différence de l'Eloquence de notre Barreau & de celle des anciens.

ON sera peut-être surpris que nous ne donnions pas plus de jeu aux passions dans le plaidoyer, quoique les exem-

* Matil. vérité d'un avenir.



ples & les leçons des anciens, semblent nous y autoriser. Mais on verra avec un peu de réflexion que nous n'avons pas tort d'en borner l'usage, & qu'un Avocat ne doit point imiter Ciceron sans restriction.

• *Première différence.* Les causes qui se plaidoient à Rome, ne ressembloient en rien à celles qu'on agite tous les jours dans notre Barreau. Là il étoit permis à un simple particulier de poursuivre par la voie extraordinaire de la plainte & de l'accusation, les crimes qui intéressoient l'Etat. Or ce n'étoit pas toujours par amour du bien public qu'un Orateur déferoit le coupable. Cet amour n'étoit souvent qu'un prétexte honnête dont il couvroit sa haine & son animosité. Voilà la cause de tous les traits satyriques & mordants qui déparent l'Eloquence des anciens, & que nous avons bannis de la nôtre. Voilà la source de ces mouvements de mépris, de haine & d'indignation, &c. qui éclatent dans leurs discours. Il n'y a qu'à lire les harangues d'Eschine, de Démosthène; & de Ciceron, pour se convaincre que c'est à ces sentiments qu'ils ont souvent du la force de leur Eloquence.



D'un autre côté, c'étoit un ami qui prenoit la défense de l'accusé : on pouvoit alors appliquer à l'Orateur le mot de Quintilien. *Pectus est quod disertos facit.* L'amitié, ce sentiment sublime, répandoit dans tout le discours une chaleur & une vivacité inimitables. Elle éclaircit l'esprit de l'Orateur, lui fournissoit des raisons, apprêtoit les couleurs & attaquoit, pour l'émouvoir, le cœur des Juges avec des armes toujours victorieuses, quand elles sont forgées par l'amitié. Elle représentoit avec des figures hardies & en termes pathétiques, les services que l'accusé avoit rendus à sa patrie, le déshonneur que sa mort imprimeroit à la famille, les pleurs de ses enfants, la consternation de ses amis, & la douleur de ses parents. C'est à cette passion que Cicéron est redevable des beautés que nous admirons dans la Miloniéne, & dans quelques autres de ses harangues. Quel goût & quel discernement ne faut-il donc pas avoir pour être en état de connoître ce qui mérite d'être imité dans les oraisons de cet Orateur ; puisque aujourd'hui l'on n'a plus ni les mêmes causes à plaider, ni les mêmes motifs pour les défendre.

Seconde



Seconde différence. Cela paroîtra encore plus sensible si nous voulons remarquer les autres différences qu'il y a entre leur Eloquence & la nôtre. Nous verrons d'abord que l'intérêt de la République, ce motif si puissant sur des cœurs, dont l'amour de la patrie & de la liberté étoit la passion dominante, se trouvoit presque toujours lié aux grandes causes que Ciceron traitoit. Du haut de la tribune il veilloit sur les destins de Rome & régloit quelquefois le sort des Princes & des Nations. Son esprit s'élevant avec la matiere donnoit au discours cette impétuosité, cette véhémence qui emporte, qui entraîne tout; échauffoit, embrasoit les cœurs, & vainquoit l'opiniâtreté par la force des passions.

Que voit-on dans notre Barreau? Des questions de fait & de droit, qui intéressent quelques particuliers, & retiennent l'Eloquence comme captive.

Troisième différence. Enfin on peut tirer une autre différence du côté des Auditeurs. A Rome on parloit souvent devant le peuple; & l'on sait que ce n'est pas la raison qui le guide. Il falloit à des hommes tels que les Romains ac-



coutumés à abuser de leur liberté, non pas un Orateur qui se bornât à raisonner; mais un génie adroit & pathétique qui sût s'insinuer dans le cœur, combattre les passions les unes par les autres; exciter à son gré la pitié, la terreur ou la haine, & entraîner les auditeurs comme malgré eux. Lors même qu'on ne parloit que devant les Sénateurs, croit-on qu'il fallût s'interdire les grands mouvements? Ce n'eût pas été connoître de tels Magistrats. Le climat, la forme du gouvernement & l'éducation les formoient sensibles & rendoient les passions nécessaires à l'Eloquence.

Aussi les Orateurs anciens n'avoient-ils garde de les négliger. Elevés successivement aux différentes charges, forcés par la constitution de l'Etat d'avoir des relations immédiates avec les autres hommes, & de traiter souvent avec eux, ils avoient trop appris à les connoître pour ne pas attaquer le cœur avec plus de force que l'esprit; persuadés que l'un suit aisément les impressions de l'autre.

Toutes ces différences que je viens de marquer, doivent nous faire comprendre jusqu'à quel point il faut imiter



les anciens. L'Eloquence a ses modes, & il ne seroit pas moins ridicule de l'introduire dans notre Barreau ou en chaire avec la pompe & les graces que lui donnoit Ciceron, qu'il le seroit de voir un Magistrat siéger en habit à la Romaine.

Les Arts, pour être goûtés, doivent porter l'empreinte des mœurs & de l'esprit dominant du siècle & du pays où ils sont cultivés; sans cependant s'écarter de la nature qui est le seul & vrai modele du beau. (*) Ainsi je crois qu'il

(*) Qu'est-ce que cette nature qui frappe, également tous les esprits & que les beaux Arts doivent imiter? Est-elle la même chez tous les peuples? Il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de résoudre ces deux questions, au moins la première; car on ne peut mettre une enseigne, qu'on ne permette l'expression, à cette belle nature qu'on nous propose pour modele. Je dirai seulement qu'un Poëte, par exemple, l'a peut-être attrapée lorsqu'il a donné à ses personnages des sentimens que tout homme devoit avoir selon nous, s'il étoit à leur place, Je dis selon nous; car qui peut nous assurer que tout le monde penseroit de même dans la même situation? Un François, un Italien, un Anglois, se peignent, sans le vouloir, dans un personnage qu'ils mettent sur la scene; & dans les différentes circonstances où ils nous le montrent, ils le font à peu près penser comme ils penseroient eux-



suffira de prendre des anciens, l'Art de faire un plan dont toutes les parties

mêmes en pareils cas; De-là chez nos voisins comme chez les anciens, ces situations & ces traits que chaque peuple qui les a imaginés, regarde comme beaux & naturels, parce qu'ils sont conformes à son caractère, & que nous traitons quelquefois de ridicules. La nature n'est donc pas absolument la même chez toutes les nations. Le climat, le gouvernement, l'éducation, comme je l'ai déjà dit, & d'autres causes influent tant sur le cœur des hommes, qu'avec le même fond des passions, ils ne s'affectent ni ne jugent de même. Nous trouvons cette différence chez le même peuple considéré dans différents temps. Je ne remonterai pas pour prouver ma proposition aux François qui vivoient sous la première & seconde race. Je m'arrêterai à la fin du règne de Louis XIII, & au commencement de celui de Louis XIV. Il est certain que dans ces temps, où l'on se ressentait encore du feu des guerres civiles, les Tragédies de Corneille faisoient plus d'impression qu'aujourd'hui, qu'élevés dans le luxe, & énervés par la mollesse nous goûtons moins les sentiments magnanimes de les Héros trop opposés à notre caractère. De-là vient que nous aimons à voir sur le théâtre des personnages amoureux. Nous avons forcé la Tragédie à se conformer à notre foiblesse. Preuve certaine que les mœurs entraînent le génie, & qu'il faut les consulter, quand on veut plaire. Mais jusques à quel point un Auteur doit-il déroger à celles de son siècle? C'est ce que le goût doit décider. Lui seul est capable de concilier par un heureux accord le vrai & le beau qui, plaît à



aient du rapport; cet Art peut-être encore plus rare de bien raconter, de lier ses preuves, de les présenter avec force, de les revêtir d'expressions exactes & élégantes, de varier le style, d'être fleuri, simple & sublime à propos; en un mot, de prendre le ton qui convient à la matière. Il faudroit surtout tâcher de se rendre propre l'adresse qu'ils ont de donner un air foible ou ridicule aux raisons de leur adversaire. Mais regardons leurs invectives, leurs éloges outrés, leurs jeux de mots, leurs peintures dégoûtantes, leurs longueurs & quelquefois leurs digressions, comme des défauts qui ne seroient peut-être pas soufferts dans notre Barreau. Que l'Avocat soit plus réservé qu'eux dans l'usage des ornements, des figures hardies & des grands mouvements. Le Prédicateur pourra remarquer dans leurs péroraisons, de quel'e manière on excite les passions, puisqu'il en doit faire usage.

tous les hommes, avec ces nouveautés & ces licences qui ne seront goûtées que du peuple chez lequel il écrit; mais qu'il ne doit point négliger dans ses productions, s'il veut réunir tous les suffrages.



Il semble que notre Eloquence du Barreau se rapproche davantage de celle de Démosthène. Plus fort de raisonnement, & plus nerveux que Ciceron, il saisit un objet, le développe, & le démontre par un enchaînement de preuves qui conduisent à la conviction, sans néanmoins négliger de toucher.

CHAPITRE XIV.

Des Passions dans les Poëmes.

S'IL est des ouvrages d'esprit où il soit permis aux passions d'éclater avec force, c'est sans contredit la Tragédie. Elle doit aller au cœur, & le remuer en y excitant tour à tour la crainte & la pitié. Le moyen le plus sûr d'y réussir, est de nous faire voir les malheurs d'un personnage qui n'est pas tout-à-fait coupable, comme Phedre; ou qui est tout-à-fait vertueux, comme l'Iphigenie de Racine.

Cette Princesse aimable arrive en Aulide dans l'espérance d'épouser Achille: elle ne fait pas qu'au lieu d'un hymen



qui doit la flatter , on lui prépare une mort sanglante. Cependant elle se nourrit de l'espérance d'être bientôt l'épouse d'un jeune Héros , elle voudroit hâter la cérémonie & être déjà aux pieds de l'autel. Mais un Arrêt de mort va bientôt renverser ses espérances ; il est prononcé , & notre intérêt augmente par les sentiments nobles & généreux que montre cette infortunée. Elle étouffe ses desirs , se soumet à la volonté des Dieux , & offre son sang pour le salut de la Grece. Cette grandeur d'ame nous la fait encore plus admirer , nous rend plus sensibles à sa perte , & dans la crainte qu'elle ne perde la vie , nous versons déjà des larmes.

On voit par cet exemple & par cent autres que nous pourrions citer , que l'intérêt d'une Tragédie naît de ce qu'un des principaux personnages est malheureux sans le mériter , ou au moins sans le mériter tout-à-fait. Il peut l'être de plusieurs manières.

1°. Par une cause surnaturelle comme Iphigenie dont les Dieux demandent la mort , ou comme Œdipe qui accomplit les décrets du destin en commettant un double crime ; ce qui est la source



de tous les malheurs. Mais cette manière de rendre une pièce intéressante n'est pas la meilleure, par la raison qu'elle ne sert qu'à nous inspirer de l'horreur pour des Dieux qui demandent le sang innocent, ou qui punissent un homme d'un crime auquel ils l'ont en quelque façon entraîné. M. Racine pour parer à cet inconvénient, a eu l'adresse de faire tomber la colère du Ciel sur Eriphile, pour laquelle il s'en faut bien qu'on ait les mêmes sentiments que pour Iphigénie. Il sauve par cet heureux dénouement & le respect qu'on doit aux Dieux, & une princesse qui dans le cours de la pièce a été l'objet de notre admiration & de notre pitié.

2^o. Le personnage peut être malheureux par une cause involontaire, tel est le vertueux Hippolyte qui, pour n'avoir pas brûlé d'une flamme impure, meurt victime innocente de la calomnie.

3^o. Enfin ces malheurs viennent aussi d'une cause étrangère. C'est ainsi que Pyrrhus & Joas risquent de perdre la vie, parce qu'ils sont d'une race que leurs ennemis ont intérêt d'éteindre.

Dans tous ces différents cas, le Poète



donnera des vertus au personnage pour lequel il veut nous intéresser. Quelle part prendrions-nous au sort d'un homme que ses crimes auroient rendu indigne de la vie? Quelle pitié au contraire ne sentirions-nous pas pour un infortuné dont les jours sont menacés sans qu'il le mérite. Nous serons continuellement agités de la crainte de le voir succomber sous les efforts de ses ennemis, nous nous mettrons à sa place, & ses maux deviendront les nôtres, jusqu'à ce qu'un changement de fortune le tire du danger & nous rassure, ou que la mort mette le comble à notre douleur.

Dans l'Epopée, où les passions agissent plus doucement que dans la Tragédie, on doit mettre le même intérêt si l'on veut attacher le lecteur & lui plaire. Il n'y a rien de plus ennuyeux que de lire toujours de longs & inutiles discours, des descriptions de lieux & de combats, où ceux pour qui nous nous intéressons n'ont jamais rien à craindre. Il faut nous montrer les acteurs dans des situations différentes, & ménager des surprises, à l'exemple du Tasse. Ainsi ce sera tantôt un personnage qui



ayant tué son ami, sans le savoir, le reconnoît ensuite. Qui est-ce qui peut lire d'un œil sec la description du combat où le malheureux Tancrede plonge son épée dans le sein de la brave Clorinde? Tantôt ce sera un autre d'Ailli qui tombe sous les coups de son Pere; un Hector faisant ses adieux à une tendre épouse qui veut en vain le retenir par ses larmes, & l'empêcher d'aller affronter la mort; tantôt un Nifus & un Euryale, qui après avoir été unis toute leur vie par les liens de l'amitié, se disputent la gloire de mourir l'un pour l'autre, & sont tués tous les deux. Enfin il est une infinité de belles situations, dont un esprit fécond comme le Tasse fait remplir son Poëme.

Le Poëte tragique pourra encore faire paroître sur la scene un Pere ou une Mere qui, comme Mérope, reconnoissent leur fils lorsqu'ils levent le bras sur lui pour le frapper; ou une sœur qui, comme Iphigénie en Tauride, retrouve son frere dans celui-là même qu'elle alloit sacrifier. Quelle est dans ce moment la joie du spectateur, de voir hors de danger un homme innocent, que l'erreur conduisoit au tom-



beau, & dont la mort auroit coûté tant de larmes à son meurtrier ! C'est donc le caractère d'un personnage, & la situation où il est, qui excite les passions dans la Tragédie & l'Épopée. Celle-ci n'a pas comme l'autre l'avantage de nous faire voir & entendre les acteurs ; mais le Poëte en fait le portrait ; ce qu'il en dit joint à ce qu'il leur fait faire, réveille en nous les sentiments qu'il lui plaît de nous inspirer. Ajoutons encore que pour nous toucher, il faut qu'il soit touché lui-même, & que par la vivacité de son imagination, il sente les passions qu'il veut imiter. Il lui sera alors aisé de nous les transmettre. Il faut de même que l'Orateur s'anime tellement dans la composition par la représentation des objets, qu'il sorte de la profondeur de son esprit des pensées fortes, pénétrées du feu dont il est échauffé. Elles passeront avec rapidité dans l'ame du lecteur ; ou si l'Orateur parle, il les enfoncera comme un trait, supposé qu'il sache les soutenir par la voix, par le geste, & par les autres accompagnements de la déclamation.



Des Passions en particulier.

Imaginer vivement & peindre avec force ne sont pas les seuls moyens qu'on ait de remuer le cœur; il faut encore connoître la nature des passions, afin d'être plus en état de les faire jouer selon le besoin. Or si nous voulons rentrer en nous-mêmes, & nous rendre un compte exact des mouvements de notre ame, nous verrons qu'ils tendent tous à nous éloigner de ce qui pourroit nous nuire, ou à nous faire rechercher ce qui nous paroît nécessaire pour notre conservation. D'où je conclus qu'on peut rapporter toutes les passions à la douleur & au plaisir, comme à leur source commune, & les exciter par des ressorts généraux. Ces ressorts consistent à exposer, amplifier, ou diminuer les biens & les maux auxquels les hommes sont sensibles. Appliquons ce principe à quelque passion, & en premier lieu à l'amitié.

De l'Amitié.

L'Amitié est un mouvement de l'ame qui nous porte à souhaiter & à procurer



à celui qui en est l'objet, ce que nous regardons comme un bien. (*Arist. liv. 2, Rhét.*) Nous n'éprouvons ce sentiment que pour les personnes que nous croyons capables de contribuer à notre bonheur, ou au moins qui ne paroissent pas nous devoir nuire, peut-être même alors ne sommes-nous qu'indifférents. Il suit de-là que pour être aimé, il faut avoir quelque chose d'honnête, d'utile & d'agréable. L'honnête renferme les vertus & ce qui y a rapport; l'agréable les qualités extérieures, & l'utile les biens présents & à venir.

Voulez-vous donc faire aimer quelqu'un? Peignez son humeur liante & enjouée; son caractère paisible, qui n'étant ni caustique ni contrariant, joint la politesse à la douceur; & sa conversation intéressante relevée par les graces extérieures, & par un maintien décent. Ajoutez à ces qualités les sentiments généreux qui lui font verser ses biens dans le sein des malheureux, ou d'un ami indigent; son indulgence pour les fautes d'autrui, son habileté à les cacher, son attention à les excuser, à fermer les yeux sur les défauts, & à ne les ouvrir que sur les bonnes qualités.



Vous ferez de tout cela un tableau qui produira son effet. Voici le portrait que M. Fléchier nous a laissé de Madame la Dauphine.

„ On vit paroître en elle ce que nous
 „ avons depuis admiré ; la retenue
 „ qu'inspire la solitude, la politesse
 „ que donne l'usage du monde, une fier-
 „ té noble qui marquoit la grandeur
 „ de sa naissance, une scrupuleuse pu-
 „ deur qui marquoit le fond de sa ver-
 „ tu, une vivacité qui lui faisoit sou-
 „ vent prévenir les pensées des autres,
 „ une sagesse qui lui donnoit toujours
 „ le temps de peser les siennes, une
 „ bonté prête en tout temps à faire le
 „ bonheur des uns & soulager les pei-
 „ nes des autres, une sincérité qui la
 „ rendoit incapable de dissimuler ni
 „ par gloire ni par foiblesse, une fi-
 „ délité inviolable dans ses amitiés &
 „ dans ses paroles; enfin, une piété qui
 „ n'étoit ni austère ni relâchée, qui se
 „ faisoit honorer de tous, & ne se fai-
 „ soit craindre à personne; toutes ces
 „ qualités brillent à son arrivée.

„ Souvenez-vous, Messieurs, de ces
 „ jours heureux où parmi les vœux &
 „ les acclamations des peuples, le pa-



„ fut au milieu d'une cour pompeuse
 „ avec un air qui n'avoit rien ni d'é-
 „ tranger ni de contraint, avec une
 „ grace plus estimable & plus touchante
 „ que la beauté même. Vous la vites
 „ soutenir les favorables regards du plus
 „ grand Roi du monde, avec les sen-
 „ timents d'une joie modeste & d'une
 „ humble reconnoissance; allumer aux
 „ pieds des autels, à la vue d'un ai-
 „ mable & royal époux, les feux sacrés
 „ d'un chaste mariage, & recevoir les
 „ hommages qu'on lui rendoit, avec un
 „ visage aussi doux & aussi riant que sa
 „ fortune; applaudie de tous, mais à
 „ son tour affable & civile à tous: elle
 „ prévenoit ceux-ci, répondoit homête-
 „ ment à ceux-là, donnant au rang &
 „ au mérite des préférences d'inclination
 „ & de justice, sans faire des mécon-
 „ tents & des envieux; conservant de
 „ sa dignité ce que lui en faisoit garder
 „ la bienséance, & ne comptant pour
 „ rien ce que sa bonté lui en faisoit
 „ perdre. „

Au reste il n'est pas nécessaire pour
 être aimable, de réunir toutes les qua-
 lités dont j'ai parlé, un tel homme se-
 roit parfait, & il ne se trouve pas dans



la nature. Il suffit qu'on ait ou les talents qui attirent l'estime des gens de bien, ou les vertus sociales, ou celles qui font le grand homme.

Dans la Tragédie & l'Épopée, les personnages ne se font aimer que par leurs discours & leurs actions qui sont l'expression de leur caractère. Ainsi nous nous intéressons, par exemple, pour Hippolyte que sa vertu rend si grand. Accusé par Œnone d'un crime horrible dont il n'est point coupable, il pourroit aisément confondre la calomnie : mais trop grand pour se livrer à la vengeance, & trop vertueux pour ne point effacer des soupçons qui attaquent son honneur, il se justifie avec les ménagements qu'il doit à Phèdre, en qui il considère l'épouse de son Père, & avec le respect qu'il doit à celui-ci, dont il veut ménager la délicatesse. Cependant il parle avec cette franchise qui est le partage des âmes nobles.

HIPPOLYTE A THÈSE.

D'un mensonge si noir justement irrité,
Je devrois faire ici parler la vérité,
Seigneur; mais je supprime un secret qui vous
touche!

Approuvez.



ET DE L'ORATEUR. 145

Approuvez le respect qui me ferme la bouche ;
Et sans vouloir vous-même augmenter vos en-
nuis ,

Examinez ma vie, & songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précèdent les grands
crimes .

Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés ,
Ainsi que la vertu le crime a ses degrés ;
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.

Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux
Un perfide assassin , un lâche incestueux.
Elevé dans le sein d'une chaste héroïne ,
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
Pithécé estimé sage entre tous les humains
Daigna m'instruire encor au sortir de vos mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avan-
tage ;

Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur , je crois sur-tout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer .
C'est par-là qu'Hippolyte est connu dans la Grece.
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse :
On fait de mes chagrins l'inflexible rigueur,
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon
cœur.

Dans une autre scene il répond à
Aricie qui lui reproche de n'avoir pas
dévoilé le mystere à Thésée.

K



Eh! Que n'ai-je point dit?
 Ai-je dû mettre au jour l'opprobre de son lit?
 Devois-je, en lui faisant un récit trop sincère,
 D'une indigne rougeur couvrir le front d'un
 Père?

Vous seule avez percé le mystère odieux.
 Mon cœur pour s'épancher n'a que vous & les
 Dieux. . . .

Mais songez sous quel sceau je vous l'ai révélé.
 Oubliez, s'il se peut, que je vous ai parlé,
 Madame, & que jamais une bouche si pure
 Ne s'ouvre pour conter cette horrible aventure.
 Sur l'équité des Dieux osons nous confier,
 Ils ont trop d'intérêt à me justifier.

Lorsqu'on veut exciter l'amour de
 quelqu'objet moral, on montre aussi
 qu'il est utile, honnête, & agréable.
 Cette passion est avantageuse à l'homme
 quand il la tient renfermée dans les bor-
 nes prescrites par la religion & la
 raison. C'est-elle qui donne des secta-
 teurs à la vertu, qui fait éclore les scien-
 ces & les perfectionne, & qui resserre
 les liens de la société civile. Mais quels
 désordres affreux n'enfante-t-elle pas,
 quand elle ne connoît plus de frein?
 Ses fureurs corrompent entièrement le
 cœur de l'homme, altèrent les vertus,
 portent la désolation dans les familles,



& ruinent souvent les sociétés les mieux établies.

De la Haine.

On étouffe l'amour en excitant la haine.

On définit celle-ci un mouvement de l'ame par lequel elle s'éloigne de tout ce qu'elle regarde comme un mal. Nous haïssons un cruel, & nous in'pirons la même haine aux autres, en faisant un tableau des actions qui le décelent. C'est ainsi qu'Andromaque s'affermit dans la haine qu'elle a pour Pyrrhus, & s'obstine à le refuser pour époux, quoique sa tranquillité & le salut de son fils Astyanax dépendent de ce mariage; en vain Céphise lui peint-elle ce Prince avec des couleurs propres à le faire aimer; en vain lui dit elle que les manes d'Hector ne s'en offenseront pas.

Pensez-vous qu'après tout les manes en rougissent?

Qu'il méprisât, Madame, un Roi victorieux,
Qui vous fait remonter au rang de vos aïeux,
Qui foule aux pieds pour vous vos vainqueurs
en colere;



148 L'ART DU POÈTE.

Qui ne se souvient plus qu'Achille étoit son pere ;
Qui dément ses exploits, & les rends super-
flus.

Andromaque se rappelant toutes les
fureurs que Pyrrhus exerça à la prise
de Troye, répond :

Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus ?
Dois-je oublier Hector privé de funeraillles,
Et traîné sans honneur aux pieds de nos murail-
les ?

Dois-je oublier son frere à mes pieds renversé :
Ensanglantant l'autel qu'il tenoit embrassé ?
Songe, songe, Céphise à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle,
Figure-toi Pyrrhus les yeux étincellants,
Entrant à la lueur de nos palais brûlants,
Sur tous mes freres morts se faisant un passage,
Et de sang tout couvert échauffant le carnage,
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris
des mourants,

Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants,
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue.
Voilà comment Pyrrhus vient s'offrir à ma vue.
Voilà par quels exploits il fut se couronner ;
Enfin voilà l'époux que tu me veux donner.
Non, je ne serai point complice de ses crimes,
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernieres
victimes ;

Tous mes ressentiments lui seroient asservis !



Nous haïssons aussi ceux qui nous méprisent, les calomniateurs, les orgueilleux, les méchants, les malfaiteurs, les perfides, &c. qui est-ce qui n'a pas horreur du caractère d'Œnone, qui conseille à Phedre d'accuser le chaste Hippolyte d'un crime dont il n'est point coupable?

ŒNONÉ.

Pourquoi donc lui céder une victoire entière ?
 Vous le craignez, osez l'attaquer la première,
 Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui,
 Qui vous démentira ? Tout parle contre lui.
 Son épée en vos mains heureusement laissée,
 Votre trouble présent, votre douleur passée,
 Son pere par vos cris, dès long-temps prévenu,
 Et déjà son exil par vous-même obtenu.

PHÉDRE.

Moi que j'ose opprimer & noircir l'innocence ?

ŒNONÉ.

Mon zele n'a besoin que de votre silence :
 Tremblante comme vous, j'en sens quelque remords ;
 Vous me verriez plus prompte affronter mille
 morts. . . .
 Mais le sang innocent dût-il être versé ;
 Que ne demande point votre honneur menacé ?
 C'est un trésor trop cher pour oser le commettre ;

K. 3



Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,
 Madame, & pour sauver votre honneur combattu,
 Il faut immoler tout, & même la vertu.

Veut-on nous éloigner de quelque objet moral, ou éteindre, par exemple, cette passion déplorable qui souille le cœur & déshonore le corps par d'infâmes plaisirs? Il faut faire connoître la honte & les maux qui l'accompagnent : c'est en quoi le P. Massillon a admirablement réussi. Il représente les suites funestes de ce vice, avec les couleurs les plus fortes. Il faudroit citer toute la première partie du sermon de l'enfant prodigue, pour en bien juger. Nous nous bornerons au morceau suivant.

„ Insupportable secondement par les
 „ dégoûts, les jalousies, les fureurs,
 „ les contraintes, les frayeurs, les tristes
 „ événements inséparables de cette pas-
 „ sion. On a tout à craindre du côté
 „ de la réputation & de la gloire. Il
 „ faut acheter le plaisir injuste au prix
 „ des mesures les plus gênantes; & si
 „ une seule vient à manquer, tout est
 „ perdu; il faut soutenir les discours



„ publics & les murmures domestiques ;
„ soutenir les caprices , les inégalités ,
„ les mépris , la perfidie peut-être de
„ l'objet qui vous captive. Soutenir vos
„ devoirs , vos bienfaisances , vos intérêts
„ toujours incompatibles avec vos plai-
„ sirs ; se soutenir soi-même contre soi-
„ même Ah ! Les commencements de la
„ passion n'offrent rien que de riant &
„ d'agréable. Les premiers pas que l'on
„ fait dans les voies de l'iniquité , on ne
„ marche que sur des fleurs.... Mais les sui-
„ tes , dit l'esprit de Dieu , en sont toujours
„ ameres comme l'absynthe ; mais la
„ passion un peu refroidie ; mais le plai-
„ sir injuste approfondi.... Ah ! vien-
„ nent les bruits désagréables , les mur-
„ mures publics , les dissensions domes-
„ tiques , des affaires ruinées , des
„ établissemens manqués , les soupçons ,
„ les jalousies , les dégoûts , les infidé-
„ lités , les fureurs. Que vous reste-t-il
„ alors , ame infidele , que des retours
„ sur vous-même ? Qu'un poids d'amer-
„ tume sur votre cœur ? Qu'une honte
„ secrète de votre foiblesse ?



De la Terreur.

La terreur est un trouble de l'ame qui naît à la vue d'un grand danger; je dis grand, parce qu'il n'y a que les grands maux représentés fortement, qui soient capables de nous effrayer. Nos crimes d'un côté, & de l'autre Dieu armé de foudres, & prêt à nous écraser quand sa miséricorde sera lassée; voilà ce qui peut fournir aux Prédicateurs des peintures assez vives pour exciter un religieux tremblement. *

Les suites d'une guerre dont on est menacé, les approches de la mort, où des malheurs terribles qui nous sont annoncés par des présages, jettent notre ame dans une crainte mêlée d'horreur. On en trouve souvent des exemples dans les Poètes tragiques. J'ai tiré le suivant de l'Electre de M. Crébillon. (*Acte 2, scene 2.*) Oreste sous le nom de Tydée dit à Antenor.

Plains mon sort. Non jamais on ne fut plus à plaindre.

Il est encor pour moi des maux bien plus à craindre.

* Voyez à l'article du sublime.



Mais apprend des malheurs qui te feront frémir,
Des malheurs dont Tydée à jamais doit gémir.
Entraîné malgré moi dans ce palais funeste,
Par un desir secret de voir la sœur d'Oreste,
Hier avant la nuit j'arrive dans ces lieux;
La superbe Mycene offre un temple à mes yeux.
Je cours y consulter le Dieu qu'on y révere
Sur mon sort, sur celui d'Oreste & de mon Pere:
Mais à peine aux autels je me fus prosterné,
Qu'à mon abord fatal tout parut consterné.
Le Temple rétentit d'un superbe murmure.
(Je ne suis cependant meurtrier ni parjure.)
J'embrasse les Autels rempli d'un saint respect,
Le Prêtre épouvanté recule à mon aspect,
Et sourd à mes souhaits refuse de répondre.
Sous ses pieds & les miens tout semble se confondre....

Je l'avoue, Antenor, je sentis la frayeur,
Pour la première fois s'emparer de mon cœur.
A tant d'horreurs enfin succede un long silence;
Du Dieu qui se voiloit j'implore l'assistance....
Alors parmi les pleurs & parmi les sanglots,
Une lugubre voix fait entendre ces mots:
„ Cesse de me presser sur les destins d'Oreste;
„ Pour en être éclairci tu m'implores en vain,
„ Jamais destin ne fut plus triste & plus funeste.
„ Redoute pour toi-même un semblable destin.
„ Appaise cependant les manes de ton Pere;
„ Ton bras seul doit venger ce Héros malheureux,



154 L'ART DU POÈTE

„ D'une main qui lui fut bien fatale & bien
„ chere.

„ Mais crains en le vengeant le sort le plus af-
„ freux.

Une main qui lui fut bien fatale & bien chere.

Ma Mere ne vit plus & je n'ai point de frere.

Juste Ciel ! & sur qui doit tomber mon courroux ?

De ces lieux cependant fuyons , arrachons nous.

Quoique ces images portent une es-
pece de trouble dans l'ame, souvenons-
nous cependant que le seul moyen
d'exciter le terreur, est de mettre un
personnage, pour lequel nous nous inté-
ressons dans une situation où l'on ait
tout à craindre pour sa vie ou pour sa
liberté.

Je ne parlerai pas davantage des pas-
sions. Après ce que je viens d'en dire
il est aisé de comprendre quel usage on
en doit faire. Il y a d'autres parties de
l'Art qui méritent d'être approfondies,
ce sont les bienséances & les mœurs,
dont la connoissance est absolument né-
cessaire à l'Orateur & au Poëte.



CHAPITRE XV.

Des Bienfiances.

QUELQUE habile que soit un homme pour arranger ses preuves & remuer le cœur, nous osons dire que si son talent se borne là, il ne remplira pas l'idée qu'on a de l'Orateur. Comment sera-t-il en état de s'insinuer dans l'esprit des Auditeurs, pour arracher des préjugés funestes & en faire naître de nouveaux, s'il ne fait dire ou taire à propos des choses favorables ou défavorables; S'il n'a l'Art d'en déguiser d'autres trop dures à entendre, ou qui blesseroient la vertu? Si enfin il ignore ce qu'il doit au temps, aux lieux, au rang & à la naissance de ceux de qui ou devant qui il parle? Ce sont tous ces ménagements qu'on appelle bienfiances. Ce sont elles, qui apprirent à Cicéron à ne pas heurter de front les préventions du peuple Romain, quand il attaqua la loi agraire; qui lui inspirèrent, quand il parla pour Déjotarus, les louanges fines qu'il donna à César juge & partie dans cette



cause, & l'adresse admirable avec laquelle il s'intinua dans son esprit. Ce sont elles enfin qui lui firent prendre un tour délicat, quand il fallut s'expliquer devant le vainqueur de Pharsale sur les guerres civiles, dont on fait qu'il étoit l'Auteur. Je comparerois volontiers les bienséances à la ceinture de Vénus. Elles répandent dans le discours un charme secret,

Un agrément qui ne se peut décrire,
Un air que les autres n'ont pas,
Que l'on sent & qu'on ne peut dire.

Les Orateurs modernes ont porté cette partie de l'éloquence plus loin que les anciens. On ne peut au moins disconvenir qu'on ne soit aujourd'hui plus réservé sur le choix des pensées. Ces fiers républicains parloient peut-être avec plus de force & d'énergie que nous; mais aussi ils se permettoient des choses qui ne seroient pas du goût de notre siècle. On est très délicat sur l'article des bienséances. Elles exigent lorsqu'un fils est obligé de le plaindre des injustices de son Pere, que l'Avocat use de certaines précautions, pour ne pas aliéner l'esprit des Juges naturellement portés à



désapprouver quiconque déshonore ceux dont il a reçu le jour.

Si l'intérêt de la cause demande qu'on dévoile quelque mystère d'iniquité, l'Avocat, après avoir fait sentir le respect qu'ont pour leurs Pères ces enfants, auxquels une nécessité indispensable arrache des plaintes que leur amour voudroit supprimer, tirera le voile à demi, montrera la chose de profil, & la laissera deviner aux Juges; ou bien il vaudra mieux rejeter tout l'odieux de la conduite du Père ou de la Mère sur des gens qu'on fera regarder comme les auteurs des procédés qu'on blâme. C'est ce qu'a fait M. Cochon dans un mémoire, où il s'agit d'examiner si des enfants ont eu raison de faire donner un conseil à leur Mère, sans l'avis duquel elle ne pût contracter aucun engagement, vendre ni hypothéquer ses biens. L'Avocat justifie l'intention des enfants & fait retomber les démarches de leur Mère sur les conseils pernicieux qu'elle reçoit des personnes qui l'assiègent.

„ L'unique objet, dit-il, des S'eurs....
 „ dans les poursuites qu'ils ont été obligés de faire contre la Dame leur Mère,



„ a été de l'arracher des bras de la
 „ séduction, & de la rendre à sa fa-
 „ mille & à elle-même, & d'écarter
 „ cette foule de misérables, qui par leur
 „ conseils empoisonnés, étoient capables
 „ de la perdre de biens, d'honneur, &
 „ de réputation.

„ En cela les Sieurs.... ont cherché
 „ à remplir les devoirs que la nature &
 „ la Religion leur imposent. C'est à eux
 „ à défendre leur Mere contre les mal-
 „ heureux qui cherchent à abuser de sa
 „ foiblesse; & si pour y parvenir, il
 „ semble qu'ils sont obligés d'agir contre
 „ elle-même, il n'y a personne qui ne
 „ reconnoisse que cette division exté-
 „ rieure n'est au fond que l'effet d'un
 „ zele pur & sincere qui les attache à
 „ ses véritables intérêts, & qu'ils ne
 „ plaident contre elle que pour lui être
 „ plus parfaitement réunis.

„ Il faut donc écarter toutes les dé-
 „ clamations, tous les reproches qui
 „ leurs sont faits sous le nom de la
 „ Dame leur Mere; ils ne lui imputent
 „ aucune des calomnies répandues con-
 „ tr'eux dans ses plaintes, dans ses re-
 „ quêtes & dans son mémoire; ce sont
 „ les séducteurs qui parlent; & ils doi-



„ vent être assez sensibles à la douleur
 „ de voir que leur proie est prête à leur
 „ échapper , pour qu'on puisse leur par-
 „ donner ces traits de colere & d'em-
 „ portement.

On usera à peu près des mêmes ménagements lorsqu'on parlera contre des gens que leur réputation , leur naissance & leur rang rendent respectables. Ce seroit se faire tort à soi-même que de les censurer ouvertement. Il faut prendre un certain biais pour blâmer leurs procédés , sans manquer aux égards qui sont dûs à leur personne.

L'Art avec lequel Cicéron sut diminuer l'autorité de Caton est admirable. Cet austere Romain avoit tant de réputation parmi ses concitoyens , qu'on le respectoit comme la vertu même. Avec quelle adresse un Orateur qui plaidoit contre lui devoit-il le combattre pour lui ôter une partie de son crédit sans choquer les préjugés des Auditeurs ? Cicéron l'entreprit & y réussit. Après avoir donné de grands éloges à sa vertu , il en vint insensiblement à lui reprocher sa dureté , qu'il n'attribua point à son naturel ; mais à la secte stoïcienne dont il étoit partisan , &



qu'il tourna en ridicule avec un agrément infini. On est surpris de la politesse qui regne dans le discours.

Cette maniere de plaider devroit servir d'exemple à tous ceux qui entrent dans le Barreau, où les Avocats épouvent la haine de leurs parties avec tant de chaleur, qu'ils ne rougissent pas de tremper leur plume dans le fiel le plus amer.

C'est sur-tout en chaire que les bienséances doivent être observées, parce que la pudeur & la sainteté du lieu où l'on parle ne permettent pas de présenter à l'esprit des images obscènes. Ainsi le Prédicateur qui déclamera avec zèle contre des vices honteux, aura soin de voiler ses pensées d'une maniere habile, sans rien faire perdre de leur force. Nous en trouvons un bel exemple dans le sermon du P. Massillon sur l'enfant prodigue. Cet Auteur jete sur les choses une espece de gaze, qui en laissant appercevoir ce qu'elles ont d'odieux, en cache toute l'indécence.

Il arrive quelquefois à l'Avocat de traiter des questions délicates, qui ont rapport au gouvernement, ou qui intéressent certains points de la discipline ecclésiastique



ecclésiastique, les droits & la personne même des Souverains & des Princes du sang. Avec quel art ne faut-il pas manier cette matiere? On va voir comment M. Cochin s'est tiré d'un pas si difficile.

„ Les enfants de la Baronne de...
 „ qui ont relevé inutilement le prétendu
 „ défaut de consentement du Duc...
 „ comme Pere du feu Duc de... ne
 „ feront pas valoir avec plus de succès
 „ ce prétendu défaut de consentement,
 „ en considerant le Duc... comme
 „ Souverain, & le Prince son fils com-
 „ me son premier sujet. Ce que l'on
 „ vient d'établir sur le silence & même
 „ sur l'approbation du Duc... suffiroit
 „ pour écarter cette considération: D'ail-
 „ leurs on ne voit point de Loix qui
 „ aient changé les regles générales,
 „ quand il s'agit d'un Prince héritier
 „ présomptif d'une souveraineté. On peut
 „ sur une matiere si sublime donner une
 „ vaste carriere à ses idées. Mais toute
 „ la pompe de l'Eloquence qui ne sera
 „ soutenue par aucune Loi ni par aucun
 „ principe, ne répandra qu'un vain éclat
 „ dont les coups ne seront jamais re-
 „ doutables. Dans les questions d'Etat,

L



162 L'ART DU POÈTE

» les principes sont les mêmes ; la Loi
» compagne de la nature unit & forme
» les Souverains , comme elle imprime
» aux autres hommes le caractère qui
» convient à leur état.

» Qu'on ne nous impute pas cepen-
» dant de vouloir appliquer ce principe
» aux héritiers présomptifs de la cou-
» ronne, & aux Princes du sang royal :
» cette matière est d'un ordre si supé-
» rieur qu'il ne nous convient pas même
» d'en approcher. Eblouis par l'éclat du
» trône & par l'élévation de ce qui
» lui appartient , ne portons pas nos
» regards téméraires sur des questions
» qui l'intéressent. Le silence & le res-
» pect est notre unique partage , dès
» qu'il s'agit du sort de la première
» couronne de l'Univers.

» Il faut donc écarter de cette cause,
» ce qui s'est passé à l'égard du mariage
» de Gaston frère de Louis XIII, avec
» la Princesse de Lorraine. Il ne faut
» pas même approfondir les anecdotes
» d'un événement si remarquable , qu'il
» suffise au Prince de . . . d'observer
» qu'aucun parallèle entre la succession
» à la couronne & la succession aux
» Etats de . . . ne sauroit être juste. Il



„ sent trop l'intervalle qui sépare sa
 „ maison de celles de nos Rois, pour
 „ n'être pas offensé lui-même qu'on ait
 „ osé le compromettre par un exemple
 „ si disproportionné.

„ Que le droit de succéder à la pre-
 „ miere Monarchie de l'Univers ait ses
 „ regles & ses usages particuliers, c'est
 „ ce que personne ne peut lui envier :
 „ le sort du monde entier en dépend ;
 „ mais que l'on applique ces regles & ces
 „ usages à des Etats d'un rang fort infé-
 „ rieur, c'est une présomption dont les
 „ enfants de la Baronne de... ne se
 „ laveront jamais, & dont le Prince
 „ de... se feroit un crime à lui-mê-
 „ me. „ (tome 5, p. 412.)

L'Orateur qui fait un éloge funebre
 a aussi besoin d'user de beaucoup de
 précautions pour déguiser certains dé-
 fauts de son Héros qui n'ont point
 échappé aux regards du public. Il ne
 peut les dissimuler tout à-fait; la sincé-
 rité dont il fait profession, s'y oppose.
 Les rapportera-t-il simplement? C'est
 s'exposer à laisser dans l'esprit des Au-
 diteurs, des impressions peu favorables
 à celui qu'il veut faire admirer. Il faut
 donc placer les objets dans un demi



jour où ils ne reçoivent qu'autant de lumière qu'il leur en faut pour ne pas se dérober tout-à-fait à la vue. On peut encore employer des correctifs bien amenés qui fassent oublier les fautes, ou un certain tour qui empêche qu'on n'en voie tout l'odieux. Voici comment M. Mascarron parle du temps où le Duc de Beaufort portoit les armes contre la France.

„ La fragilité de tout ce qui est sur
 „ la terre, l'ignorance des véritables
 „ intérêts de l'État, la confiance qu'ins-
 „ pirent la naissance, les services & la
 „ capacité, les mouvements de l'ambi-
 „ tion & de la vengeance, & plus que
 „ tout cela la main de Dieu qui se
 „ joue des conseils des hommes, & qui
 „ fait servir le dérèglement de leurs
 „ passions aux justes desseins de sa ven-
 „ geance, sépare ce qui étoit le mieux
 „ uni; c'est une source alors qui demeu-
 „ rant unie dans son principe se sépare
 „ en divers ruisseaux. Le nom du Roi
 „ résonne par-tout; son service sert ou
 „ de cause ou de prétexte dans l'un ou
 „ l'autre parti; on voit fleurs de lys
 „ opposées à fleurs de lys; il n'est pas
 „ permis d'être neutres. . . . Quand le



„ malheur & ce qu'on appelle nécessité
 „ dans le monde y engage, on peut faire
 „ des choses qui paroissent grandes à la
 „ vérité, & ne perdre jamais le profond
 „ respect qu'on doit à ceux dont on croit
 „ défendre les intérêts....

„ Voilà tout ce qu'on peut dire de
 „ ces temps malheureux que votre ima-
 „ gination vous représente; de maniere
 „ qu'on ne sauroit mieux représenter la
 „ carrière de la vie de M. le Duc de
 „ Beaufort que par la course de ce
 „ fleuve d'Espagne qui est interrompu
 „ vers le milieu par la nature de la
 „ terre qu'il trouve en son chemin: elle
 „ boit ses eaux, elle les fait disparoître
 „ aux yeux des hommes pour les faire
 „ renaître dix lieues plus bas, & les
 „ faire couler vers l'Océan. Les deux
 „ extrémités de ce fleuve sont couron-
 „ nées d'arbres qu'il nourrit sur son bord.
 „ Le milieu est sec, sablonneux & stérile
 „ & a toute l'apparence d'un désert. Les
 „ commencements & la fin de la vie de
 „ M. le Duc de Beaufort forment une
 „ des plus belles carrières du monde.
 „ Les lauriers & les palmes y naissent
 „ de tous les côtés pour les couronner;
 „ mais le milieu est comme une terre



„ingrate qui interrompt le cours de ce
 „fleuve fameux. L'eau y est, la terre y
 „est, mais il n'y croît point d'arbres.
 „La valeur, la prudence paroissent dans
 „ces divisions. Mais de cette valeur,
 „de cette prudence il ne naît point
 „de lauriers pour orner un triomphe.
 „Voyons le donc sortir comme un
 „fleuve pour aller se décharger dans
 „l'Océan, qui va devenir le théâtre
 „de sa force dans les combats qu'il va
 „donner pour le service de la Religion
 „& de l'Etat contre les infideles. „

L'Art des bien-séances ne se fait ja-
 mais mieux sentir que dans les discours
 qu'on adresse à des Etats généraux, à
 des Princes qu'un Prédicateur instruit
 de leurs devoirs, ou à qui des corps
 entiers font des remontrances sur quel-
 que partie de l'administration ou sur
 les malheurs publics. Il faut alors s'ex-
 pliquer avec cette vérité & cette force
 qui conviennent à un homme qui ne
 veut pas trahir son ministère; mais aussi
 avec le respect & la soumission qu'un
 sujet doit à son Souverain. Je ne parle-
 rai pas des différentes remontrances que
 les Parlements ont faites au Roi; cela
 nous meneroit trop loin. Je me conten-

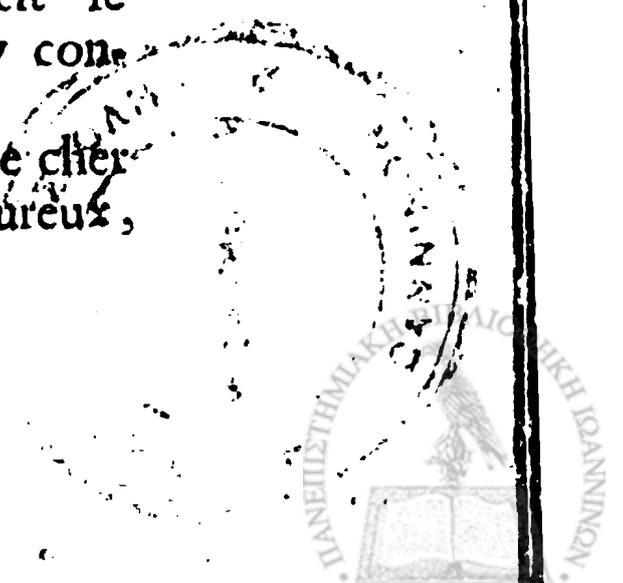


terai de citer un endroit des discours sublimes où M. Massillon instruit les Grands & les Rois d'une manière si noble & si intéressante.

„ Non, SIRE, dit-il à Louis XV,
 „ ce n'est pas le rang, les titres, la puissance,
 „ l'ancienneté, qui rendent les Souverains aimables : ce n'est pas même les talents glorieux que tout le monde admire. . . .
 „ Ces grands talents ne les rendent aimables à leurs sujets, qu'autant qu'ils les rendent humains & bienfaisants.
 „ Vous ne serez grand qu'autant que vous leur serez cher : L'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle & la moins équivoque des Souverains ; & les peuples n'aiment guère dans les Souverains que les vertus qui rendent leur règne heureux.

„ Et en effet, est-il pour les Princes une gloire plus pure & plus touchante que celles de régner sur les cœurs ? La gloire des conquêtes est toujours souillée de sang ; c'est le carnage & la mort qui nous y conduisent. . . .

„ Mais la gloire, SIRE, d'être cher à son peuple, & de le rendre heureux,



„ n'est environnée que de la joie & de
 „ l'abondance : il ne faut point élever
 „ de statues & de colonnes superbes
 „ pour l'immortaliser : Elle s'élève dans
 „ le cœur de chaque sujet un monu-
 „ ment plus durable que l'airain & le
 „ bronze ; parce que l'amour , dont il est
 „ l'ouvrage , est plus fort que la mort :
 „ le titre de conquérant n'est écrit que
 „ sur le marbre ; le titre de Pere du
 „ peuple est gravé dans les cœurs... „

Sur l'humanité des Grands.

Les bienséances doivent être obser-
 vées dans la Poésie avec la même exac-
 titude ; & si l'on permet aux person-
 nages de s'en écarter quelquefois , c'est
 lorsqu'animés d'une passion forte , ils
 suivent plus les impressions , que les
 lumières de la raison qui dans ces mo-
 ments cesse d'avoir sur eux beaucoup
 d'empire. Mais lors même que les mou-
 vements de la passion sont les plus vio-
 lents , il y a encore des ménagemens à
 garder. On peut sans violer les loix de
 la bienséance , se plaindre avec force
 & vivacité , comme fait Marianne en
 parlant à Hérode qui a résolu la mort.



Quand vous me condamnez , quand ma mort
est certaine ,
Que vous importe , hélas ! Ma tendresse ou ma
haine ?
Et quel droit désormais avez-vous sur mon cœur ,
Vous qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur ?
Vous qui depuis cinq ans insultez à mes larmes ?
Qui marquez sans pitié mes jours par mes alar-
mes ?
Vous de tous mes parents destructeur odieux ;
Vous teint du sang d'un Pere expirant à mes
yeux ?
Cruel ! Ah ! Si du moins votre fureur jalouse
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouse ;
Les Cieux me sont témoins , que mon cœur tout
à vous ,
Vous chérissoit encor en mourant par vos coups.

Enfin un personnage ne doit paroître
ni inhumain , ni brutal ; & l'on ne sau-
roit approuver les discours qu'Achille
tient à Hector expirant , lorsque celui-
ci embrasse ses genoux & le supplie ins-
tamment de ne point laisser son corps
en proie aux chiens & aux oiseaux.
Achille , que les prieres & le triste état
de son ennemi devoient fléchir , lui
défend de lui toucher les genoux & de
le conjurer. Il souhaite même avoir
assez de fureur & de rage pour dévorer



ses chairs crues. * Cela n'est guere plus supportable que les injures grossieres que

* C'est un malheur pour Homere d'avoir vécu dans des temps si grossiers, & c'en est encore un plus grand que l'ignorance & la barbarie de ses ancêtres eussent fabriqué des Dieux aussi bizarres. Avec un génie rare comme le sien, quels ouvrages auroit-il enfantés; si la Providence l'eût fait naître dans un siècle aussi éclairé & aussi poli que le nôtre, où les mœurs sont épurées, les connoissances étendues, les découvertes multipliées, & où l'on a l'avantage plus grand encore de connoître les vérités sublimes de la Religion? Il falloit être un homme extraordinaire pour faire l'Iliade malgré les entraves que les mœurs, l'ignorance & la superstition mettoient au génie. Le caractère de plusieurs de ses Héros, à quelques défauts près, le quinzième livre, à l'exception de certains endroits du commencement, & quelques autres morceaux du Poème sont sublimes. Il est inimitable dans les descriptions des combats. Dans cette partie on peut avec M. Pope le comparer à l'effieu d'un char qui s'embrâse par sa rapidité. On voudroit seulement que le feu du Poète ne fut point ralenti par les longs & ennuyeux discours, ni par les réflexions froides que font les Héros dans le fort de l'action. Dans ces moments où l'on est animé au carnage, échauffé par le bruit des armes, par les cris des combattants, par le fer qui brille & le sang qui ruisselle. pense-t-on à discourir longuement? à faire des généalogies? Cela suppose un sang froid dont on n'est pas capable dans ces circonstances. D'ailleurs ces Héros, qui sont admirables l'épée à la main, sont en général bien petits quand ils



se disent les Héros, & encore plus les Dieux. Je me suis fort étendu sur l'ar-

parent. On pourroit peut-être en excepter Hector, dont les discours sont presque toujours sages & modérés.

Veut-on du pathétique? Outre les adieux d'Hector & d'Andromaque dont j'ai déjà fait mention, on trouvera dans le vingt-deuxième livre des situations attachantes. Le lecteur alarmé à la vue du carnage que fait l'épée d'Achille, craint pour le malheureux Hector resté seul hors des portes de Troye, & exposé à la fureur de son rival. On s'intéresse pour Priam & pour Hécube qui fondent en larmes, & qui du haut des murailles tendent leurs mains suppliantes vers leur fils pour le conjurer de rentrer dans la ville, lorsqu'Achille paroît, l'attaque, & traîne inhumainement son cadavre. Le Roi & la Reine tristes témoins de ce spectacle, s'arrachent les cheveux de douleur en poussant des cris lamentables, dont le bruit se fait entendre jusque dans l'appartement d'Andromaque. Celle-ci saisie d'une frayeur mortelle sort toute éperdue de son Palais, arrive sur les tours... Le premier objet qui frappe sa vue, c'est son époux honteusement traîné par les chevaux d'Achille. Les forces lui manquent, un nuage épais lui couvre les yeux, tous les ornements qui brillent sur sa tête tombent confusément autour d'elle; ses bandelettes, ses nœuds; elle ne recouvre la parole que pour déplorer amèrement la mort de son cher époux.

Un autre endroit non moins intéressant, est l'entrevue de Priam & d'Achille. On est touché du sort de ce vénérable vicillard, & du discours pathétique qu'il fait au vainqueur de son fils.



ticle des bienséances , qui ont été un peu trop négligées par les Rhéteurs , & c'est pour y suppléer en quelque façon que je suis entré dans un long détail. Je ne prétends pas avoir tout dit ; il est une infinité de circonstances, que l'Art ne sauroit prévoir , & qui demandent beaucoup de ménagement & de délicatesse de la part de l'Orateur. C'est au génie à les saisir & à les traiter d'une manière convenable. Lui seul sent, comme par inspiration, ce qui sied , & donne des graces à ce qui en paroît le moins susceptible ; comme ce Roi dont il est parlé dans la fable ; il convertit en or tout ce qu'il touche. Cependant j'ajouterai que le génie seul ne suffit pas pour former un Orateur délicat ; il faut encore l'usage du monde quand on veut être capable de connoître les bornes presque imperceptibles, qui séparent ce qui convient de ce qui ne convient pas.

Il semble qu'après avoir montré ce qu'on doit aux auditeurs, il seroit na-

Enfin on trouve aussi dans Homere du gracieux. Quoi de plus ingénieux, par exemple, que la ceinture de Venus ? Les modernes n'ont point de fiction aussi charmante.



turel de dire un mot de ce que l'Orateur se doit à lui-même, puisque cela fait partie des bienséances; mais j'aurai occasion d'en parler & même fort au long, dans le chapitre suivant, où je traiterai des mœurs. On entend par mœurs ce qui fait connoître les inclinations habituelles d'un homme ou d'un peuple.

CHAPITRE XVI.

Des mœurs dans l'Eloquence.

S'IL est indispensable, ainsi que je crois l'avoir démontré, de ménager la délicatesse de ceux de qui ou devant qui l'on parle, par une suite nécessaire il faut connoître leurs mœurs, afin de s'insinuer plus aisément dans leur esprit. Ce n'est pas le seul avantage qu'on retire de cette connoissance; il y en a un autre. C'est de faire le portrait de ces mœurs pour les approuver ou les combattre. La plupart de nos grands Orateurs ont décrit celles du siècle chacun à leur manière. M. d'Aguesseau l'a



fait avec une force de pinceau qui peut être l'emporte.

„ Tel est, dit-il le caractère domi-
 „ nant de notre siècle. * Une inquiétude
 „ généralement répandue dans toutes les
 „ professions ; une agitation que rien ne
 „ peut fixer, ennemie du repos, inca-
 „ pable de travail, portant par-tout le
 „ poids d'une inquiète & ambitieuse oisi-
 „ veté ; un soulèvement universel de tous
 „ les hommes contre leur condition ;
 „ une espece de conspiration générale,
 „ dans laquelle ils semblent tous con-
 „ venus de sortir de leur caractère, tou-
 „ tes les professions confondues, les
 „ dignités avilies, les bienséances violées,
 „ la plupart des hommes hors de place,
 „ méprisant leur état, & le rendant
 „ méprisable, toujours occupés de ce
 „ qu'ils seront, pleins de vastes pro-
 „ jets, le seul qui leur échappe est celui
 „ de vivre contents de leur état. „

C'est la partie des mœurs qui rend le petit carême de Monsieur Massillon, si supérieur à ses autres ouvrages, indépendamment du style noble & bril-

* Amour de son état.



lant dans lequel il est écrit. On voit que cet Auteur connoissoit le cœur & les défauts des grands, dont il fait des portraits si ressemblants & si beaux, qu'on n'en peut faire l'application aux mœurs de la Ville. De-là, l'habileté avec laquelle il fait jouer des ressorts analogues, pour ainsi dire, au caractère de ceux qui l'écoutent; de-là cette manière singulière d'attaquer des vices qui leur sont propres. De là enfin, ces instructions qui ne peuvent convenir à un auditoire rempli de gens d'une autre condition. D'où vient que la plûpart des Prédicateurs manquent leur but? C'est qu'ils donnent à leur discours une forme qui pour être trop générale, ne convient à aucun état, & que personne ne s'en fait l'application. Je ne voudrois donc pas qu'un Orateur chrétien se bornât à nous peindre, comme il arrive tous les jours, les mœurs extérieures de chaque état. Cela peut servir à en faire sentir tout l'odieux; mais ce n'est encore s'arrêter qu'à la superficie. Il faut aller à leur source, attaquer les inclinations dont elles sont l'expression. La connoissance des mœurs, doit donc être à proprement parler, le fil à l'aide duquel on s'introduit dans le cœur



pour dévoiler les détours, les ruses & les artifices des passions, & pour en faire un tableau si naturel, que tout le monde puisse s'y reconnoître. Car les foiblesses humaines qui sont, à quelque différence près, les mêmes dans tous les cœurs, rapprochent tous les hommes entre lesquels la fortune met extérieurement une si prodigieuse différence.

C'est la route qu'a suivie le P. Massillon dans son carême. Aussi ses discours peuvent-ils être prêchés dans tous les temps & dans tous les pays. Les tîedés, les vicieux, les libertins &c. s'y reconnoîtront, & auront honte d'eux-mêmes. Au lieu que les sermons qui ne contiennent que des portraits de mœurs, ont le sort de ces satyres qui ne plaisent qu'autant que le ridicule qu'elles attaquent subsiste. Voilà pourquoi les médiocres Prédicateurs qui portent leurs sermons de ville en ville, & de la ville à la campagne, ne font jamais aucun fruit. Ils ne peignent que des mœurs générales auxquelles personne ne se reconnoît, & comme ils pensent plus à eux qu'à leurs auditeurs, à la campagne ils présentent les mêmes vérités, & avec les mêmes couleurs qu'à la ville.

L'Avocat



L'Avocat est également obligé de connoître. les mœurs de ses Juges. Car à quoi pensons-nous que Démofthene & Ciceron aient dû en partie leurs succès, si ce n'est à l'amour de la patrie & de la liberté qui éclate dans leurs harangues ? Ils savoient que le peuple jaloux de ses droits, avoit une espece d'horreur pour l'autorité souveraine ; & ils n'avoient garde d'attaquer ce caractère d'indépendance, généralement répandu à Athenes & à Rome. Au contraire ils le flattoient, afin de se rendre plus aisément maîtres de l'assemblée. De même aujourd'hui l'Avocat réunira le plus grand nombre des suffrages, s'il parle le langage des mœurs généralement reçues parmi les Juges ; c'est-à-dire, s'il respecte la Religion, & l'autorité sacrée des Rois ; s'il étudie les inclinations de ses parties pour les suivre ou les réprimer ; s'il connoît leur vertu pour prévenir les Juges en leur faveur, & leurs défauts pour détruire ou affoiblir le préjugé qui leur est contraire ; s'il ne cherche ni à opprimer l'innocence, ni à donner au mensonge les couleurs de la vérité ; en un mot s'il ne consacre point sa plume à servir la passion de



sa partie, & à violer tout à la fois les Loix de la bienséance & de l'équité. Un homme qui feroit un usage aussi méprisable du talent de la parole, ne sauroit être un préjugé pour la justice de sa cause.

Si l'on demande tant de probité à un Avocat, quelle doit être celle de l'Orateur chrétien, qui vient nous annoncer la parole de Jésus-Christ, & qui veut nous retirer du vice, pour nous faire marcher dans les sentiers de la vertu ? Croit-on qu'il lui suffise de nous prêcher dans toute sa pureté la morale de l'Évangile ? Son ministère exige qu'il joigne au talent de l'Eloquence, & à une connoissance profonde de la Religion une conduite irréprochable. La sainteté de ses mœurs doit donner du poids à ses paroles, & servir de preuve aux vérités qu'il annonce. La vraie Eloquence de la chaire se forme dans le cœur des Prédicateurs. S'ils connoissoient toute l'étendue de leurs devoirs ; s'ils étoient persuadés que Dieu leur demandera un jour, un compte rigoureux de sa parole qu'ils avilissent, & au succès de laquelle leurs mœurs mettent obstacle ; ils n'approcheroient de



la Chaire qu'en tremblant. Il seroit à souhaiter que ceux qui se destinent à la Prédication, fissent des réflexions plus sérieuses sur l'importance de leur ministère. Nous serions moins exposés à voir des gens dont la conduite est en contradiction avec leurs discours.

CHAPITRE XVII.

Des Mœurs dans la Poésie.

Passons de l'Eloquence à la Poésie, & nous verrons que les mœurs n'y sont pas moins nécessaires. Horace & Boileau veulent que les Poètes aient soin de les marquer.

Si plausoris eges aulae manentis, & usque
 Sessuri, donec cantor vos plaudite dicat,
 Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores,
 Mobilibusque decor naturis dandus & annis.

(*De art. Poët.*)

Quiconque voit bien l'homme & d'un esprit
 profond,
 De tant, de cœurs cachés a pénétré le fond,
 Qui fait bien ce que c'est qu'un prodigue, un
 avare,

M 2



Un honnête homme, un fat, un jaloux, un
bizarre,

Sur une scène heureuse il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir, & parler.
Présentez-en par-tout des images naïves;
Que chacun y soit peint des couleurs les plus
vives;

La nature féconde en bizarres portraits,
Dans chaque ame est marquée à de différents
traits. (*Boil. Art Poët.*)

Rien n'est plus sensé que ce précepte,
& les Poètes font très-bien de s'attacher
aux mœurs comme à une des parties les
plus essentielles de la tragédie, & de
l'Épopée. En effet quel intérêt prendrions-
nous à des personnages dont les caractères
ne seroient pas bien exprimés? Il
en est de la Poésie, comme de la Pein-
ture; *ut pictura poesis erit*. De-même
que celle-ci par les charmes de son Art
fait connoître l'âge, la condition, le
caractère, & les sentiments de ceux
qu'elle expose à nos yeux, de même
la Tragédie & l'Épopée doivent faire
saillir les mœurs des personnages par
les discours & les actions. Je vais tâcher
de donner une idée générale des mœurs
de chaque âge d'après le portrait qu'en
ont laissé Aristote, Horace & Boileau.



CHAPITRE XVIII.

ARTICLE PREMIER.

Des mœurs des jeunes Gens.

VIFS & emportés dans leurs desirs, les jeunes gens ne cherchent qu'à les satisfaire. Mais inconstants & légers, ils se dégoûtent aisément des plaisirs qu'ils ont le plus ardemment souhaités. La passion qui les touche le plus est l'amour de la gloire. Ils sont tellement éblouis de son éclat, qu'ils lui sacrifient volontiers leurs biens & leur repos. De-là, leur grande sensibilité sur le point d'honneur. Incapables de souffrir une injure, au moindre mépris, leur colere éclate, & il n'est pas facile de la réprimer : De-là encore cette élévation de sentiments qu'on remarque en eux. On les voit souvent pleins d'une noble émulation aspirer aux dépens de leur vie, à l'honneur qu'ils préfèrent à l'intérêt. Aucun obstacle ne les effraie, parce qu'ils se croient capables des plus grandes choses. Cela n'est point étonnant en un âge où l'on est sans expérience, où les disgraces de la vie



n'ont pas encore flétri l'ame. Aussi ont-ils la crédulité, la franchise, & la simplicité en partage. Ils se repaissent continuellement des espérances les plus chimériques. Le court espace qu'ils ont vécu n'étant qu'un point à leurs yeux, ils voient devant-eux une carrière immense à parcourir. Ils osent même se flatter qu'elle sera glorieuse. De-là vient qu'il est si facile de les tromper & de les séduire. Combien de fois n'a-t-on pas vu l'artifice & la fraude se jouer de la foiblesse de cet âge ? Combien de fois n'a-t-on pas profité de l'espece d'yvresse où les tient leur vivacité naturelle ? Mais si l'inexpérience rend les jeunes gens le misérable jouet de la fourberie, de combien de vertus n'est-elle pas aussi le germe ? Tendres & sinceres, leur amitié est d'autant plus vive qu'elle est moins suspecte d'intérêt. Heureux ! s'ils étoient plus éclairés sur le choix de leurs amis ! sensibles & compatissans, ils s'attendrissent aisément sur les misères d'autrui, parce que ne voyant dans les autres, que les sentimens dont ils sont eux-mêmes affectés, ils ne connoissent pas toute la méchanceté des hommes. Plus malins que dépravés, la seule envie de



faire un affront, les fait souvent manquer aux Loix de la bienséance & de la politesse. Enfin, peu jaloux des richesses, ils n'en connoissent pas tout le prix, parce qu'ils n'ont point encore essuyé les caprices de la fortune.

Mais par combien de défauts ces vertus ne sont-elles pas obscurcies? Suivez les jeunes gens dans leurs différentes positions; ici vous les verrez ennemis furieux; là suffisants, & décidants d'un ton de maître sur les choses qu'ils n'ont jamais examinées. Sont-ils coupables de quelque faute? trop pleins d'amour propre pour en convenir, ils la couvrent d'un nuage: car ils ajoutent à la mauvaise honte & à la vanité, une inclination singulière au mensonge, & beaucoup d'opiniâtreté à le soutenir. Mais ce qui frappe le plus en eux, c'est le penchant à la raillerie, l'amour de l'oïveté, la paresse, l'indocilité & le mépris des remontrances; défauts qu'il est aisé de remarquer; lorsque les jeunes gens font leur entrée dans le monde. Toujours contents d'eux-mêmes ils sont parfaits, ils savent tout, ils ne déferent ni à l'âge ni à l'autorité, ils ne respectent, ils n'imitent personne; ils se suffisent à.



cux - mêmes pour exemple & pour règle, Aristote les a définis en deux mots, quand il a dit qu'ils se conduisent plus par sentiment que par raison. Voilà la source des regrets qui empoisonnent souvent le reste de leurs jours. Je mets ici le portrait qu'Horace & Boileau ont fait des mœurs de la jeunesse.

Imberbis juvenis , tandem custode remoto ,
Gaudet equis , canibusque & aprici gramine
campi ;

Cereus in vitium flecti , monitoribus asper.
Utilium tardus provisor , prodigus æris ,
Sublimis , cupidusque & amata relinquere pernix.

Un jeune homme toujours bouillant dans ses
caprices ,
Et prompt à recevoir l'impression des vices ,
Est vain dans ses discours , volage en ses desirs ,
Retif à la censure & fou dans les plaisirs.

A R T I C L E II.

Des mœurs de l'homme fait.

Egalement éloigné des mœurs ordinaires aux jeunes gens & aux vieillards , l'homme fait, tient le milieu entre les deux âges. Il n'a ni l'audace des uns ;



ni la timidité des autres. Mais il affronte les périls avec ce courage, actif & tranquille qu'on ne connoît ni dans la bouillante jeunesse, ni dans l'âge glacé de la vieillesse. Il n'est point esclave de l'opinion; la vérité & la prudence reglent ses jugements. Poli envers ses égaux, & respectueux jusqu'à la flatterie envers ceux dont il brigue les faveurs, il évite d'offenser personne, & il ne se fie qu'à un petit nombre d'amis. Il fait si bien allier son honneur avec ses intérêts, qu'il ne connoit ni la profusion, ni la sordide avarice, usant de ses biens avec autant d'économie que de noblesse. Maître de ses passions, on voit briller en lui les qualités qu'on estime séparément dans les jeunes gens & les vieillards. Ainsi il a l'activité des uns & la modération des autres; tandis que d'un autre côté, il fait ramener à un juste tempéramment ce qui peche en eux par excès ou par défaut.

Conversis studiis ætas animusque virilis
Quærit opes & amicitias, inservit honori,
Commisisse cavet quod mox mutare laboret.

L'âge viril plus mûr inspire un air plus sage;
Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage;



Contre les coups du sort songe & à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.

ARTICLE III.

Des Mœurs des Vieillards.

* Les mœurs des vieillards qui restent à décrire, offrent un tableau bien différent. L'homme à la fin de ses jours

* Le tableau des mœurs des Vieillards est le second dans Aristote. J'ai cru devoir changer cet ordre à l'exemple d'Horace & de Boileau. Ce n'est pas la seule chose que je me suis permise. Pour mettre plus de suite & d'unité dans les trois tableaux, j'ai rapproché certains traits qui m'ont paru trop éloignés dans l'original, j'en ai omis d'autres, & enfin j'en ai ajouté quelques-uns; quoique je m'y sois déterminé avec bien de la peine; car Aristote est admirable dans la partie de la Rhétorique, où il traite des passions & des mœurs, bien plus au long que je ne fais. Ces deux traités sont de la main d'un grand Philosophe qui a long-temps réfléchi, & qui connoît à fond le cœur de l'homme. Une preuve que tout ce qu'il dit sur cette matière est vrai, c'est que les hommes d'aujourd'hui, à quelque différence près, sont les mêmes que ceux de son temps, d'après lesquels il a écrit sur les mœurs & les passions. Il n'est pas besoin d'avertir qu'il n'a prétendu nous laisser qu'une peinture générale des mœurs



est pour ainsi dire disgracié de la nature, lui qui, dans un autre temps, sembloit être l'objet de ses complaisances. Cette force d'esprit, cette vivacité d'imagination, cette grandeur d'ame qui nous le faisoient admirer sont éclipsées, & le vieillard infortuné, courbé sous le poids des années, n'a plus à la place de tant de qualités, que des défauts bien capables de l'humilier. Les mauvais succès, l'expérience d'une longue vie, & la fourberie des autres hommes rendent le vieillard timide, circonspect, irrésolu. Comme il a été souvent trompé par de fausses apparences, il n'ose prononcer affirmativement sur les choses même qu'il a examinées. S'agit-il de prendre un parti? Il cherche, il tâtonne, il flotte continuellement entre la crainte & un peu d'espérance, & passe ainsi le temps à délibérer. Il ne faut pas être surpris de son irrésolution. Sa longue expérience lui fait entrevoir des difficultés que sa

de chaque âge, & qu'on ne peut faire l'application de tous les traits qui entrent dans le tableau à tel ou tel vieillard. Il suffit pour qu'ils soient vrais qu'ils puissent tous trouver leur application parmi les hommes.



timidité naturelle lui grossit. Aussi trouve-t-on rarement de la fermeté & de l'élevation dans son caractère. Occupé de minuties, assiégé de mille soupçons, l'homme à cet âge croit qu'on lui tend des pièges, & prend souvent en mauvaise part les choses les plus innocentes; de-là, sa défiance & ses plaintes continuelles; de-là son humeur brusque & chagrine; de-là cet esprit difficile & caustique qui blâme tout, qui censure tout.

Il n'ose concevoir de grandes espérances, parce qu'il se voit au bout de sa carrière. S'il est sensible aux malheurs d'autrui, c'est moins par un sentiment généreux, que par un secret retour sur lui-même, craignant tous les maux auxquels les hommes sont sujets. L'image de la mort le poursuit & l'afflige sans cesse. Voilà peut-être pourquoi le tableau de sa vie passée a pour lui tant de charmes; il s'en occupe volontiers. On peut dire de lui qu'il vit dans le passé, comme les jeunes gens vivent dans l'avenir. Ainsi il vante le temps où il a vécu aux dépens de celui où il vit. Ce qu'il a vu, ce qu'il a fait lui paroît grand & beau, parce qu'il le voit dans le lointain. Il en fait le sujet ordinaire de ses



conversations. Il faut pourtant convenir que la prudence , la sobriété & la tempérance accompagnent presque toujours la vieillesse. A cet âge où l'on se conduit plus par réflexion que par sentiment, on ne connoît guere les grandes passions. On en excepte pourtant l'avarice; c'est le tyran des vieillards; C'est l'idole, à qui ils sacrifient l'honneur & quelquefois l'estime publique. Du reste on ne doit ni craindre leur haine, ni beaucoup compter sur leur amitié : Ils regardent ces passions comme devant bientôt finir. Ainsi ils sont incapables d'un attachement solide & durable.

Horace & Boileau terminent la peinture des mœurs par les vers suivants.

Multa senem circumveniunt incommoda , vel
quòd

Quærit , & inventis miser abstinet ac timet uti:
Vel quòd res omnes timidè gelidèque ministrat.
Dilator , spe lentus , iners providusque futuri;
Difficilis , querulus , laudator temporis acti ,
Se puero , censor castigatorque minorum.

La vieillesse chagrine incessamment amasse;
Garde non pas pour soi les trésors qu'elle entasse.
Marche en tous ses desseins d'un pas lent & glacé,
Toujours plaint le présent & vante le passé.



Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

CHAPITRE XIX.

Comment on marque les mœurs dans les Poëmes.

ELLES sont à peu près les mœurs de chaque âge. Il ne reste plus qu'à montrer comment on les fait saillir dans les Poëmes.

Il faut d'abord qu'elles soient si bien marquées, que l'on conjecture par les discours & les actions du héros, quel parti il prendra dans les actions embarrassantes avant même d'agir.

Il y a quatre choses à observer dans les mœurs. 1°. Il faut qu'elles soient bonnes, c'est-à-dire qu'elles nous donnent une idée claire des inclinations bonnes ou mauvaises de celui qui parle. Ainsi quoique Mezence soit impie, Achille emporté, Argant féroce & brutal, Cléopatre mere dénaturée, Atrée inhumain, on peut dire que leurs mœurs sont bonnes, parce qu'elles font connoître leurs inclinations.



En voici un bel exemple : Il s'agit de Satan. Tout est terrible & de la plus grande force dans cet Ange rebelle. Etendu sur un Lac de flammes dévorantes, il élève sa tête au dessus des flots. La confusion, la tristesse, l'orgueil, la haine & le désespoir sont peints dans ses yeux étincelants de feu. Son visage est sillonné de cicatrices profondes, que la foudre y a gravées. L'inquiétude se découvre sur ses joues flétries ; mais son front plein d'audace & d'orgueil, annonce la vengeance. Voilà une peinture qui n'a point d'exemple pour la force, & voici un discours qui ne lui est point inférieur.

„ Est-ce là (dit-il en parlant de l'En-
 „ fer) est-ce là le séjour qu'on nous
 „ destine ? Et cette obscurité lugubre
 „ doit-elle nous tenir lieu de la lumière
 „ céleste ? Il le faut, puisque la volonté
 „ d'un seul est la règle de tout. Je m'é-
 „ loigne d'un objet odieux. La nature
 „ l'a fait naître mon égal, & la force
 „ notre souverain. Adieu, champs heu-
 „ reux, où la joie règne pour toujours,
 „ j'embrasse les horreurs du monde in-
 „ fernal ; & toi, profondeur de l'Enfer,
 „ embrasse ton nouveau Monarque. Il



„ l'apporte un esprit que ni le temps,
 „ ni les lieux ne changeront jamais. L'es-
 „ prit n'a d'autre lieu que soi-même,
 „ & dans soi, il peut faire d'un Enfer
 „ un Ciel, & d'un Ciel un Enfer. Qu'im-
 „ porte en quels lieux je réside, si je
 „ suis toujours le même, & si je me
 „ trouve toujours en état de poursuivre
 „ la Guerre contre le maître du foudre ?
 „ Ici du moins nous resterons libres,
 „ L'envie du Tout-puissant ne nous dis-
 „ putera pas ce séjour malheureux.
 „ Régions dans les Enfers; nous ser-
 „ vions dans le Ciel. „

* Peut-on mieux faire éclater la fierté, la fureur, le désespoir, en un mot le caractère de cet esprit orgueilleux, qui osa se révolter contre Dieu même ?

En second lieu, les mœurs doivent

* C'est avec la même force de pinceau que Milton peint le caractère de Moloc, de Bélial, de Mammon, & de Belzebuth, auxquels il prête des discours, où les mœurs sont si bien marquées, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer le génie sublime & second de cet Auteur. Son Poëme malgré les défauts & les Inégalités, contient des beautés inimitables, que Milton seul étoit capable de trouver.

convenir



convenir à l'âge , à la condition , aux intérêts & au pays des personnages.

Intererit multum Davusne loquatur an Heros ,
Maturusne senex an adhuc florente juventâ
Fervidus , an matrona potens an sedula nutrix ,
Mercatorne vagus , cultorne virentis agelli ;
Colchus an Assyrius , Thebis nutritus , an Argis.

Un enfant ne parlera donc pas comme un vieillard. La candeur , la naïveté & une noble simplicité feront son caractère. Un Roi aussi ne paroîtra jamais qu'en Roi , sans agir pour des intérêts étrangers & peu dignes de son rang.

Combien d'Auteurs n'ont pas assez pris garde à ce point délicat ? Ne pourroit on pas reprocher à Monsieur Racine lui-même , d'avoir manqué d'exactitude à cet égard , dans sa Tragédie d'Alexandre ? On est surpris de voir ce vainqueur de l'Asie , oubliant sa gloire , sortir de la mêlée , dans un temps où la victoire n'avoit pas abandonné les Etendarts des ennemis , & venir encore couvert de sang & de poussière , soupirer aux pieds de Cléophile , s'exposer aux dédains & aux mépris d'Axiane , pour servir l'amour

N



de Taxile que cette fiere Princesse a toujours rebuté ? Le Roi de Castille fait dans le Cid un rôle encore plus surprenant. Témoin oisif d'une action qui ne l'intéresse que fort peu, il laisse Rodrigue & Chimene attirer seuls l'attention du spectateur, & ne paroissent qu'en seconds lui & l'Infante.

L'intérêt différent qui anime les personnages, fera donner à leurs mœurs des nuances différentes. Camille éplorée ; exhalera avec emportement ses fureurs contre son frere, qui a vaincu & tué son amant en combattant pour la patrie.

CAMILLE A HORACE.

Donne-moi donc, barbare un cœur comme
le tien ;
Et si tu veux enfin que je t'ouvre mon ame,
Rends moi mon Curiace où laisse agir ma
flamme.
Ma joie & mes douleurs dépendoient de son
fort ;
Je l'adorois vivant & je le pleure mort.
Ne cherche plus ta sœur où tu l'avois laissée ;
Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
Qui comme une furie attachée à tes pas
Te veut incessamment reprocher son trépas.
Tigre altéré de sang qui me défends les larmes,



ET DE L'ORATEUR. 195

Qui veux que dans sa mort je trouve encor
des charmes,
Et que jusques au ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tue une seconde fois,
Puisse tant de malheurs accompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie,
Et voi bientôt souiller par quelque lâcheté
Cette gloire si chère à ta brutalité.

H O R A C E

O Ciel ! qui vit jamais une pareille rage !
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage ?
Que je souffre en mon sang ce mortel dés-
honneur ?

Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur ;
Et préfère du moins au souvenir d'un homme
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

C A M I L L E.

Rome l'unique objet de mon ressentiment !
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon
amant !

Rome qui t'a vu naître & que ton cœur adore !
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !
Puisse tous ses voisins ensemble conjurés
Sapper ses fondements encor mal assurés ;
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie,
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire & les monts & les mers ;
Quelle-même sur soi renverse ses murailles ;
Et de ses propres mains déchire ses entrailles :

N 2



196 L'ART DU POÈTE

Que le courroux du Ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux.

Puissai-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir ses maisons en cendre & ses lauriers en
poudre :

Voir le dernier romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause & mourir de plaisir !

Monsieur Racine qui connoissoit parfaitement le cœur humain, & qui savoit que la même passion prend différentes formes, a donné aux fureurs d'Herminie outragée une autre face. C'est ainsi que le pinceau de la Tragédie emploie des couleurs ou moins fortes ou moins vives, selon la situation des personnages & le changement de leurs intérêts. Car, dit Monsieur de la Motte *, la bonté des sentiments consiste dans une double convenance avec le situation présente & avec le caractère établi ; la bonté du discours dans un ordre conforme aux intérêts & à la situation des personnages. Selon ce principe, qui est vrai, que de fautes ne trouve-t-on pas dans bien des Poètes, sans parler d'Homere,

* Réflexion sur la critique,



dont les héros babillards & naïfs font de longues harangues dans la chaleur des combats, comme je l'ai déjà remarqué ?

On comprend aisément que les personnages doivent parler selon les mœurs & le gouvernement de leur pays. Car, quoiqu'il y ait des caractères généraux, qui dans le fond ont été & sont encore aujourd'hui les mêmes chez toutes les nations, tels que les ambitieux; les vindicatifs, les cruels &c. Ils reçoivent cependant des variations à l'infini, selon la diversité des mœurs, du climat & du gouvernement. C'est ce qui les rend propres à tel ou tel peuple. Ainsi un Romain qui paroît sur la scène, nous fera admirer cet amour de la patrie & de la liberté, cette grandeur d'âme, cette noblesse de sentiments qui étoient le caractère dominant de ses Concitoyens, & que Monsieur Corneille étale avec tant de pompe dans ses Tragédies. Peut-on rien voir de mieux dessiné que la noble fierté de Cornélie ?

CORNÉLIE A CESAR.

César, car le destin que dans tes fers je brave,
M'a fait ta prisonnière & non pas ton esclave,

N 3.



198 L'ART DU POÈTE.

Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur
Jusqu'à te rendre hommage & te nommer,
Seigneur,

De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée,
Veuve du jeune Crasse & veuve de Pompée,

Fille de Scipion, & pour dire encor plus

Romaine, mon courage est encore au dessus ;

Et de tous les assauts que sa rigueur me livre

Rien ne me fait rougir que la honte de vivre...

César de ta victoire écoute moins le bruit.

Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit :

Je l'ai porté pour dot chez Pompée & chez
Crasse,

Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrâce,

Deux fois de mon Hymen le nœud mal assorti

A chassé tous les Dieux du plus juste parti.

Heureuse en mes malheurs, si ce triste Hymenée

Pour le bonheur de Rome à César m'eût donnée,

Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison

D'un astre envênimé l'invincible poison.

Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine ;

Je te l'ai déjà dit, César, je suis Romaine.

Et quoique ta captive un cœur comme le mien,

De peur de s'oublier ne te demande rien.

Ordonne, & sans vouloir qu'il tremble ou s'hu-
milie.

Souviens-toi seulement que je suis Cornélie. *

* On verra la suite de ce caractère à l'article
du sublime.



C'est ainsi qu'un bon Auteur fait les traits caractéristiques d'un personnage & d'une nation. Mais pour y parvenir, il faut faire dans l'histoire une étude profonde des mœurs du peuple, chez lequel on prend le sujet de la pièce. C'est ce que recommandent expressément Horace & Boileau. Le dernier a dit.

Des peuples, des pays étudiez les mœurs.
 Les climats font souvent les diverses humeurs.
 Gardez donc de donner ainsi que dans Clélie
 L'air ni l'esprit françois à l'antique Italie;
 Et sous des noms romains faisant votre portrait,
 Peindre Caton galant & Brutus Dameret.

Je ne prétends pas qu'on ne doive un peu accommoder les personnages aux mœurs de son siècle & de son pays; leur ôter un certain je ne sais quoi, qui souvent paroîtroit férocité à nos yeux; mais on doit aussi éviter de porter ce correctif trop loin. C'est le défaut qu'on pourroit reprocher à quelques-uns de nos Poètes, qui en donnant un air trop françois & trop galant à leurs héros, ont dégradé la majesté du théâtre.

3^e. Les mœurs doivent être semblables. Ceci ne regarde que les caractères connus: ainsi lorsqu'on met sur la scène,



ou qu'on introduit dans un Poëme épique, un personnage tiré de l'histoire ou de la fable, il faut le représenter conforme à l'idée que nous en donnent les historiens ou les Mythologues

4°. Enfin les mœurs seront égales; c'est-à-dire que les personnages conserveront à la fin de la piece le caractère qu'ils avoient au commencement, soit que ce caractère ait été inventé ou peint d'après la renommée.

Si quid inexpertum Scenæ committis & audes
Personam formare novam, servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit & sibi constet.

D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée ?
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.

Rien n'est plus ridicule qu'un héros dont le caractère changeant & mobile ne présente rien de fixe aux yeux des spectateurs. Qui est-ce qui n'est pas choqué d'entendre dire à Satan, qui a montré un orgueil inflexible dans les premiers livres du Paradis perdu, des choses que les circonstances rendent comiques ? Elles sont contenues dans le monologue qu'il fait, quand il apper-



çoit Adam & Eve dans le Paradis des délices.

„ Ce beau séjour que vous habitez,
 „ a été fortifié contre un ennemi tel que
 „ moi : Mais non, je ne suis point votre
 „ ennemi. L'abandon même ou je vous
 „ vois excite ma compassion, quoique
 „ l'on soit insensible à mes maux. Je
 „ cherche à former une ligue avec vous,
 „ une amitié mutuelle si étroite, si in-
 „ time qu'inséparablement unis, nous
 „ soyons obligés de vivre vous avec moi,
 „ moi avec vous. Ma demeure peut-être
 „ ne satisfera pas tant vos sens que ce beau
 „ Paradis : telle qu'elle est acceptez-la ;
 „ c'est l'ouvrage de votre digne Créa-
 „ teur ; il me l'a donnée, je vous la
 „ donne. L'Enfer ouvrira pour vous
 „ recevoir ses plus larges portes, &
 „ fera sortir ses Rois à votre rencontre.
 „ Quelque nombreuse que puisse être
 „ votre postérité, la place n'y manquera
 „ pas comme en ces étroites limites. „

On diroit qu'il raille ; mais cela est-il dans le caractère de cet esprit rébelle qu'animent la fureur, le désespoir & l'amour de la vengeance ? On n'a qu'à comparer ces paroles avec ce que j'ai cité plus haut de cet Ange de ténébrés,



& l'on ne se persuadera jamais que les deux discours soient sortis de la bouche du même personnage. La situation où il est, quand il prononce ces dernières paroles, bien loin de le justifier ne sert qu'à le condamner; puisqu'à la vue des plaisirs dont jouissoient nos premiers Peres, son désespoir auroit dû éclater, par la comparaison qu'il avoit lieu de faire de son état avec le bonheur de ces deux créatures.

REMARQUES.

Le caractère étant un composé de grandes vertus mêlées de quelques défauts, ou de grands défauts mêlés de quelques vertus, il faut, quand le personnage est vertueux, qu'il y ait une vertu dominante, & que les autres devenues, pour ainsi dire, secondaires, la soutiennent & lui donnent plus d'éclat. La même chose est à observer lorsque le personnage est vicieux.

Remarquez en second lieu, qu'il n'est pas nécessaire de dessiner avec le même soin le caractère de tous les Acteurs du Poëme. Il suffit qu'on frappe bien celui des principaux; & sur-tout du premier,



qui attire presque toute l'attention. Voilà pourquoi on aura soin de lui donner quelque chose de plus grand & de plus marqué qu'aux autres. Ne pourroit-on pas reprocher à Virgile d'avoir rendu le caractère de Turnus trop brillant ? On s'intéresse si fort pour lui, qu'on est presque fâché qu'Enée soit vainqueur. C'est peut-être l'exemple d'Homère qui l'a induit en erreur. Car Hector est par-tout un Prince Religieux qui joint aux qualités d'un tendre époux & d'un fils respectueux celles d'un bon Citoyen & d'un grand Général. Monsieur de Voltaire & le Tasse ont été plus sages. Ils nous font admirer les rivaux de leur héros, sans que cette admiration aille jusqu'à exciter en nous un vif intérêt.

Enfin, on fera contraster ensemble les caractères opposés, pour les faire sortir avec plus de force. Si c'est un défaut de multiplier les personnages, c'en est un aussi grand d'en mettre trop peu dans un Poëme épique. Qu'est-ce qui lui donne de la vie & de la chaleur ? N'est pas ce qu'on peut appeller la partie dramatique ? Or, elle dépend du nombre des personnages qu'on fait agir. Il est bien difficile de nous inté-



resser long temps, en n'en faisant paroître que deux ou trois, dont on ne sauroit jamais assez varier les situations, pour éviter l'ennui & l'uniformité, inséparables des ouvrages où il y a si peu d'Acteurs. Il faut donc les multiplier jusqu'à un certain point, * & leur donner des caractères bien marqués & bien soutenus. Par-là, on mettra dans le Poëme beaucoup d'intérêt & d'action.

Veut-on voir avec quelles nuances & quels traits particuliers il faut distinguer les caractères? On n'a qu'à jeter les yeux sur le Catilina de Monsieur Crébillon. L'ame fiere, souple & ambitieuse de ce Romain, répand sur ses idées, une teinte qui leur est toute particuliere.

* On pourroit reprocher à Milton d'avoir mis trop peu de personnages dans son Poëme. Mais où les prendre? La disette ne vient pas de lui, & elle ne commence à se faire sentir que lorsque Satan est sur la terre, où l'on ne voit à proprement parler que lui, Adam & Eve. C'est alors que l'ouvrage languit par la description des actions uniformes & peu intéressantes de nos premiers peres.. Il est vrai que la peinture de leurs innocents plaisirs, & leur caractère qui porte l'empreinte encore récente de la divinité, flattent agréablement l'imagination. Mais l'esprit n'est plus échauffé, ni frappé d'étonnement comme auparavant.



A l'entendre parler on n'a point de peine à reconnoître ce fameux chef des conjurés, tel que les historiens nous le dépeignent. On en jugera par la réponse qu'il fait à Lentulus, quand celui-ci lui demande quel sera le fruit de la mort de Nonius qu'il veut égorger. *Celui*, dit Catilina,

Celui d'épouvanter le premier téméraire,
 Qui de mes volontés secret dépositaire
 Osera comme lui balancer un moment,
 Et s'exposer aux traits de mon ressentiment.
 Lentulus dans le fond doit assez me connoître
 Pour croire que je n'ai sacrifié qu'un traître.
 Et que ces cruautés qui lui font tant d'horreur
 Sont de ma politique & non pas de mon cœur.
 Ce qui semble forfait en un homme ordinaire,
 En un chef de parti prend un aspect contraire.
 Vertueux ou méchant au gré de l'intérêt
 Un grand rapporte tout à cet unique objet.
 Qu'il soit cru fourbe ou non; parjure impi-
 toyable,
 Il sera toujours grand, s'il est impénétrable;
 S'il est prompt à plier ainsi qu'à tout oser,
 Et qu'aux yeux du public il sache en imposer.
 Il doit se conformer aux mœurs de ses com-
 plices,
 Porter jusqu'à l'excès ses vertus ou ses vices,
 Laisser de son renom le soin à ses succès,



Tel on déteste avant que l'on adore après.
 Je ne vois sous mes loix qu'un parti redoutable,
 A qui je dois me rendre encor plus formidable.
 S'il ne se fût rempli que d'hommes vertueux,
 Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus
 qu'eux.

Hors Cérégus & toi dignes de mon estime,
 Le reste est un amas élevé dans le crime,
 Qu'on ne peut contenir sans les faire trembler,
 Et qui n'aiment qu'autant qu'on leur fait ressem-
 bler.

Que de choses dans ce caractère ! Il en est peu qui méritent de lui être comparés. Qu'on relise cet endroit & on verra quelles réflexions profondes il contient.

Je crois avoir dit à peu près tout ce qu'on peut dire de plus essentiel sur les mœurs. J'ajouterai seulement, qu'un Auteur, qui ne veut pas négliger cette partie, doit avoir continuellement les yeux ouverts sur la société, étudier le cœur de l'homme, suivre ses mouvements, & saisir les traits qui sont propres à chaque passion. Avec cette connoissance, il sera en état de donner à ses ouvrages un mérite qui rachetara bien des défauts.



Interdum speciosa locis, morataque rectè
Fabula, nullius veneris sine pondere & arte,
Valdiùs oblectat populum meliusque moratur
Quam versus inopes rerum pugæque canoræ.
(Hor. art. Poët.)

Fin du second livre.





LIVRE TROISIÈME

De l'Unité de proportion entre
le fond & la forme.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

JE me suis attaché jusqu'ici à faire connoître la marche du génie dans les ouvrages d'esprit ; à montrer comment il développe un sujet & le prouve ; par quel Art il se rend maître du cœur en y excitant les passions qu'on a intérêt de faire jouer, & enfin avec qu'elle adresse il s'insinue, en écartant tout ce qui pourroit blesser la délicatesse des auditeurs. Il me reste à faire voir quelles couleurs on doit appliquer à un ouvrage, afin de le porter à sa perfection. Car, selon Monsieur Daguesseau, nous voulons que la raison même s'assujettisse à nous parler le langage de l'imagination. La vérité simple & négligée trouve peu d'adorateurs. Le commun des hommes la méconnoît dans la simplicité, ou la méprise



méprise dans sa négligence; leur entendement se fatigue envain à tracer les premiers traits du tableau qui se peint dans leur ame. Si l'imagination ne lui prête ses couleurs, l'ouvrage de l'entendement n'est souvent pour eux qu'une figure morte & inanimée : L'imagination lui donne la vie & le mouvement. La conception pure, quelque lumineuse qu'elle soit, fatigue l'attention de l'esprit. L'imagination le délasse, & revêt tous les objets de qualités sensibles dans lesquelles il se repose agréablement.

Il s'éleve presque toujours contre ceux qui osent prendre une route nouvelle, & qui veulent aller à l'entendement sans passer par l'imagination. Accoutumé à ne recevoir les impressions de la vérité que quand elles sont accompagnées de ce plaisir secret, qu'il prend pour un de ses caractères, l'homme préfere souvent un mensonge agréable à une austere vérité; & son imagination indignée du mépris de l'Orateur, qui s'est contenté de parler à l'intelligence, s'en venge sur l'Orateur même, & détruit en secret cette conviction qu'il se flattoit d'avoir su produire.

Les anciens avoient déjà senti la

○



nécessité de revêtir les pensées d'ornemens convenables. Cicéron dit que d'inventer les choses & les arranger, c'est le fait d'un homme sensé; mais que de savoir les exprimer c'est le propre de l'Orateur. Aussi s'est-il particulièrement attaché à bien enseigner cette partie de la Rhétorique; & il a eu raison, puisque pour être éloquent il faut savoir communiquer aux autres les pensées par des expressions vives & naturelles, qui charment l'esprit; sans quoi, dit Quintilien, tous les préceptes que nous avons donnés, sont inutiles & semblables à une épée qui ne sort point du fourreau. *

Ce troisième livre roulera donc tout entier sur l'élocution; c'est-à-dire sur cette partie de la Rhétorique qui traite des ornements du discours; & pour ne rien laisser à désirer sur une matière si importante, je parlerai des pensées, des mots, du style & des figures.

* Livre 8. avant propos.



CHAPITRE I.

Des Pensées.

IL est impossible à quiconque n'a pas apporté en naissant ce discernement fin qui saisit le vrai & le bon, sans le chercher, de se faire un nom dans la république des lettres. Encore faut-il qu'on soit dirigé par les regles de l'Art, & exercé par une lecture réfléchie des bons Auteurs; autrement on s'égarera infailliblement, on fera des ouvrages qui ne seront qu'un amas confus de beautés & de défauts. Il est donc à propos de mettre sous les yeux des jeunes gens un petit traité des pensées, afin que s'accoutumant de bonne heure à les apprécier, ils évitent, en écrivant, celles que le bon goût réproouve. Commençons.

La vérité est la première qualité de la pensée, & l'unique objet de l'homme, dit Monsieur Daguesseau. Il la cherche dans ses plus grands égarements. Elle est la source innocente de ses erreurs; & le mensonge même ne sauroit lui plaire que sous l'image & l'apparence trompeuse de la vérité.



L'Orateur n'a donc qu'à la montrer ; il est sûr d'être applaudi ; il a rempli le premier & le plus noble de ses devoirs, quand il a su éclairer, instruire, convaincre l'esprit & présenter aux yeux de ses auditeurs une lumière si vive & si éclatante, qu'ils ne puissent s'empêcher de reconnoître à ce caractère auguste la présence de la vérité.

La pensée est vraie, lorsqu'elle est conforme & ressemblante à l'objet qu'elle représente ; ou pour mieux dire, lors qu'on ne peut la nier sans choquer la raison ; exemples.

„ Toute puissance vient de Dieu, &
 „ tout ce qui vient de Dieu, n'est établi
 „ que pour l'utilité des autres hommes.

„ *Massil.*

„ Voulez-vous honorer Dieu, soyez
 „ honnête homme. *Séneque.*

„ C'est d'un Roi que l'on tient cette maxime
 „ auguste.

„ Que jamais on n'est grand qu'autant que
 „ l'on est juste. „ *Rail.*

On doit éviter dans quelque genre que ce soit les pensées qui sont si vraies, qu'elles sont triviales & communes. Dou-



nous toujours à la vérité un tour qui la rende intéressante. Rien n'est beau que le vrai, cependant tout ce qui est vrai n'est pas beau, dit un Auteur moderne. * pour y suppléer l'imagination, lui associe les idées les plus propres à l'embellir; & par cette réunion, elle forme un tout où l'on trouve la solidité & l'agrément... Pourvu que les agréments soient choisis avec discernement & répandus avec sagesse. L'imagination est à la vérité, ce qu'est la parure à une belle personne; elle doit lui prêter tous ses secours pour la faire paroître avec tous les avantages dont elle est susceptible.

2°. Une pensée est vraie lorsqu'elle est conforme à des idées généralement reçues quoique fausses, comme sont les fables des payens. Exemple.

Quel spectacle pompeux orne ce bord tranquille ?

Diane avec toute sa Cour

Vient-elle y chercher un asyle,

Contre les feux du Dieu du jour ?

Pour voir ces Déeses nouvelles.

* L'Abbé de Condil. essai sur l'orig. des connoissances humaines.



214. L'ART DU PORTE

Le Soleil tient encor ses coursiers arrêtés.
La Nymphé qui préside à ces bords enchantés
Epuise ses regards sur elles,
Et rassemble en ses mots ses compagnes fidelles ;
Pour rendre hommage à leurs beautés :
Venez voir votre souveraine ,
Nymphes , sortez de vos roseaux ;
C'est Thétis qui vient sur la Seine
Goûter la fraîcheur de mes eaux.
Coulez , coulez , eaux fugitives ,
Et vous oîléaux , quittez les bois ,
Chantez sur ces aimables rives ,
Chantez l'honneur que je reçois. &c.
** Cantates de Rousseau.*

Quoique ce soient-là des divinités chi-
mériques , qui ont pris naissance dans
l'imagination des Poètes , on en a fait
un système auquel il n'est pas permis de
rien changer.

De la Pensée fausse.

Toute pensée qui n'est pas conforme
à son objet , ou qui choque le bon sens
est fausse. Telles sont celles-ci.

„ * Ce malheureux dans la chaleur du

* Il povero uomo, che non se n'era accorto
Andava combattendo, ed era morto.
Le Berni l. 2. ch. 24. de l'Orlando innamorato.



„ combat, ne s'étant pas apperçu qu'on
 „ l'avoit tué, combattoit toujours quoi-
 „ qu'il fût mort.

„ Les bons arbres portent du fruit
 „ en naissant. „

Fais voler ce Quinault qui me reste à la main.
 A ces mots il lui tend le doux & tendre ouvrage;
 Le sacristain bouillant de zele & de courage
 Le prend, se cache, approche & droit entre
 les yeux

Frappe du noble écrit l'athlete audacieux.
 Mais c'est pour l'ébranler une foible tempête.
 Le livre sans vigueur mollit contre sa tête.

Boileau qui est un Auteur plein de
 sens & de goût, & dont on ne sauroit
 trop lire les ouvrages, n'est pas exact
 dans les deux deniers vers. Quelque
 lâche que soit la Poésie de Quinault,
 le livre bien relié n'est pas moins dur,
 que celui qui contiendrait les pensées
 les plus fortes & les plus nobles, &
 par conséquent il ne devoit pas mollir
 contre la tête.

Il est inutile de rien ajouter à cet
 article, parce que la raison seule suffit
 pour faire connoître une pensée fautive.
 L'écrivain est comme le peintre, il trace
 des tableaux à sa maniere; mais on veut



qu'ils soient ressemblants ; lors même qu'il embellit la nature.

De la pensée juste.

Lorsque cette ressemblance est si parfaite que l'objet est représenté dans toute son étendue, la pensée est juste. C'est ce que vous pouvez remarquer dans celles-ci.

„ La vertu est l'unique bien de
„ l'homme, avec elle fut-il privé de tout
„ le reste, il est estimable : Sans elle
„ tous les autres avantages ne le mettront
„ point à couvert du blâme & du mépris.
Séneque.

Concluons qu'ici bas le seul honneur solide
C'est de prendre toujours la vérité pour guide
De regarder en tout la raison & la loi,
D'être doux pour tout autre & rigoureux pour soi;
D'accomplir tout le bien que le Ciel nous inspire;
Et d'être juste enfin, ce seul mot veut tout dire.
(*Boil. sat. xi.*)

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix, (de la mort)
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.
(*Malherbe.*)



Les esprits vifs qu'une vaste imagination domine ne connoissent guere cette justesse. Emportés hors des regles ils sont presque toujours empoulés.

De l'enflure.

L'enflure, ce défaut opposé à la justesse, vient de ce qu'on veut faire paroître grandes des pensées qui n'ont rien d'élevé par elles-mêmes. * Il n'y a que des esprits faux qui s'efforcent de marquer par des tours extraordinaires & des termes pompeux un objet petit & souvent méprisable.

Ætheris immensi partem si presseris unam
Sentiet axis onus. . . . (Luc.)

Si l'un ou l'autre pôle avoit rempli ton choix
Ses essieux trop chargés gémiroient sous le poids,
(Breb.)

Quelle folie ! pour relever la majesté de Néron, on nous représente le Ciel affaissé sous son poids ! C'est vouloir don-

* Voyez, addition au traité du sublime de Longin. Traduit par Despré.



ner de la grandeur à une pensée bien puérile; ou pour mieux dire c'est la rendre fausse.

..... Romanum nomen & omne
Imperium magno est tumuli modus.

..... Quare
Unus in Ægypto magno lapis? omnia Lagi
Rura tenere potest, &c.

Il n'est pas vrai que le corps de Pompée pût remplir toutes les campagnes de Lagus; il l'est encore moins que toute l'étendue de l'Empire Romain, fut la mesure du tombeau de ce grand homme.

Monsieur Corneille, qui s'est quelque fois laissé emporter par son imagination, & qui a trop imité Sénèque & Lucain, est tombé dans les mêmes écarts. Je ne citerai de lui que les vers suivants où l'on reconnoîtra quelques idées de la Pharsale.

Quand les Dieux étonnés sembloient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osoient juger.
Ces fleuves teints de sang & rendus trop rapides
Par le débordement de tant de parricides,
Ces horribles débris d'aigles, d'armes, de chars
Sur ces champs emportés confusément épars,



- » Ces montagnes de morts privés d'honneurs su-
 » prêmes
 » Que la nature force à se venger eux-mêmes ,
 » Et dont les troncs pourris exhalent dans les
 » vents
 » De quoi faire la guerre au reste des vivants ,
 » Sont les titres affreux dont le droit de l'épée
 » Justifiant César a condamné Pompée. . . .
 » Il fuit & dans nos ports , dans nos murs , dans
 nos villes ,
 » Et contre son beau Pere ayant besoin d'asyles ,
 » Sa déroute orgueilleuse en cherche aux mêmes
 » lieux ,
 » Où contre les Titans en trouverent les Dieux.
 » Il croit que ce climat en dépit de la guerre
 » Ayant sauvé le Ciel sauvera bien la terre ,
 » Et dans son désespoir à la fin se mêlant
 » Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.

Ces vers du Poëte François sont différents de ceux que j'ai cités de Lucain , en ce que ceux-là exprimoient des pensées ou fausses ou petites ; au lieu que ceux-ci contiennent un fond d'idées grandes qui, sortant de leurs justes bornes, vont au-delà du sublime. C'est la seconde espece d'enflure que nous nommerons gigantesque ou sublime outré. Telle est la pensée de Lucain au sujet de Caton.



Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

Les Dieux *servent* César, mais Caton suit Pompée.

Pour nous donner une grande idée de la droiture & de la probité de ce Romain, le Poète ose le mettre en parallèle avec les Dieux, de façon qu'il ne sauroit décider lequel des deux combattoit pour la bonne cause, ou de César qui avoit la protection du Ciel, ou de Pompée dont Caton embrassoit la défense.

Quis justius induat arma
Scire nefas; magno se iudice quisque tuetur.
Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

On sent combien cela est gigantesque. Quelle que soit l'équité & la vertu d'un homme, l'a-t-on jamais comparée à la justice des Dieux? On peut appliquer à Lucain ce qu'Horace & Boileau disent des Auteurs qui lui ressemblent.

Aut dum vitat humum nubes & inania captat.

La plupart emportés d'une fougue insensée
Toujours loin du droit sens vont chercher leur
pensée.

Ils croiroient s'abaisser dans leurs vers mon-
trueux,



S'ils pensoient ce qu'un autre a pu penser comme eux.

Cela se trouve vérifié à la lettre dans plus d'un endroit des ouvrages de Stace. On jugera par les vers qu'on va lire de l'imagination déréglée de ce Poëte. Il nous montre Capanée renversant les murs de Thebes du pied & de la main, lançant sur les maisons les masses énormes de ses débris, & défiant la foudre de Jupiter.

Utque petita diu celsus fastigia supra
Eminuit, trepidamque adsurgens desuper urbem
Vidit, & ingenti Thebas exterruit umbrâ,
Increpat attonitos : humilesne Amphionis arces,
Proh pudor! Hi faciles carmenque imbelles
cuti,

Et mentita diu Thebarum fabula, muri?
Et quidnam egregium prosternere mœnia molli
Structa lyrâ? Simul insultans gressuque manuque
Molibus obstantes cuneos, tabulataque sævus
Destruit, & truncas rupes in templa domosque
Præcipitat, frangitque suis jam mœnibus urbem....

Nullane pro trepidis clamabat, Numina, Thebis

Statis? Ubi infandæ segnes telluris alumni
Bacchus & Alcides? Piget instigare minores,



III L'ART DU PORTER

Tu potius ventas (quis enim concurrere nobis
Dignior?) In cineres Semeleaque busta tenentur.
Nunc age, nunc totis in me comitere flammis
Jupiter, an pavidas tonitru turbare puellas? &c.

Assurément il n'est pas possible de trouver de Héros plus fanfaron. Il seroit inutile de nous arrêter à faire sentir tous les défauts de cette tirade; ils sautent aux yeux. Les onze premiers vers sont enflés, & l'enflure est autant dans les mots que dans les pensées. Les derniers semblent être l'expression du courage d'un Héros qui animé par la vengeance ose appeller au combat les Dieux & Jupiter lui-même. Mais cela est pour le moins gigantesque, parce que les pensées sont outrées. Voici une réflexion de Quintilien fort sentée & très propre à nous donner une juste idée de l'enflure. (*Liv. 2, chap. 3.*)

„ Moins on a d'esprit, plus on fait
„ d'efforts pour s'élever & pour s'étendre : on ressemble aux petits hommes
„ qui se dressent sur le bout des pieds,
„ & aux plus foibles qui font le plus
„ de menaces. Car je suis persuadé
„ que ceux qui sont enflés, ceux
„ qui courent après l'esprit, ceux qui



„ ne songent qu'à flatter l'oreille par des
 „ sons frivoles, & ceux qui pechent par
 „ toute autre espece d'affectation ridicule
 „ ont plus de foiblesse que de force:
 „ De même que ce n'est pas la santé;
 „ mais la maladie qui fait enfler le
 „ corps. „

Ne vous écartez donc jamais de la nature, je ne saurois trop le répéter : on n'estime que ce qui en porte l'empreinte. Les faux brillants même ne plaisent que par un air de ressemblance qu'ils ont avec elle. Ils trompent quelque temps l'imagination; mais la raison s'en venge bientôt. Elle fait succéder un juste mépris à l'approbation qu'ils avoient surprise. On a beau faire, nous avons tous une idée ineffaçable du vrai, du beau, & par conséquent du naturel & du simple. Ce n'est qu'autant qu'on s'en rapproche qu'on est assuré de nous plaire.

De la Pensée simple.

On appelle pensées simples & naturelles, celles qui sont tellement à la portée du commun des hommes qu'on est surpris, quand on les lit, de ne les



avoir pas déjà eues. Ainsi il semble que tout le monde peut dire avec Sénèque ;

„ Ce ne sont pas les titres , ce sont
 „ les mœurs qui décident du mérite. . .
 „ La vertu élève l'homme , Elle lui donne
 „ un mérite réel. „

Et avec Cicéron.

„ Pour nous faire des amis , il faut
 „ s'attacher à des caractères décidés &
 „ capables de constance : il y en a peu ,
 „ & il n'est pas aisé de les connoître
 „ sans en avoir fait l'épreuve. „

Cette sorte de pensées fait tout le fond des Poésies pastorales , & sur-tout des Idylles de Théocrite , des Eglogues de Virgile , de celles de Ségrais.

Madame Déshoulières ne s'est pas écartée de ce naturel , quoiqu'elle approche plus de la délicatesse de Bion , que de la simplicité de Théocrite. Un morceau de son Idylle sur le ruisseau nous donnera une idée du caractère de ses autres ouvrages.

Ruisseau nous paroissions avoir un même sort.
 D'un cours précipité nous allons l'un & l'autre,
 Vous à la mer , nous à la mort.
 Mais hélas ! Que d'ailleurs je vois peu de rapport
 Entre votre course & la nôtre !

Vous



ET DE L'ORATEUR. 223

Vous vous abandonnez sans remords, sans terreurs,
A votre pente naturelle:

Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.

La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur.

Près de la fin de votre course,

Vous êtes plus fort & plus beau

Que vous n'êtes à votre source;

Vous retrouvez toujours quelque agrément nou-
veau.

Si de ces paisibles bocages

La fraîcheur de vos eaux augmente les appas;

Votre bienfait ne se perd pas.

Par de délicieux ombrages

Ils embellissent vos rivages;

Sur un sable brillant entre deux prés fleuris

Coule votre onde toujours pure;

Mille & mille poissons dans votre sein nourris

Ne vous attirent point de chagrins, de mépris:

Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure?

Hélas! Votre sort est si doux!

Taisez-vous ruisseaux, c'est à nous

A nous plaindre de la nature.

Ne vous imaginez pas que la simplicité & le naturel ne conviennent qu'aux sujets que l'on rapporte au style simple, tels que l'épigramme, les lettres, l'églogue, &c. Les traits sublimes & les plus beaux morceaux d'Eloquence sont simples, parce que l'Orateur & le Poète

P.



qui conçoivent bien les choses, les rendent sans efforts & sans affectation. Quoi de moins recherché que cet endroit de l'écriture si justement admiré par Longin & par tous ceux qui l'ont cité après lui. *Dieu dit que la lumière soit & la lumière fut.* Cependant peut-on peindre d'une manière plus sublime la toute puissance de Dieu qui d'un seul mot fait éclore dans les airs ces corps immenses qui nous éclairent? Vous aurez occasion de faire la même remarque quand je parlerai du sublime.

De l'affectation.

Le défaut opposé au simple & au naturel est l'affectation. Elle n'est autre chose qu'une envie de briller par des pensées recherchées, des pointes, & des figures prodiguées sans réserve. Cette espèce de contagion ordinaire dans les siècles où le génie est rare, semble infecter aujourd'hui les Auteurs, dont la plupart incapables d'envisager un sujet sous toutes les faces, & de s'attacher à celles qui offrent les plus grands traits, remplissent leurs ouvrages de petites pensées à demi écloses, de mots opposés



de la même manière, de métaphores recherchées, & de tous ces faux brillants qui laissent le cœur tranquille & n'éclaircissent point l'esprit.

Et voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embrase,
Ils attisent leurs mots, enjolivent leur phrase.

C'est ainsi, comme on l'a déjà remarqué, qu'un Prédicateur qui n'est pas en état de nous présenter d'une manière naturelle & intéressante les vérités sublimes de la religion, tâche de les orner par un style affecté & ridicule, & croit cacher son manque de talent sous des ornements frivoles. Il ignore que le vrai bel esprit, n'est autre chose que la nature mise à son avantage. Mais il est si peu connu que dans tous les siècles on a trouvé plus ou moins d'écrivains amateurs de l'affectation. Tel a été Ovide sous le règne d'Auguste, Tels encore Velleius Patercule & presque tous les Auteurs qui ont vécu sous les Empereurs suivants.

* Parmi les modernes, combien de

* Il s'en faut bien que M. Mascaron se soit préservé de cette espèce de contagion. On s'en est



grands hommes sont tombés dans ce défaut? On accuse Milton d'avoir dit en parlant de la création que *la terre poussoit de son sein le buisson embarrassé dans ses cheveux; que les arbres en sortoient comme en dansant; que la fraîcheur qui se répand sur la terre à la pointe du jour, est l'éventail de l'aurore; que les yeux d'Eve qui retenoient des larmes prêtes à couler étoient des écluses de crystal.* Métaphores puériles dont on peut dire avec le Misanthrope.

Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

Mais cette affectation ne se fait remarquer nulle part autant que dans le Roland furieux de l'Arioste. Les pointes

Etant ses ouvrages qu'il étoit voisin du siècle des pointes. En voici une remarquable. L'Orateur parle des maux que souffroient à Alger les esclaves Chrétiens.

„ Mais il me semble, dit-il, qu'on me répond,
„ attendez que l'invincible Louis prenne lui-même
„ entre ces mains les rênes de l'empire. Ce
„ soleil levant fera disparaître ce croissant fune-
„ nelle.

M. de la Motte appelle un cadran au soleil
un grassier solaire.



& les jeux de mots y sont prodigués, c'est le défaut de presque tous les Poètes italiens.

La strophe suivante tirée d'un Poète françois est assez dans le goût de quelques-uns d'entr'eux.

Là je vois la *fatale* table
 Que dresse le *vil intérêt*.
 Où la fortune redoutable
 Rend à chaque instant quelque *arrêt*.
 Source de douleur & de joie,
 Le *livre du sort* se déploie,
 Tout tremble autour de ce *scrutin*.
 Plus loin une main *frénétique*
 Chasse du cornet *fatidique*
 L'*Oracle roulant du Destin*.
 La Motte.

L'affectation est non seulement dans les pensées; mais encore dans les termes; sans parler de *fatale*, *arrêt*, *frénétique*, *scrutin* & *destin*, grands mots déplacés, on n'a jamais dit un *cornet fatidique*, un *Oracle roulant*. Cela n'est pas moins contraire au bon goût qu'à l'usage.

Voici d'autres vers où l'affectation est moins dans les expressions que dans les pensées.



Que le flux de ma peine a trouvé son reflux...
 Henri de qui les yeux & l'image sacrée
 Font un visage d'or à cette âge ferrée...
 Il a de tout conseil son ame dépourvue,
 Et dit en soupirant que la nuit de sa vue
 Ne l'empêche pas tant que la nuit de son cœur.
 (Malherb)

Ces expressions sont assez simples ;
 mais les pensées si recherchées, qu'elles
 sont puérides. Du temps de Malherbe &
 encore plus avant lui on ne connoissoit
 guere la belle nature. Il régnoit un
 goût de pointes & d'antitheses qui a gâté
 les ouvrages de ce temps-là. Marot s'en
 plaint, en tombant lui même dans le
 défaut qu'il reproche aux autres.

Ils dient tant que je crois que le tiers
 En écrivant *fait rougir les papiers.*

Si nous voulons passer des pensées
 aux sentiments ; nous verrons que l'envie
 de briller a même gâté cette partie
 de l'Eloquence, qui paroît d'autant
 moins susceptible d'esprit que c'est le
 cœur qui doit parler au cœur. Car
 selon la judicieuse remarque de Denys
 d'Halicarnasse, rien n'est plus déplacé
 que les gentilleses dans les sujets



férieux : quelque raisonnables qu'elles soient , elles empêchent qu'on ne soit attendri. * Cependant on a faussement cru qu'on ne pouvoit plus soupiner ni se plaindre sans esprit ; & que la fureur déplairoit si dans ses emportemens elle ne recherchoit les pensées & les tours. Ce défaut est fort ancien. Les Héros de Sénèque ne sont à proprement parler que des déclamateurs. J'en citerai seulement pour preuve ce que dit Hécube dans la première scène de la Troade.

„ Un Roi puissant qui croit son
 „ trône inébranlable , & qui , livrant
 „ son ame à l'ivresse de la prospérité ,
 „ ne craint pas que les Dieux retirent
 „ jamais leur appui , n'a qu'à jeter les
 „ yeux sur mon sort & sur celui de Troye.
 „ La Fortune n'a point encore donné d'e-
 „ xemple plus éclatant de la fragilité des
 „ grandeurs. La colonne de l'Asie est ren-
 „ versée ; cet ouvrage superbe de deux
 „ Divinités au secours duquel accou-
 „ rurent , & les peuples qui boivent les
 „ eaux froides du Tanais à sept embou-
 „ chures , & ceux qui reçoivent les pre-

* *Judic. de Isoc.*



232 L'ART DU POÈTE

miers rayons du Soleil sur les bords
du Tigre, dont l'onde tiède se mêle
avec les flots de la mer, & ces fieres
voisines des Scythes, ces guerrières
soustraites aux loix de l'hyménée, qui
habitent les côtes du Pont-Euxin, Per-
game livrée au fer des ennemis est
tombée, & ses remparts orgueilleux
sont ensevelis sous les ruines des toits
embrasés, Le Palais fumant d'Assara-
cus & celui de Priam sont livrés aux
flammes dévorantes, dont le vainqueur
n'arrête point les progrès,

Le reste de cette scene est dans le
même goût, & l'on n'est guere porté
à plaindre une Princesse qui paroît
moins touchée de ses malheurs, qu'oc-
cupée de nous charmer par son Elo-
quence. En effet ce n'est point là le
langage d'une Princesse infortunée, qui
après avoir vu périr par le feu ou par
le fer son époux, ses enfants, & ses
sujets, est honteusement traînée à la suite
du char du vainqueur. C'est avec raison
que M. Boileau a dit au sujet de ces
grands mots,

Quo devant Troye en rendre Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte empoulée,



Ni sans raison décrire en quel affreux Pays
 Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanais.
 Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
 Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.
 Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez :
 Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleu-
 riez.

Ces grands mots dont alors l'Auteur emplit sa
 bouche ,
 Ne partent point d'un cœur que sa misère
 touche.

Tout cela prouve que Sénèque ne
 connoissoit pas le cœur de l'homme &
 que l'esprit est contraire au vrai langa-
 ge des passions.

Il est souvent arrivé au grand Cor-
 neille de courir après l'antithèse , & la
 pointe dans ces moments où le pathé-
 tique auroit dû porter la terreur dans
 l'ame des spectateurs. Mais je ne citerai
 pas un plus grand nombre d'exemples ;
 on n'en trouve que trop dans des Auteurs
 plus modernes que M. Corneille. Ce
 qui prouve que l'affectation n'est pas
 moins difficile à éviter que l'enflure ,
 qui n'est elle-même qu'une espece d'af-
 fection ; car tous ceux qui recherchent
 le grand & le joli , & qui craignent
 qu'on ne leur reproche d'être trop foi-



bles ou trop simples, sont naturellement portés à ces deux excès.

Des Pensées nobles.

On appelle pensées nobles celles qui présentent des objets grands & propres à élever l'ame par les réflexions qu'elles lui fournissent.

„ Jusqu'à ce que je commence à vous
 „ raconter ce qui l'unit à Dieu, une si
 „ illustre Princesse ne paroîtra dans ce
 „ discours, que comme un exemple le
 „ plus grand qu'on se puisse proposer,
 „ & le plus capable de persuader aux
 „ ambitieux qu'ils n'ont aucun moyen
 „ de se distinguer ni par leur naissance,
 „ ni par leur grandeur, ni par leur
 „ esprit; puisque la mort qui égale tout,
 „ les domine de tous côtés avec tant
 „ d'empire, & que d'une main si prompte
 „ & si souveraine, elle renverse les têtes
 „ les plus respectées. „

„ Considérez, Messieurs, ces grandes
 „ puissances que nous regardons de si
 „ bas. Pendant que nous tremblons sous
 „ leur main, Dieu les frappe pour nous
 „ avertir. Leur élévation en est cause,
 „ & il les épargne si peu qu'il ne craint



„ pas de les sacrifier à l'instruction du
„ reste des hommes. „

Quoi de plus propre que ce morceau à nous faire sentir le néant des grandeurs de ce monde, & le pouvoir de l'Etre suprême qui se joue des Rois, les frappe, les renverse, & les sacrifie à notre instruction; tandis que prosternés à leurs pieds nous tremblons devant eux!

Comme les pensées nobles sont fréquentes dans les bons Auteurs & aisées à remarquer, je ne citerai plus que que celle-ci de M. Montesquieu.

„ Ce grand Ministre tira du cahos
„ les regles de la Monarchie, apprit à
„ la France le secret de ses forces, à
„ l'Espagne celui de sa foiblesse, ôta à
„ l'Allemagne ses chaînes, lui en donna
„ de nouvelles, brisa tour à tour toutes
„ les puissances, & destina, pour ainsi
„ dire; Louis le Grand aux grandes cho-
„ ses qu'il fit depuis. „

Des pensées fortes.

Elles different des pensées nobles en ce qu'elles représentent les choses avec des couleurs plus foncées, plus fieres, & plus propres à faire une prompte & forte impression dans l'ame.



„ C'est-là (dans l'histoire) que les plus
 „ grands Rois n'ont plus de rang que
 „ par leurs vertus, & que dégradés à
 „ jamais par les mains de la mort, ils
 „ viennent subir sans cour & sans suite
 „ le jugement de tous les peuples & de
 „ tous les siècles. C'est-là qu'on décou-
 „ vre que le lustre qui vient de la flat-
 „ terie est superficiel, & que les fauf-
 „ ses couleurs quelque industrieusement
 „ qu'on les applique ne tiennent pas. * „

Le portrait que Sénèque a fait de Pluton est de la plus grande force, je le laisserai en latin de peur de l'affoiblir.

Dira majestas Deo;

Frons torva, fratrum quæ tamen specimen gerat
 Gentisque tantæ; vultus est illi Jovis
 Sed fulminantis. (*Herc. furens*)

Ces exemples prouvent que les pensées qui tirent toute leur noblesse de la grandeur de l'objet, empruntent quelquefois leur force de l'expression, comme je le dirai ailleurs en parlant du choix des mots. Voici des vers où l'on trouvera tout à la fois des idées nobles & fortes.

* Or. fun. de la Duchesse d'Or.



PHARASMANE A RHADAMISTE.

De quel front osez-vous, soldat de Corbulon,
 M'apporter dans ma Cour les ordres de Néron ?
 Et depuis quand croit-il qu'au mépris de la gloire,
 A ne plus craindre Rome instruit par la victoire,
 Oubliant désormais la suprême grandeur,
 J'aurai plus de respect pour son Ambassadeur ?
 Moi qui formant au joug des peuples invincibles,
 Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles ;
 Qui fais trembler encor ces fameux souverains,
 Ces Parthes aujourd'hui la terreur des Romains.
 Ce peuple triomphant n'a point vu mes images
 A la suite d'un char en butte à ses outrages.
 La honte que sur lui répandent mes exploits,
 D'un airain orgueilleux a bien vengé des Rois.
 Mais quel soin le conduit en ce pays barbare ?
 Est-ce la guerre enfin que Néron me déclare ?
 Qu'il ne s'y trompe point, la pompe de ces
 lieux,
 Vous le voyez assez, n'éblouit point les yeux.
 Jusques aux Courtisans qui me rendent hom-
 mage,
 Mon palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage,
 La nature marâtre en ces affreux climats
 Ne produit au lieu d'or que du fer, des soldats,
 &c. (*Rhad. & Zénob. trag.*)

J'observerai en passant que la noblesse
 des pensées, la pompe & l'harmonie des
 termes doivent particulièrement régner



dans l'Épopée. La force convient davantage à la Tragédie où les passions sont plus vives.

Des Pensées basses.

Je me dispenserois de parler des pensées basses, s'il n'en étoit échappé à des Auteurs connus, quand ils ont voulu être simples. Car comme dit M. de la Motte.*

Prenons garde à la bassesse,
Trop voisine du familier.
Souvent un Auteur sans adresse
Veut être simple ; il est grossier.
Point de tour trivial, aucune image basse.
Apollon veut expressément
Que l'on soit rustique avec grace,
Et populaire élégamment.

Heureux s'il n'avoit pas quelquefois lui-même oublié cette leçon ! On peut dire en général que depuis Regnier, les modernes, dont beaucoup sont souvent au-dessous de leur sujet, ont évité ces idées qui ne sont d'usage que parmi le

* Fab. liv. 2.



peuple, & dont le sublime Homere n'est pas exempt. Car Neptune dit à Apollon que *Laomédon les avoit menacés tous les deux de leur couper les oreilles.* (1) Junon dans un autre endroit dit à Vulcain *leve-toi, boiteux.* ὄραιο κυλλοπόδιον.

Ce n'est pas sans raison qu'on a reproché à ce Poëte d'avoir trop avili les Dieux. Combien d'actions font-ils donc les hommes rougiroient? Croit-on lire la description d'un combat des immortels, quand on voit Minerve étendre Mars par terre d'un coup de pierre, & Vénus d'un coup de poing qu'elle lui donne dans la poitrine? (2) La premiere des Déesses, Junon elle-même n'agit pas plus noblement; de la main gauche elle prend les deux mains de Diane, & de la droite lui ôte son carquois dont elle

(1) Στιῦτο δ' ἄρ' ἀμφοτέρων ἀποκοψίμην ὄνατα χαλκῷ. Π. 1. 2, v. 455.

(2) Ἡ γὰρ, καὶ ἀμφοτέρων ἐπὶ καρπῷ χίρσας ἱμαρπτι

Ἐκείνη, διξίτηρ ἢ δ' ἄρ' ἀπ' ἄμων ἀίνυτο τίξαι,
 αὐτέσιν δ' ἄρ' ἰβίσει παρ' ὄνατα μιθιέωσα
 εὐτρεπαλιζομένην.

Δακρυόισσα δ' ἱπιτα διὰ φύγην, ὥσπερ Πίλια 1. 217
 v. 489.



la frappe en souriant sur l'une & l'autre oreille; Diane s'enfuit toute en pleurs.

On auroit beau revêtir cette image des plus belles expressions, elle seroit toujours basse.

Des Pensées délicates.

Les pensées délicates sont celles qui ne présentant l'objet qu'en partie, nous laissent deviner le reste. Ce petit mystère, l'ame de la délicatesse, est la source du plaisir qu'éprouvent ceux qui pénètrent le sens de la pensée. Les exemples suivants rendront la chose plus sensible.

Il n'y avoit pas long-temps que M. l'Evêque de Marseille étoit arrivé dans son Diocèse, quand le Roi fit présent de son portrait à cette ville. Quelqu'un fit alors les quatre vers suivants.

Oui dans ces jours heureux que la Parque nous
file,

Je crois que des François le Pere & le Titus,
Venant habiter cette ville
S'est fait précéder des vertus.

Les embarras du mariage nous sont
représentés avec beaucoup de délicatesse
dans



dans l'épigramme suivante de M. de Maucroix.

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose;
Mais toutefois ne pressons rien,
Prendre femme est étrange chose.
Sages gens à qui je me fie
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y penser toute sa vie.

Rien n'égale l'éloge que Marot fait
de la beauté de Madame la Duchesse
d'Alançon, sœur de François premier.

Amour trouva celle qui m'est amere.
Et j'y étois, j'en fais bien mieux le compte.
Bon jour, dit-il, bon jour Vénus ma mere.
Puis tout à coup il voit qu'il se mescompte,
Dont la couleur au visage lui monte,
D'avoir failli honteux, Dieu fait combien.
Non, non amour, ce dis-je, n'ayez honte.
Plus clairvoyans que vous s'y trompent bien.

Du raffinement.

Mais si l'on n'y prend garde, à force
de vouloir être délicat & de subtiliser,
on tombe dans le raffinement, défaut
ordinaire de tous ceux qui veulent avoir

Q



trop d'esprit. Ainsi l'on n'est guere surpris de lire dans Lucain, que Tagus ayant reçu deux blessures au combat naval, qui se donna devant Marseille, le sang ne savoit par laquelle il devoit couler.

Et stetit incertus fueret quo vulnere sanguis.

Le raffinement est encore poussé plus loin dans le discours suivant, où un Pere parle de son fils, qui étant mort de bout à la bataille de Marathon, se tint droit après sa mort, soutenu des fleches dont il étoit tout percé.

„ Il y a lieu de douter, dit-il, si
 „ mon fils a vaincu en mourant, ou est
 „ mort en vainquant. La mort n'a point
 „ interrompu sa victoire; mais elle l'a
 „ continuée. Il a soutenu toute l'Asie &
 „ n'est point tombé. Il est mort & est
 „ demeuré debout. ... Il n'a pu ni tom-
 „ ber, ni être vaincu, & il a été con-
 „ traint de mourir. Il n'a pas quitté son
 „ corps; mais son corps l'a quitté. Il
 „ est le premier qui a cédé à la nature
 „ en triomphant d'elle. Il est le pre-
 „ mier que la mort n'a point abattu;
 „ qui a donné après son trépas des
 „ marques de sa valeur; qui a étendu



„ par la mort même la gloire & la durée de sa vie, &c. „* Le reste du discours est aussi puéril; car le raffinement y conduit.

Du Puéril.

Mais il est difficile de fixer le point qui sépare le raffinement du puéril, & le puéril du froid. Il y a entr'eux des nuances qu'il est plus aisé de sentir que de marquer. Je tâcherai cependant de les faire connoître avec le secours des exemples. La pensée raffinée, comme on l'a pu remarquer, est celle qui contient quelque chose de vrai; mais sur quoi l'on subtilise tant qu'elle ne conserve plus qu'un vain éclat, qui disparaît quand on l'examine de près.

Il est vrai, par exemple, que Marius a pu se consoler de sa disgrâce en voyant les ruines de Carthage, parce que ce triste spectacle étoit une preuve bien convaincante de l'inconstance des choses humaines. Si Lucain n'avoit dit que

* Bouhours. Man. de bien pens. dans les ouvr. d'espr.



cela, la pensée seroit solide, mais comme il a voulu subtiliser, il ne lui a laissé qu'un faux brillant; vous en allez juger.

Solatia fati

Carthago Mariusque tulit, pariterque cadentes
Ignovere Deis.

Carthage & Marius dans leur chute commune
Se consolent l'un l'autre en voyant leur fortune.
L'un de l'autre pesant le sort capricieux,
Ils charment leur supplice & pardonnent aux
Dieux. (*Breb*)

Combien ne faut-il pas chercher & subtiliser pour imaginer qu'une ville & un homme à la vue l'un de l'autre se consolent de leur disgrâce mutuelle, & la pardonnent aux Dieux?

Veut-on rendre puérile la même pensée? On n'a qu'à se représenter Marius abandonné, proscrit, réfléchissant profondément sur ses malheurs, & qui après avoir déploré d'une manière touchante son triste sort, tâche de se consoler par cette réflexion; *mais enfin*

Carthage & Marius dans leur chute commune
Se consolent l'un l'autre en voyant leur fortune.



L'un de l'autre pesant le sort capricieux
 Ils charment leur supplice & pardonnent aux
 Dieux.

Ce qui n'étoit que raffiné deviendra
 ridicule & puéril dans sa bouche, parce
 que la douleur & la tristesse ne doivent
 pas lui permettre de rechercher ses pen-
 sées. * D'où je conclus que le puéril est

* On peut faire à ce sujet deux réflexions bien
 naturelles. La première est que la même pensée
 sera noble, recherchée, froide ou puérile selon
 la place qu'elle occupera. De-là vient la néces-
 sité de connoître ce qui convient au sujet, &
 sur-tout à la situation de celui qui parle. Si
 nous jugeons les Auteurs sur ce principe qui est
 incontestable, combien y en aura-t-il qui échap-
 peront à la critique, pour n'avoit pas consulté
 en écrivant ce qu'exigeroient d'eux les bienséan-
 ces oratoires? Elles renferment tout l'Art de
 l'Orateur & du Poète?

Je remarque en second lieu qu'il est si facile
 de passer du sublime à l'enflé, au gigantesque,
 au froid, au puéril & même au burlesque, car
 tous ces défauts se tiennent, que des Auteurs
 dont le goût & les talents sont connus n'en
 sont pas exempts. On ne va au grand & au
 sublime qu'en cotoyant le précipice. Heureux
 ceux qui n'y tombent pas. Mais combien en
 trouve-t-on qui se sont constamment soutenus
 dans leur essor? Mascaron, Bossuet, Bourdaloue,
 Fléchier même n'ont pas toujours eu cet avan-
 tage. je ne parle pas de Corneille, dont les



toujours accompagné du ridicule. Les exemples suivants le feront encore mieux sentir.

L'air est le magasin où se fait l'équipage
De l'Archange guerrier qui préside à l'orage.
Là se forgent sans fer ces bombes de vapeur,
Dont les moles, les tours, les montagnes ont
peur.

Là sont les coutelas à lames flamboyantes
Et les lances de feu & d'éclairs rayonnantes
Là sont ces chariots qui de force trainés
Par les vents limoniers à leur joug enchaînés,
Du bruit de leur harnois & de leur attelage
Font le monde trembler du haut au bas étage.
Là se forgent encor ces foudres acérés
De six flammes ardents, de six pointes ferrés,
Qui mettent tout en feu, quand au son du ton-

nerre,

Décochés du nuage ils tombent sur la terre.

(Le Moine entret. poët. Entret. XI.)

„ Je m'arrête ici, Messieurs, & j'ai

défauts sont une triste preuve qu'avec le plus beau génie on peut tomber dans les plus grands ridicules. Je ne dirai rien aussi des ouvrages qui sont si fort à la mode. Qu'on les compare avec ceux des écrivains du siècle de Louis XIV, on sera étonné de la révolution qui s'est faite dans l'Art d'écrire.



„ appris d'un ancien que les plaies qui
 „ blessent le corps d'un Etat, sont des
 „ plaies sacrées, qu'il n'appartient qu'aux
 „ mains des puissances souveraines de
 „ manier. Pour moi je n'y porte ni ma
 „ langue, ni mes yeux, ni mes mains. J'ai
 „ peine même à y porter mon esprit. * „
 Cela est puéril, & cette expression, *porter sa langue sur les plaies de l'Etat*, quoique métaphorique, offre à l'esprit quelque chose de dégoûtant.

„ Il en est de ce cœur noble & géné-
 „ reux, comme d'un aiglon, qui dès le
 „ moment que le nid où il a été élevé est
 „ détruit, tend les ailes, prend son essor,
 „ se dérobe à nos yeux & va contem-
 „ pler d'un œil fixe & d'une paupière
 „ intrepide le bel astre dont le hibou
 „ ne peut contempler la lumière. Le
 „ cœur de l'illustre Henriette voit dé-
 „ truire par l'effet subit de la corruption
 „ ce corps que les Peres ont appelé le
 „ nid de l'ame, où elle ne doit être
 „ que pour un temps. „

La comparaison du *corps & de l'ame* avec le nid & l'aiglon est puérile. *L'astre*

* (Mascar. orais. fun. d'An. d'Autr.)



dont le Hibou ne peut contempler la lumière, circonstance inutile & ridicule. Hibou expression basse. De semblables défauts défigurent un ouvrage & rendent le style froid. Autre défaut dont il me reste à parler.

Du Style froid.

Il y a cette différence entre le puéril & le froid que le premier est toujours accompagné du ridicule; au lieu que le second à proprement parler ne l'est pas. Voici comment s'explique sur ce sujet l'Auteur des additions à la Préface du Traité du sublime traduit par Despréaux.

„ Bien que le froid soit presque toujours inséparable de l'enflure, comme
 „ on l'a pu remarquer dans la plupart
 „ des exemples que j'ai rapportés, il est
 „ certain que le puéril glace tout autrement l'esprit de l'Auditeur. L'enflure
 „ peut interrompre & détourner, pour
 „ ainsi dire, l'impression du discours,
 „ laquelle reprend son cours bientôt
 „ après. Mais au moment que le puéril
 „ se montre, l'impression déjà faite est
 „ détruite, & l'Auditeur frappé du ridicule, dont le puéril est toujours ac-



„compagné, ne peut que très difficile-
 „ment être ramené vers le grand, vers
 „le pathétique. Je ne fais même s'il
 „est possible qu'il y revienne. Le ridi-
 „cule est une source de distractions trop
 „féconde, pour laisser à l'esprit la liber-
 „té de se reprêter de suite à ce qui
 „demande de l'attention.... Le froid
 „qui naît de l'enflure n'est que passager.
 „Il diminue seulement le degré de cha-
 „leur; mais il ne l'éteint pas; & toutes
 „les facultés de l'ame qui n'ont pas
 „eu le temps de se refroidir entière-
 „ment, continuent de s'occuper ensem-
 „ble de l'ouvrage dont l'impression n'a,
 „comme je l'ai dit, été que retardée &
 „non ancantie. Voilà par quelles rai-
 „sons les Rhéteurs ont confondu le
 „style puéril & le style froid. Je dois
 „ajouter pour être plus précis qu'ils
 „n'ont coutume de l'être, que l'enflure
 „continuée dans toute la suite du dis-
 „cours, ou dans sa plus grande partie,
 „est toute aussi froide que le puéril,
 „tout aussi ridicule, tout aussi contraire
 „à l'impression que le discours doit
 „faire. On peut s'en convaincre par la
 „lecture d'une tragédie de Sénèque,
 „qui malgré la vivacité de sa compo-



„sit on brillante, ne fait que glacer de
„ plus en plus son lecteur.

Cette différence sera encore plus sensible quand nous aurons examiné quelles sont les causes du style froid. On en compte six. 1^o Les expressions qui ne sont pas animées dans les endroits où il faut de la chaleur.

C'est le grand défaut des Tragédies de Campistron; il lui manquoit cette sensibilité, cet enthousiasme qui fait emprunter aux Poètes le langage du sentiment avec tant de vivacité qu'ils nous intéressent au sort d'un personnage imaginaire. Mais ce qui me surprend, c'est que le grand Corneille qui nous agite si fortement dans quelques unes de ses pièces, nous glace dans le sujet le plus tragique qui ait été mis au théâtre, je veux dire dans son *Œdipe*. Y a-t-il rien en effet de plus théâtral & de plus pathétique que le moment où ce Roi malheureux reconnoît qu'il est le meurtrier de son Pere Laïus, & l'époux de Jocaste sa mere? Cependant qui le croiroit? Cette reconnoissance est d'un froid à glacer. Je passe sous silence la ridicule histoire qu'*Œdipe* fait du combat où il tua Laïus. Je n'en citerai que les deux derniers vers.



ET DE L'ORATEUR. 251

Il (Laius) se défendit bien, & me blessa deux fois,

Et tout mon cœur s'émut de le voir aux abois.

Vous palissez, Madame!

J O C A S T E.

Ah! Seigneur, puis-je apprendre
Que vous ayez tué Laius après Nicandre?
Que vous ayez tué Laius de votre main
Sans en frémir d'horreur, sans en pâlir soudain?

Œ D I P E.

Quoi! c'est-là ce Phorbas qui vit tuer son maître?

J O C A S T E.

Vos yeux après seize ans l'ont trop su recon-
noître,
Et ses deux compagnons que vous avez dépeints,
De Nicandre & du Roi portent les traits em-
preints.

Œ D I P E.

Mais ce furent brigands dont le bras...

J O C A S T E.

C'est un conte
Dont Phorbas au retour voulut cacher sa honte.
Une main seule hélas! fit ces funestes coups,
Et par votre rapport ils partirent de vous.

T H E' S E' E

Seigneur je suis le frère ou l'amant de Dirce,
Et son Père ou le mien de votre main percé...



ŒDIPÉ.

Prince, je vous entends, il faut venger ce Père,
 Et ma perte à l'Etat semble être nécessaire,
 Puisque de nos malheurs la fin ne se peut voir
 Si le sang de Laius ne remplit son devoir.
 C'est ce que Tirésie avoit voulu me dire :
 Mais ce reste du jour souffrez que je respire.
 Le plus sévère honneur ne sauroit murmurer
 De ce peu de moments que j'ose différer ;
 Et ce coup surprenant permet à votre haine,
 De faire cette grace aux larmes de la Reine.

Est-ce ainsi que doivent parler de tels acteurs? Ces vers sont-ils l'expression du trouble & de la douleur si ordinaires dans ces moments terribles? Que fera-ce si à ce défaut de chaleur se joignent les figures brillantes & les pensées recherchées? Or c'est ce qu'on trouve dans la scène suivante qui devrait être toute de feu. *

JOCASTE A ŒDIPÉ.

Que de maux nous promet cette triste journée!
 J'y dois voir ou ma fille ou mon fils s'immoler,

* Il faudroit lire quelques piéces de Corneille avec les remarques de M. de Voltaire.



Tout le sang de ce fils de votre main couler ,
 Ou de la sienne enfin le vôtre se répandre.
 Et ce qu'Oracle aucun n'a fait encore attendre ,
 Rien ne m'affranchira de voir sans cesse en vous ,
 Sans cesse en un mari l'assassin d'un époux.
 Puis-je plaindre à ce mort la lumière ravie ,
 Sans haïr le vivant , sans détester ma vie ?
 Puis-je de ce vivant plaindre l'aveugle sort ,
 Sans détester ma vie & sans trahir le mort.

2°. Ces vers & le reste de la scène prouvent qu'il ne faut point raisonner quand on doit être accablé , & que les antithèses , les termes emphatiques sont déplacés dans la passion , & ne contribuent pas moins à la froideur , que le défaut des situations propres à nous toucher : car il faut , autant qu'on peut , nous intéresser pour les personnages qu'on fait agir ou dont on parle. 3°. On verra quel effet cela produit par la comparaison que je vais faire des morceaux les plus pathétiques de la description que Lucrece & Virgile nous ont laissée , l'un de la peste des hommes , & l'autre de celle des animaux.

„ Les jeunes taureaux , dit Virgile ,
 „ mouroient au milieu des plus gras
 „ paturages , ou venoient rendre leurs
 „ soupirs dans leurs étables abondam-



„ ment pourvues de toute sorte de
 „ fourrages. Les chiens les plus doux
 „ étoient en proie à la rage; la toux
 „ violente jointe à l'enflure de la gor-
 „ ge, faisoit perdre la respiration aux
 „ pourceaux. Ces superbes coursiers,
 „ si souvent vainqueurs dans les com-
 „ bats de la course, abattus par le mal
 „ dédaignoient l'herbe des prairies, &
 „ l'eau des fontaines. Ils frappoient la
 „ terre de leur pied languissant, & bail-
 „ loient leurs tristes oreilles. Leur peau
 „ dénuée de suc étoit colée sur leurs
 „ os, ils paroissoient baignés d'une
 „ sueur dont la cause étoit inconnue,
 „ & qui devenoit bientôt la sueur de
 „ la mort. „ (*Disfont.*)

Hinc latis vituli vulgò moriuntur in herbis,
 Et dulces animas plena ad præsepia reddunt.
 Hinc canibus blandis rabies venit & quatit ægros
 Tussis anhelas sues, ac faucibus angit obesis.
 Labitur infelix studiorum atque immemor herbæ
 Victor equus, fontesque avertitur & pede terram
 Crebra ferit: dimissæ aures, incertus ibidem
 Sudor & ille quidem morituris frigidus: aret
 Pellis & ad tactum tractanti dura resistit.

(*Georg. l. 3*)

Écoutons Lucrece? „ L'infection qui



„ sortoit de la bouche des malades étoit
 „ semblable à celle qu'envoient les ca-
 „ davres. Privés presque de sentiment &
 „ de force, ces malheureux touchoient
 „ à leur dernière heure. Une douleur
 „ inquiète, des gémissements mêlés
 „ de plaintes, accompagnoient leurs
 „ maux; les agitations violentes &
 „ douloureuses que leurs sanglots conti-
 „ nuels causoient dans toutes les par-
 „ ties d'un corps déjà épuisé, les lais-
 „ soient presque sans vie. Vous ne con-
 „ noissiez point à la vue, mais seule-
 „ ment au toucher, le feu intérieur qui
 „ les consumoit. . . . Plusieurs autres
 „ symptômes annonçoient la mort; la
 „ frayeur, la tristesse, le sourcil froncé,
 „ le visage enflammé où la fureur éclai-
 „ roit, des bourdonnements dans l'o-
 „ reille, la respiration tantôt fréquente
 „ & forte, tantôt lente & gênée: le cou
 „ baigné de sueur, &c. „

Spiritus ore foras tetrum volvebat odorem,
 Rancida quo perolent projecta cadavera rictu.
 Atque animi prorsus vires totius & omne
 Languebat corpus, lethi jam limine in ipso.
 Intolerabilibusque malis erat anxius angor
 Assiduè comes & gemitu commiquerela. xta
 Singultusque frequens noctem persæpe diemque



256 L'ART DU POÈTE

Dissolvebat cos defessos ante , fatigans.
 Nec nimio cuiquam posses ardore tueri
 Corporis in summo summam ferviscere partem ;
 Sed potius tepidum manibus proponere tactum..
 Multaque præterea mortis tum signa dabantur.
 Perturbata animi mens in mœrore , metuque :
 Triste supercilium , furiosus voltus & acer :
 Sollicitæ porrò plenæque sonoribus aures ;
 Creber spiritus ac ingens , raroque coortus.
 Sudorisque madens per collum splendidus hu-
 mor. &c. (*Lucret. l. 6.*)

Remarquez la différence qu'il y a dans le style de l'un & de l'autre. Les vers de Virgile sont coulants, harmonieux & quelques-uns même imitatifs. Les épithètes sont heureusement choisies, & il regne dans tout le morceau un sentiment qui affecte le lecteur. Lucrece au contraire paroît plus Philosophe que Poète. Il s'attache à nous faire un détail fort circonstancié des symptômes de la maladie qu'il décrit; car j'ai passé trente six vers, dont beaucoup ne valent pas ceux qu'on vient de lire. Ainsi indépendamment du style, Virgile a encore l'avantage d'être plus concis. Ce n'est pas un petit mérite que de savoir se borner dans les détails, & de ne rien dire qui ne soit digne de la Poésie.

Mais



Mais ce qui frappe le plus dans les vers des Géorgiques, c'est la peinture touchante du cheval mourant; on le plaint. Ce que Lucrece dit des hommes qu'ils étoient accablés de langueur, & que leurs maux ne leur donnoient aucun relâche.

Nec requies erat ulla mali : defessa jacebant
Corpora ;

Ne fait pas la même impression. Pourquoi? Parce que nous lisons seulement le récit de ces maux, au lieu que nous sommes témoins de la triste situation du cheval.

Continuons le parallèle; nous verrons dans les Géorgiques, un taureau fumant
„ sous le joug, tomber tout à coup,
„ vomir du sang & de l'écume, & rendre les derniers soupirs. Le triste Laboureur laisse sa charrue & son travail, & détele son taureau affligé de
„ la mort de son compagnon. Ni le
„ salubre ombrage des bois, ni l'agréable verdure des prairies, ni l'onde
„ pure des ruisseaux coulants sur du gravier, & serpentants dans les campagnes ne peuvent réjouir les troupeaux

R



„ foibles & languissants. On voit leurs
 „ flancs creusés, leurs yeux éteints, &
 „ leur tête panchée succomber sous son
 „ propre poids. C'est en vain que leur
 „ travail pénible a enrichi leur maître
 „ qui ne les peut soulager. „

Ecce autem duro fumans sub vomere taurus
 Concidit, & mixtum spumis vomit ore cruorem,
 Extremosque ciet gemitus, it tristis arator,
 Mœrentem abjungens fraternâ morte juvencum,
 Atque opere in medio defixa relinquit aratra.
 Non umbræ aliorum nemorum, non mollia pos-
 sunt

Prata movere animum, non qui per saxa volutus
 Purior electro campum petit amnis; at ima
 Solvuntur latera, atque oculos stupor urget iner-
 tes,

Ad terramque fluit devexo pondere cervix.
 Quid labor, aut benefacta juvant? Quid vomere
 terras

Invertisse graves?

D'un autre côté Lucrece nous repré-
 sente un spectacle digne de compassion.
 „ C'est que dans le lieu même où un
 „ homme étoit frappé de la maladie,
 „ il se livroit au désespoir, se couchoit
 „ tristement par terre, & expiroit à côté
 „ de ceux qui venoient de rendre sous



„ ses yeux le dernier soupir. Chaque
 „ instant étoit marqué par la mort de
 „ quelqu'un ; car la contagion qui ne
 „ cessoit point ses ravages se communi-
 „ quoit rapidement. Ceux que l'amour
 „ de la vie éloignoit d'auprès de leurs
 „ amis malades , sentoient bientôt
 „ les impressions du mal. Une fin
 „ honteuse & cruelle étoit le prix de
 „ leur infidélité. Privés de tous soins
 „ ils périssoient misérablement. D'autres
 „ forcés par la honte à prendre soin des
 „ malades , ou appelés à leur secours
 „ par leurs plaintes & leurs prieres , s'ex-
 „ posoient à la contagion. Ainsi les plus
 „ gens de bien affrontoient la mort ;
 „ & après avoir rendu par une noble
 „ émulation les derniers devoirs à leurs
 „ parents , ils rentroient dans leur mai-
 „ son , accablés de douleur , fondant en
 „ larmes , & mourant la plupart , victi-
 „ mes de leur zele. Enfin dans ces temps
 „ malheureux le chagrin faisoit mourir
 „ ceux que la maladie & la mort avoient
 „ épargnés. En proie aux rigueurs de la
 „ faim & de la peste , le laboureur &
 „ le berger languissoient dans leurs ca-
 „ banes. Vous voyiez tantôt le Pere tom-
 „ ber mort sur le corps de son fils ex-



„pirant, & tantôt le fils rendre le des-
 „nier soupir entre les bras de ceux qui
 „lui avoient donné le jour.

Illud in his rebus miserandum & magno perere
 unum

Ærumnabile erat, quod ubi se quisque videbat
 Implicitum morbo, morti damnatus ut esset,
 Deficiens animo mesto cum corde jacebat,
 Funera respectans, animum & mittebat ibidem;
 Idque vel imprimis cumulabat funere funus.

Quippe etenim nullo cessabant tempore apisci
 Ex aliis alios avidi contagia morbi.

Nam quicumque suos fugitabant visere ad ægros,
 Vitæ nimirum cupidi, mortisque timentes

Poenibat paulo post turpi morte malæque
 Desertos, opis expertes, incuria mactans,
 Lanigeras tanquam pecudes & bucera secla.

Qui fuerant autem præsto, contagibus ibant,
 Atque labore; pudor quem tum cogebat obire,
 Blandaque lassorum vox mixta voce querelæ.

Optimus hoc lethi genus ergo quisque subibat.
 Inque aliis alium populum sepelire suorum

Certantes lacrymis lassi, luctuque redibant:
 Inde bonam partem in lethum mœrore dabantur.
 Nec poterat quisquam reperiri quem neque mor-
 bus,

Nec mors, nec luctus tentaret tempore tali.

Præterea jam Pastor & armentarius omnis

Et robustus item curvi moderator aratri,

Languabant, penitusque casis contrusa jacebant



Corpora, paupertate & morbo dedita morti.
 Exanimis pueris super exanimata parentum
 Corpora non nunquam posses, retròque videre
 Matribus & patribus natos super edere vitam.

Ce morceau est beau quoique un peu trop long ; mais ce n'est jamais qu'une description. Au lieu que Virgile peint. Y a-t-il rien de mieux imaginé que cette verdure & ces ruisseaux qui ne peuvent réjouir les troupeaux languissants ? Il y a là une espece de contraste qui fait admirablement sentir la force du mal auquel les bestiaux étoient en proie. Cela prouve aussi (pour le dire en passant) que de petites circonstances placées à propos donnent au tableau un intérêt tout différent. Je les comparerois volontiers à ces gestes, à ces airs de tête de l'Orateur, qui, quoiqu'ils paroissent peu importants, relevent considérablement le mérite du discours.

4°. On est froid lorsque les mouvements rapides des passions sont ralentis par des détails minutieux, ou par une ridicule ostentation de science.

Œdipe, par exemple, dans la Thébaïde de Sénèque, voulant se donner la mort, excite ses mains à le bien



seconder; il ne leur assigne aucun endroit pour frapper, parce que tout son corps est coupable : mais il leur dit
 „ Brisez ce corps, arrachez ce cœur
 „ souillé de tant de crimes, pénétrez
 „ jusqu'au fond de mes entrailles; faites
 „ retentir ce gosier sous vos coups, déchirez les veines, ou exercez vos fureurs sur la partie qui les a déjà éprouvées, (il veut parler des yeux)
 „ rouvrez ces plaies, &c. „

Après d'autres puérités semblables il dit à son Pere, enfoncez mes mains dans mon cerveau; terminez ma vie par la partie par laquelle j'ai commencé de mourir.

Manum cerebro indue.

Hac partemortem perage quâ cepi mori. (Acte 1.

On est plus tenté de rire que de pleurer en lisant ces choses. Pour juger combien une vaine parade d'érudition refroidit le style, on n'a qu'à lire les fureurs d'Hercule dans Sénèque; ou les enchantements de Médée dans le 4^{me}. acte de la Tragédie qui porte son nom.

5^o. On est froid toutes les fois qu'on dit des choses qui ne conviennent point



à la situation où l'on est. Sénèque nous en fournit un exemple bien singulier dans la Tragédie d'Hercule le furieux, piece remplie d'idées folles & extravagantes. Car Amphytrion & Mégare qui sont menacés par Lycus de la mort la plus cruelle, questionnent Thésée sur le voyage des enfers, & ont avec lui un entretien où l'esprit est prodigué, au lieu qu'ils devoient à peine avoir la force d'exprimer leur trouble & leur consternation. Cette scene ressemble assez pour le goût à celle de Corneille que j'ai citée plus haut. Mais ce qui est du plus grand ridicule dans Sénèque, c'est qu'après que Thésée a dit qu'on voit à la porte des enfers la faim, la honte, la crainte, la terreur, la maladie, la guerre, &c. Amphytrion lui demande s'il y a du bled & du vin.

Famesque mœsta tabido rictu jacens,
 Pudorque serus conscios vultus regit,
 Metus, pavorque, funus & frendens dolor,
 Aterque luctus sequitur & morbus tremens;
 Et cincta ferro bella in extremo abdita;
 Iners senectus adjuvat baculo gradum.

A M P H Y T R I O N.

Est-ne aliqua tellus Cereris aut Bachi ferax.

R 4



6°. Enfin rien ne nous glace davantage que de voir un Auteur s'émouvoir beaucoup pour de petits objets, comme dans les vers suivants faits contre un homme qui avoit critiqué Senteuil.

Et cependant, ô Ciel! devant toute la terre
 Un jeune homme insolent lui déclare la guerre.
 L'ingrat respire encor en son crime endurci.
 Quoi donc! espères-tu nous échapper ainsi?
 Non, tandis que saisi d'une frayeur stérile,
 En fuyant vers Rouen tu cherches un asyle,
 La Seine engloutissant ton crime sous les eaux,
 Vengera par ta mort l'honneur de son héros.

(Du Cerceau.)

Quelquefois un Auteur prend dans les petits sujets un ton grave & sublime à dessein d'amuser le lecteur, comme a fait Boileau dans son lutrin; alors ce n'est plus un défaut, c'est un agrément.

Des Pensées agréables.

L'agrément des pensées consiste dans une certaine grace empruntée. 1°. Des sujets fleuris qui plaisent par eux-mêmes, tels que les ruisseaux, les fleurs, les prairies, &c.



L'air n'est plus obscurci par les brouillards
épais.

Les prés font éclater les couleurs les plus vi-
ves ;

Et dans leurs humides palais

L'hiver ne retient plus les Naiades captives.

Les bergers accordant leur musette à leur voix ,

D'un pied léger foulent l'herbe naissante ;

Les troupeaux ne sont plus sous leurs rustiques
toits.

Mille & mille oiseaux à la fois

Ranimant leur voix languissante,

Réveillent les échos endormis dans ces bois.

Où brilloient les glaçons , on voit naître les ro-
ses. (*Deshoulières.*)

Les fictions ingénieuses font aussi un
très bel effet, en ce qu'elles procurent à
l'esprit un exercice agréable qui l'amuse
sans le fatiguer. Tel est le plaisir qu'on
éprouve en lisant le *Vert-vert* ou le
Lutrin.

3°. L'agrément naît de l'opposition
qui se trouve entre deux objets qu'on
met à côté l'un de l'autre, à dessein
d'égayer le lecteur. Les exemples sui-
vants vont rendre cela plus sensible.

Au récit imprévu de l'horrible insolence
Le Prélat hors du lit impétueux s'élance.



Vainement d'un breuvage à deux mains apporté
Gilotin avant tout le veut voir humecté.

Il veut partir à jeûn, il se peigne, il s'apprête,
L'yvoire trop hâté deux fois romp sur sa tête,
Et deux fois de sa main le bouis tombe en mor-
ceaux :

Tel Hercule filant rompoit tous les fuseaux.

Gresset a dit en parlant du perroquet.

Il n'étoit point d'agréable partie,
S'il n'y venoit briller, caracoller,
Papillonner, siffler, rossignoler;
Il badinoit, mais avec modestie,
Avec cet air timide & tout prudent
Qu'une novice a même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondoit à tout avec justesse.
Tel autrefois César en même temps
Dictoit à quatre en styles différents.

Ces comparaisons charment infailli-
blement par leur opposition singulière.
Delà vient sans doute le plaisir qu'on
trouve à lire des parodies.

Un simple retour inattendu suffit
quelquefois pour rendre la pensée agréa-
ble par la surprise qu'il nous procure.

Un gros serpent mordit Aurele;
Que croyez-vous qu'il arriva?



ET DE L'ORATEUR. 267.

Qu'Aurele en mourut ? Bagatelle !
Ce fut le serpent qui créva.

Petits Auteurs d'un fort mauvais journal ,
Qui d'Apollon vous croyez les Apôtres ,
Pour Dieu tâchez d'écrire un peu moins mal ,
Ou taisez-vous sur les écrits des autres.
Vous vous tuez à chercher dans les nôtres ,
De quoi blâmer & l'y trouvez très bien.
Nous au rebours nous cherchons dans les vôtres.
De quoi louer & nous n'y trouvons rien.
(Rousséau.)

Enfin une pensée tire souvent son agrément de la naïveté. C'est le mérite de beaucoup d'épigrammes. Je ne citerai que celle que Marot adressa au Roi François premier qui alloit à Marseille pour s'aboucher avec le Pape Clément VII.

Mon second Roi j'ai une haquenée ,
D'assez bon poil , & vicille comme moi ;
A tout le moins long-temps a qu'elle est née ,
Dont elle est foible & son maître en émoi.
La pauvre bête au signe que je voi
Dit qu'à grand peine ira jusqu'à Narbonne,
Si vous voulez en donner une bonne ,
Savez comment Marot l'acceptera ?
D'aussi bon cœur comme la sienne il donne
Au fin premier qui la demandera.



Il est permis à un Auteur de mettre des pensées agréables dans un ouvrage, quand le sujet les comporte; & il doit éviter avec soin les peintures dégoûtantes, ou les idées qui révoltent le lecteur, telles qu'on en trouve dans le Thyeste de Sénèque, dans les enchantemens magiques de la Médée du même Poëte, & dans la Thébaïde de Stace, où le furieux Tydée se souille le visage du sang & de la cervelle d'une tête humaine, qu'il tient entre les dents & que ses compagnons s'efforcent de lui arracher. On ne sauroit non plus approuver Virgile d'avoir dit dans le troisieme livre de l'Enéide que le Cyclope rassasié & enivré dormoit dans son antre, vomissant, durant le sommeil, les viandes & le vin dont il s'étoit rempli.

Ces peintures nous choquent avec raison, ainsi que celles que nous lisons dans la seconde Philippique, ou Cicéron reproche trop souvent à Antoine sa passion pour le vin.



De la pensée vive.

La pensée vive est celle qui représente l'objet clairement & en peu de traits. S'agit-il de peindre d'une manière vive la destruction d'une ville consumée par un incendie ? Sénèque le fait en ces termes. *Lugdunum quod ostendebatur in gallia quaritur.* On cherche Lyon dans la Gaule. Et Virgile en parlant de Troie. *Il ne reste plus que la place où elle étoit. Et campos ubi Troja fuit.*

Ajoutons à cela la pensée sublime du Psalmiste sur l'impie. *Vidi impium super-exaltatum & elevatum sicut cedros Libani; & transivi & ecce non erat : Et quasi vi cum, & non est inventus locus ejus.* Ps. 36.

Y a-t-il rien de plus sublime & de plus vif que ce trait ? Je vois sur la terre un homme puissant qui semble être inaccessible à tous les coups de la fortune. j'ai passé, il n'est déjà plus ; il n'en reste aucune trace. Monsieur Racine a ainsi traduit ce verset.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.
Pareil au Cèdre il portoit dans les Cieux
son front audacieux.
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre.



Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus ,
Je n'ai fait que passer il n'étoit déjà plus.

On trouve quelque chose d'approchant dans le P. Massillon.

„ Dieu , dit-il a soufflé sur l'amas de
„ leurs richesses injustes , & l'a dissipé
„ comme de la poussière. „

Ces exemples ne sont point rares dans les bons Auteurs. On remarquera en les lisant que tous les traits sublimes sont vifs. Mais il faut selon la judicieuse réflexion de Quintilien , user sobrement des pensées vives , parce qu'elles s'entrenuissent , s'étouffent & répandent de l'obscurité , quand elles sont trop multipliées.

Il seroit même à craindre que cette affectation ne dégénéraît en puérilité , comme nous l'avons déjà observé , & comme il est aisé de s'en convaincre par la lecture de Sénèque.

J'ajouterai que comme leur beauté consiste à être courtes , & que pour cette raison elles sont détachées , elles rendent le style coupé & sautillant , & en excluent l'harmonie si nécessaire à l'Eloquence. On se tromperoit cependant si pour éviter cet écueil on préféreroit d'être diffus. Ce seroit tomber dans une autre erreur que je vais tâcher de combattre.



De la Diffusion.

On est diffus toutes les fois qu'on emploie un vain tas de paroles, pour exprimer des idées qu'on auroit pu renfermer en peu de mots. C'est le défaut d'une imagination féconde. Elle ne fait presque jamais réduire ses productions à la mesure que demande le bon sens. Qu'on lise les Auteurs qui ont le plus d'esprit ; on les verra présenter une belle pensée dans tous les jours où elle peut être vue, & la même remplit quelque fois deux pages. Les hommes de génie ne sont pas toujours exempts de ce reproche. Dominés par l'imagination, ils ne savent pas où il faut s'arrêter, témoin Corneille à qui il est arrivé de diminuer par des inutilités l'impression qu'avoient fait des traits sublimes, tels que celui-ci.

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?

H O R A C E.

Qu'il mourût ;
Ou qu'un beau désespoir enfin le secourût.

(*Hor. art. 3. Scen. 6.*)

Le lecteur frappé d'admiration du



qu'il mourût qui montre tant de grandeur d'ame , voit avec peine l'autre vers , qui bien loin d'ajouter quelque chose au premier trait si vif & si beau , en diminue presque la force en présentant un sentiment moins grand que le premier.

Dans le même Poète , ainsi que dans Sénèque , Nérine exhorte Médée à cacher le dépit & la rage dont elle est animée contre Jason.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite ,
Pour voir en quel état le sort vous a réduite
Votre pays vous hait , votre époux est sans foi ,
Dans un si grand revers que vous reste-t-il ?

MÉDÉE

Moi,

Moi dis - je est c'est assez.

Cette réponse est vive & sublime. Médée auroit du s'en tenir là & se retirer , au lieu d'ajouter ce qui suit.

NÉRINE

Quoi vous seule Madame ?

MÉDÉE

Oui tu vois en moi seule & le fer & la flamme ,
Et la terre & la mer & l'enfer & les Cieux ,
Et le sceptre des Rois & la foudre des Dieux.

Med. A. 7. 1. Scen. 5.

Tout



Tout cela prouve qu'il faut beaucoup de goût pour réprimer cette loquacité dans laquelle on noie ses pensées. La précision convient à la Poésie toutes les fois qu'elle a de grandes passions à exprimer.

De la Clarté.

La clarté est la première qualité du discours. Tout homme qui écrit ou qui parle en public est non seulement obligé de retrancher ce qui ne présente pas à l'esprit une image vive & lumineuse ; mais encore de développer tout ce qui pourroit paroître obscur à un auditeur médiocrement attentif. Il évitera donc avec soin les tours ambigus & épigrammatiques, les phrases trop longues, difficiles à lire & à prononcer ; celles qui sont chargées d'idées incidentes ou accessoires à l'idée principale, & embarrassées de plusieurs conjonctions qui courent le sens. L'ordre est la première source de la clarté. Quiconque a le talent de bien arranger les pensées est sûr d'être intelligible. Voilà pourquoi il est rare que ceux qui ont l'imagination vive & féconde s'énoncent clairement.

S



Leurs idées tumultueuses se présentant en foule, se pressent & n'ont pas le temps de se placer dans l'ordre naturel. De-là les constructions louches, les tours ambigus, la confusion, & les termes impropres.

J'ai parlé ailleurs de la clarté, on peut voir ce qui en a été dit. * J'ajouterai seulement que le moyen le plus sûr de se faire entendre, est de n'employer que des expressions justes & consacrées par l'usage; d'éviter les transpositions, les longues parenthèses, & sur-tout de bien méditer son sujet; parce que

Selon que notre idée est plus ou moins obscure
L'expression la suit ou moins nette ou plus pure,
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément. (*Boil.*)

Cui lecta potenter erit res
Nec facundia deseret hunc nec lucidus ordo.

(*Hor. de art. Poet.*)

En effet, on se rend toujours intelligible lorsqu'on est vivement frappé d'un objet, & que l'on connoît les termes propres pour l'exprimer. On peut

* A l'article de la narrat.



même se flatter alors d'écrire avec pureté ; c'est la seconde qualité du style. Mais cet avantage ne s'acquiert que par une étude réfléchie de la langue , & par la lecture des bons Auteurs. On apprendra même dans ceux-ci ce que les grammaires ne sauroient nous apprendre ; je veux dire l'Art de ménager dans les périodes des suspensions & des repos naturels ; de mêler tellement les syllabes breves avec les longues , qu'on puisse à la fois satisfaire l'oreille , & exprimer la rapidité ou la lenteur des sentiments , la grandeur ou la finesse des pensées. Car on doit mettre autant qu'on peut un certain accord entre l'expression & les choses. C'est en cela que consiste l'harmonie. *

L'harmonie souffre quelquefois de la justesse & de l'arrangement logique des mots , & réciproquement. C'est alors à l'Orateur à concilier , s'il est possible , l'une avec l'autre , ou à décider lui-même jusqu'à quel point il peut sacrifier l'harmonie à la justesse. La seule règle générale qu'on puisse donner sur ce sujet , c'est qu'on ne doit ni trop souvent sacrifier l'une à l'autre , ni jamais violer l'une ou l'autre d'une manière trop choquante. Le mépris de la justesse offenserait la raison , & le mépris de l'harmonie blesserait l'organe. L'une est un juge sévère qui pardonne difficilement , & l'autre un Juge orgueilleux qu'il faut ménager. (*Encycl. art. éloc.*)



Cicéron nous en fournit un bel exemple dans l'endroit de la Milonienne, où il décrit les embarras de Milon & la légèreté de Clodius.

Obviam fit ei Clodius expeditus in equo, nullâ rhedâ, nullis impedimentis, nullis græcis comitibus, ut solebat, sine uxore, quod numquam fere. Cum hic insidiator, qui iter illud ad eadem faciendam apparasset, cum uxore veheretur in rhedâ penulatus, vulgi magno impedimento ac muliebri, & delicato ancillarum puerorumque comitatu. „

La rapidité du style semble imiter la marche de Clodius. L'Orateur pour la peindre n'a employé que des mots courts, des phrases coupées, & beaucoup de syllabes breves. Il a même eu soin d'éviter le concours des lettres dures qui auroient ralenti la prononciation. Au lieu que les Syllabes longues, les hiatus fréquents, les épithètes, les longs mots, & tout ce qui peut rendre le style grave & lent, a été réservé pour exprimer les embarras de Milon.

Nos Orateurs françois n'ont pas négligé l'harmonie, qu'ils ont regardée avec raison comme le véhicule de la pensée. Mais il y en a qui semblent s'y être



plus particulièrement attachés. Monsieur Flechier, par exemple, de qui j'ai pris le morceau suivant.

„ Déjà frémissoit dans son camp l'en-
 „ nemi confus & déconcerté; déjà prenoit
 „ l'essor pour se sauver dans les monta-
 „ gnes, cet aigle dont le vol hardi avoit
 „ d'abord effrayé nos Provinces. Ces fou-
 „ dres de bronze que l'enfer a inventés
 „ pour la destruction des hommes, ton-
 „ noient de tous côtés pour précipiter
 „ & favoriser cette retraite; & la France
 „ en suspens attendoit le succès d'une
 „ entreprise qui selon toutes les regles
 „ de la guerre étoit infallible. Hélas!
 „ nous savions ce que nous devions
 „ espérer; & nous ne prévoyions pas ce
 „ que nous devions craindre..! O Dieu
 „ terrible, mais juste en vos conseils sur
 „ les enfants des hommes! vous dis-
 „ posez & des vainqueurs & des victoi-
 „ res.... Vous immolez à votre souve-
 „ raine grandeur de grandes victimes,
 „ & vous frappez quand il vous plait,
 „ ces têtes illustres que vous avez tant
 „ de fois couronnées. „

Je ne ferai que copier ici les réflexions que fait sur cet endroit l'Auteur du cours des belles-lettres. (Tom. 4.)



278 L'ART DU POÈTE

1°. les sons dit-il sont mâles, vigoureux, assez fournis de consonnes, les mots sont longs, harmonieux, *déconcerté, montagne, Provinces, enfants des hommes, souveraine grandeur.*

2°. Il y a des tours singuliers & hardis. *Déjà frémissait l'ennemi... déjà prenoit l'essor &c.* Ces constructions sont inusitées dans le style simple.

3°. Des termes énergiques, c'est-à-dire, des termes qui peignent la chose à l'imagination, en même temps qu'ils la font entendre à l'esprit. *Frémissait, prenoit l'essor, ... cet aigle dont le vol hardi... ces foudres de bronze tonnoient, la France en suspens attendoit. &c.*

4°. De grandes figures. L'exclamation, *hélas!* l'apostrophe, *ô Dieu terrible!* &c. Des antithèses marquées, *vous disposez & des vainqueurs & des victoires.* Le ton simple n'a point ce ton animé, ces éclats qui portent avec eux l'action même de l'Orateur qui déclame. On sent qu'il est en chaire, on l'entend, on voit son geste.

5°. L'amplification regne par-tout. C'est-à-dire que l'Orateur présente ses idées plusieurs fois chacune; mais chaque fois avec quelque accroissement de



grandeur & de force. *Déjà frémissait, déjà prenoit l'essor, &c.*

6°. Il y a la distribution & la progression des nombres ; c'est-à-dire que l'Orateur a choisi dans ses phrases les intervalles les plus majestueux, & qu'il les a fait croître avec une certaine proportion. Relisez l'endroit cité, jusqu'au mot *hélas !* Cette distribution qui se trouve par-tout dans le haut style, présente à l'esprit une sorte de figure qui réunit à la fois la variété & l'unité !

On peut lire tout ce que cet Auteur a écrit sur le nombre & l'harmonie. Voyez encore la Poétique françoise, Tome 1. Chap. VI.

Les anciens qui faisoient entrer dans un vers les dactyles & les spondées, avoient une Poésie plus harmonieuse que la nôtre, parce qu'ils y mettoient plus ou moins de dactyles, selon que l'idée qu'ils avoient à exprimer l'exigeoit. De-là ces vers imitatifs que nous trouvons fréquemment dans leurs ouvrages, & dont Monsieur l'Abbé du Resnel a voulu nous donner l'exemple & le précepte dans sa traduction de Pope.



280 L'ART DU POÈTE

Mais c'est peu dans un vers que de fuir la
rudesse.

Il faut que le son même avec délicatesse,
Fasse entendre au lecteur l'action qu'on décrit,
Et que l'expression soit l'écho de l'esprit.

Que le style soit doux lorsqu'un tendre zéphyre
A travers les Forêts s'insinue & soupire.

Qu'il coule avec lenteur quand de petits ruisseaux
Roulent tranquillement leurs languissantes eaux.
Mais les vents en fureur, la mer pleine de rage,
Font-ils d'un bruit affreux retentir le rivage ?

Le vers comme un torrent en grondant doit
marcher.

Qu'Ajax souleve & lance un énorme rocher.

Le vers appesanti tombe avec cette masse.

Voyez vous des épis éfleurant la surface
Camille dans un champ qui court, vole &
fend l'air,

La muse suit Camille & part comme un éclair. *

(essai sur la critique)

Tout le monde connoît ces deux vers
de Virgile.

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui
lumen ademptum.

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula
campum.

* Voyez dans l'Énéide le portrait de Camille.



On trouve cette harmonie imitative dans Lucrèce même , qui paroît cependant s'être plus attaché au fond des choses qu'à l'ornement. Et j'en citerois quelques vers si je ne craignois d'être trop long. Je ne rapporterai donc plus que les deux suivants qui sont tirés d'Horace.

Semotique prius tarda necessitas
Læthi, corripuit gradum.

Dans le premier , la mort semble retarder sa marche par la lenteur des mots ; & dans le second elle prend des aîles ; tant l'expression est vive.

Pour mettre de l'harmonie dans un ouvrage , il faut éviter le concours des voyelles à l'exception de l'e muet qui s'élide , celui des consonnes & des mots désagréables à prononcer , tels que ceux-ci.

Dont on frauda les droits en revenant de
Flandre ... (*Regn. le distr. Coméd.*)

Travail toujours trop peu vanté. (*La mothe.*)

Les pauses mal placées , les repos de la voix mal distribués , les rimes , les consonnances semblables , & les mesures qui approchent de celle des vers , sont



des défauts qu'on trouve rarement dans les bons écrivains. Ils n'évitent pas avec moins de soin les répétitions fréquentes du même mot, & de la même particule, les parenthèses longues, le style haché, & enfin tout ce qui peut nuire à la clarté & à l'élégance du discours. Ils s'attachent même, pour que l'harmonie soit plus exactement observée, à entremêler les périodes soutenues & arrondies avec d'autres qui le sont moins, & qui servent comme de repos à l'oreille. On ne prétend pas exclure absolument les vers de la Prose, à laquelle ils peuvent donner beaucoup d'agrément. On veut seulement qu'ils ne soient ni recherchés ni fréquents; car du reste on en trouve dans les meilleurs Auteurs.

Comme en fait d'ouvrages d'esprit, les qualités sont toujours voisines des défauts, prenons garde qu'en cherchant l'harmonie nous ne rendions le style foible & languissant.

Employons donc premièrement l'énergie des termes. Elle consiste à exprimer les choses d'une manière si forte & si vive, qu'elles laissent dans l'esprit des auditeurs des impressions profondes. Exemple.

„ Dieu seul est toujours le même, &



», les années ne finissent point. *Le torrent*
 », *des âges & des siècles coule* devant les
 », yeux, & il voit avec un *air de vengeance*
 », & *de fureur* de foibles mortels *entraînés*
 », *par le cours fatal*, *l'insulter en passant*,
 », profiter de ce seul moment pour désho-
 », norer son nom, & *tomber* au sortir de
 », là, entre *les mains éternelles de sa colere*
 », & *de sa justice.* », (Massil.)

Accoutumons-nous de bonne heure à remarquer les expressions énergiques, & à en faire usage sans qu'elles nuisent à l'élégance.

Celle-ci dépend autant de la clarté, de la pureté & de la variété du style, que du bon usage des figures, de la cadence des périodes, & du choix des mots. L'Abbé Girard la fait consister dans un tour de pensée noble & poli, rendu par des expressions châtiées, coulantes, & gracieuses à l'oreille. Ainsi les termes hazardés & surannés, les périphrases qui ne disent rien de plus que les expressions simples, & les façons de parler basses ou guindées, ne doivent jamais se trouver dans un ouvrage élégamment écrit. Pour ce qui est des mots on choisira ceux qui rendent la pensée avec le plus de justesse & de clarté, & qui



joignent l'énergie à l'harmonie. Ce choix est d'autant plus nécessaire, que bien que les mots ne soient que l'écorce de l'Eloquence, ils donnent cependant aux choses une force nouvelle, un coloris vif & brillant qui en relève considérablement le prix. Otez à certaines pensées les termes dont elle sont revêtues, vous ne trouverez souvent que des pensées triviales, que vous ne condamnerez point à la vérité; mais que vous ne sauriez admirer. Par la même raison combien y a-t-il de choses communes qui ne doivent leurs charmes qu'aux expressions justes, riantes, ou énergiques? On ne peut donc se dispenser de choisir les mots, puisqu'ils contribuent tant à l'Eloquence; mais il y a un excès à éviter, & c'est Quintilien qui va nous l'apprendre.

„ Il ne s'ensuit pas néanmoins, dit-
 „ il, qu'il faille penser uniquement aux
 „ mots : Car il est temps de prévenir les
 „ personnes, qui voudroient abuser de
 „ ce que je viens de dire. Il faut les
 „ arrêter tout court, & me déclarer
 „ contre ces gens, qui s'attachent avec
 „ un soin minutieux aux paroles, sans se
 „ mettre en peine des choses qui sont
 „ pourtant les nerfs du discours; ce qu'ils



„ font sans doute pour donner à
 „ leur style plus d'élégance & de
 „ beauté ; qualité charmante selon moi,
 „ quand elle est naturelle ; mais non
 „ quand elle est affectée . . . Je veux donc
 „ que l'on pense aux mots ; mais que
 „ l'on soit beaucoup plus occupé des
 „ choses. Car d'ordinaire les meilleures
 „ expressions tiennent aux choses mêmes,
 „ & se découvrent à nous par leur pro-
 „ pre lumière . . . L'Eloquence demande
 „ un esprit mâle , & lorsqu'elle est claire
 „ & vigoureuse , il ne lui faut point tant
 „ de frisure ni de façon.

„ Souvent même il arrive que cet extrême
 „ soin nuit au discours , par la raison
 „ que les termes qui plaisent le plus
 „ aux esprits droits & sensés , ne sont
 „ nullement recherchés , mais simples
 „ comme est le langage de la vérité.
 „ Ces mots qui montrent la peine qu'on
 „ a eue à les trouver , & où l'on veut
 „ avoir la gloire de l'invention , n'ont
 „ pas toujours la gloire qu'ils affectent,
 „ & ne laissent rien de solide à l'esprit,
 „ parce qu'ils offusquent ces pensées,
 „ semblables à ses mauvaises herbes qui
 „ offu'quent le bon grain.

„ En effet plus amoureux des mots



„ que des choses, nous enveloppons dans
 „ un grand circuit de paroles ce qui
 „ se pourroit dire tout simplement; nous
 „ redisons ce qu'il suffiroit d'avoir dit une
 „ fois, nous chargeons de plusieurs ter-
 „ mes ce qu'un seul feroit suffisamment
 „ entendre, & nous croyons qu'il vaut
 „ mieux signifier la plupart des choses
 „ que de les dire; bien plus un mot qui
 „ n'est que propre déplaît aujourd'hui,
 „ rien ne nous paroissant beau de ce qu'un
 „ autre eût dit comme nous. Les Poètes
 „ les moins naturels, les plus guindés
 „ sont ceux de qui nous empruntons
 „ des métaphores & des figures; &
 „ nous pensons avoir mis beaucoup d'es-
 „ prit dans nos pensées, quand il en
 „ faut beaucoup pour nous entendre.
 (*Præm. l. 8.*) (Trad. de Géd.)

CHAPITRE II.

Du Style simple.

LE style est une suite de tours &
 d'expressions propres à rendre nos pen-
 sées & nos sentiments. On distingue trois



fortes de styles; le simple, le tempéré & le sublime.

Le simple consiste à dire sans affectation ce qu'on a pensé de même. Sa marche libre & sans contrainte ne peut point s'assujettir aux loix de l'harmonie: De là viennent ces phrases coupées, ces hiatus, ces négligences qui lui donnent un faux air du style familier de la conversation, dont il est cependant plus éloigné qu'on ne pense.

Il faut une grande connoissance de la langue, beaucoup de goût & de talent pour attraper le caractère de naïveté qui lui est propre, sans tomber dans la bassesse. Il n'est pas ennemi de toute sorte d'ornemens, & bien qu'il n'ait ni les graces du style tempéré, ni la force & l'élévation du sublime, il conserve néanmoins de la dignité; il évite seulement les métaphores hardies, les tours pompeux, les figures de pensée trop brillantes, & s'attache à l'élégance & à la clarté nécessaires pour se faire entendre avec quelque plaisir. Ce qui n'exclut ni une certaine noblesse, ni le sel de la raillerie. Voici un exemple qui joint à une grande simplicité, beaucoup de délicatesse. Il est tiré de l'épître que Clé-



ment Marot écrivit à François premier,
pour lui faire savoir qu'il avoit été volé
par son domestique.

On dit bien vrai, la mauvaise fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une,
Ou deux ou trois avecques elle, Sire.
Votre cœur noble en sauroit bien que dire :
Et moi chétif, qui ne suis Roi, ne rien,
L'ai éprouvé, & vous compterai bien
Si vous voulez comment vint la besogne.
J'avois un jour un valet de Gascogne,
Gourmand, ivrogne, & assuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant le hart de cent pas à la ronde.
Au demeurant le meilleur fils du monde.
Cé vénérable Hillot fut averti
De quelque argent que m'aviez départi,
Et que ma bourse avoit gros apostume.
Si se leva plutôt que de coutume,
Et me va prendre en tapinois icelle ;
Puis la vous mit très-bien sous son esselle,
Argent & tout, cela se doit entendre,
Et ne crois point que ce fût pour la rendre.
Car onques puis n'en ai oui parler.
Bref le vilain ne s'en voulut aller,
Pour si petit; mais encore il me happe
Saie & bonnet, chausse, pourpoint & cappe.
De mes habits en effet il pilla
Tous les plus beaux & pui s'en habilla :
Si justement qu'à le voir ainsi être,

VOUS



Vous l'eussiez pris en plein jour pour son maître.

Finalement de la chambre il s'en va
 Droit à l'étable, où deux chevaux trouva :
 Laisse le pire & sur le meilleur monte,
 Pique, s'en va ; pour abréger le conte,
 Soyez certain qu'au sortir de ce lieu,
 N'oublia rien, fors à me dire adieu.
 Ainsi s'en va chatouilleux de la gorge,
 Le dit valet monté comme un saint George ;
 Et vous laissa monsieur dormir son saoul,
 Qui au réveil n'eût su finer d'un sol.
 Ce Monsieur là, Sire, c'étoit moi-même ;
 Qui sans mentir fus au matin bien blême,
 Quand je me vis sans honnête vêtüre,
 Et fort fâché de perdre ma monture :
 Mais de l'argent que vous m'aviez donné,
 Je ne fus point de le perdre étonné ;
 Car votre argent, très débonnaire Prince,
 Sans point de faute est sujet à la pince . . .
 Ce néanmoins ce que je vous en mande
 N'est pour vous faire ou requête ou demande ;
 Je ne veux point tant de gens ressembler,
 Qui n'ont souci autre que d'assembler.
 Tant qu'ils vivront ils demanderont eux,
 Mais je commence à devenir honteux,
 Et ne veux pas à vos dons m'arrêter.
 Je ne dis pas si voulez rien prêter
 Que ne le prenne. Il n'est point de prêteur,
 S'il veut prêter, qui ne fasse un débteur,
 Et savez-vous, Sire, comment je paye.

T



190 L'ART DU POÈTE

Nul ne le fait , si premier ne l'essaye.
Vous me devrez , si je puis , de retour ,
Et vous ferai encores un bon tour ;
A celle fin qu'il n'y ait faute nulle ,
Je vous ferai une bonne cédulle ,
A vous payer sans usure il s'entend ,
Quand on verra tout le monde content :
Ou si voulez à payer ce sera
Quand votre los ou renom cessera.

Rémarquez en passant que Marot auroit dû s'arrêter là , au lieu d'ajouter une trentaine de vers , qui faisant perdre de vue le sel qu'il vient de répandre , rendent le reste de l'Épître languissant , & ne sont plus , comme dit Cicéron , que *verborum vel optimorum , atque ornatissimorum sonitus inanis*.

Le style simple est d'usage dans les Mémoires , dans les *Factum* , dans les parties du plaidoyer où il s'agit d'instruire & de préparer les esprits ; dans les causes peu importantes. Car alors il suffit que l'Avocat porte la lumière dans les endroits obscurs ; & qu'il arrache les épines sans vouloir mêler mal à propos des fleurs étrangères. Cette simplicité convient au langage des passions qui abattent l'ame , telles que la douleur & la tristesse.



Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.
Telephus & Peleus, cum pauper & exul uterque,
Projicit ampullas & se quipedalia verba;
Si curat cor spectantis tetigisse querelâ.

On trouve des modeles du style simple dans les meilleures Eglogues qui nous restent des Grecs, des Latins, & des François; dans les lettres & surtout dans les fables. On me permettra d'en citer une de la Fontaine, qui est un chef-d'œuvre de naïveté. C'est la laitiere & le pot au lait.

Perrete sur sa tête, ayant un pot au lait,
 Bien posé sur son coussinet,
Prétendoit arriver sans encombre à la Ville.
Légère & court-vêtue, elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour là pour être plus agile
 Cotillon simple & souliers plats.
 Notre laitiere ainsi troussée
 Comptoit déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employoit l'argent:
Achetoit un cent d'œufs, faisoit triple couvée;
La chose alloit à bien par son soin diligent.
 Il m'est, disoit-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison:
 Le Renard sera bien habile;
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;



292 L'ART DU POÈTE

Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable;
J'aurai le revendant de l'argent bel & bon;
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est une vache & son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?
Perrete là dessus saute aussi transportée.
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon,
cuvée,
La Dame de ces biens, quittant d'un œil marié
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait.
On l'appella le pot au lait.

Du Style tempéré.

L'Orateur ne se borne pas à instruire ;
il est obligé de plaire : Il faut donc qu'il
mette, pour ainsi dire, ses raisons en
image, parce que l'auditeur est toujours
porté à croire, ce qu'il est forcé d'ad-
mirer. Ainsi le style tempéré mérite une
attention particulière.

Voisin du simple & du sublime, ou
pour mieux dire, également éloigné des
deux il n'a ni toute la finesse du pre-
mier, ni la véhémence du second.
Mais sa marche douce & coulante a
l'heureuse facilité de l'un, & quelque-



fois la noblesse de l'autre Il tire son principal mérite des richesses de l'Art, c'est-à-dire que l'agrément des expressions, les tours nombreux & périodiques, & encore plus que tout cela, les pensées fines, délicates, ingénieuses forment son caractère.

Au reste ne nous imaginons pas qu'il admette indistinctement tous les ornements. L'Orateur éclairé les emploie au contraire avec beaucoup de choix & de variété. Il ne ressemble point à ceux qui sacrifiant la justesse au desir de briller, répandent leurs couleurs fastueuses sur toute sorte d'objets, & ne laissent point appercevoir la nature. Les ornements dont il embellit ses ouvrages sont naturels; ils sortent du fond du sujet même; & les ombres y relevent avec douceur l'éclat de la lumiere. On en va voir un exemple dans les vers suivants traduits de Milton. La simplicité y est jointe aux agréments. Eve y fait à Adam l'histoire, s'il m'est permis de parler ainsi, des premiers mouvements de son ame, jusqu'au moment où elle le vit.

Je me rappelle encor l'instant où la lumiere
Pour la premiere fois vint frapper ma paupiere,
Et fit ouvrir mes yeux éblouis de ses traits.



Aux bords d'un bois charmant sous un our
brage frais ,

Sur un tapis de fleurs mollement étendue ,

Ce fut sur moi d'abord que je jetai la vue.

Quel trouble me saisit ! Quels pensers sont les
miens !

J'ignore qui je suis , où je suis , d'où je viens.

D'une grotte voisine un bruit se fait entendre.

J'aperçois sur la plaine une onde se répanant :

Sa tranquille surface est si belle à mes yeux ,

Que j'y crois retrouver la pureté des Cieux.

Je cours l'examiner ; sur elle je m'incline.

Une image sur moi se baïsse & m'examine.

Je tressaille & recule , à l'instant je la voi

S'effrayer , tressaillir , reculer comme moi.

Lorsqu'un charme inconnu me ramène vers elle ,

Vers moi ce même charme aussitôt la rappelle ,

Et d'une égale ardeur dans les mêmes moments

Toutes deux nous ferons les mêmes mouve-
ments.

Une voix qui m'arrête à cet objet que j'aime ,

Me crie en cet instant ; „ cet objet est toi-même.

„ Une onde fugitive amuse ici tes yeux.

„ Accours où tu m'entends ; viens trouver dans

„ ces lieux ,

„ Un objet dont toi-même es la parfaite image.

„ L'aimer , en être aimée est ton plus doux

„ partage.

„ Fais l'un pour l'autre , mais par un étroit lien ,

„ Il fera ton bonheur , & tu seras le sien. „

J'obéis , & cédant au charme qui m'entraîne ,



J'avance & je te vois étendu sous un chêne.
 Tremblante à ton aspect je recule & je fuis .
 Tu m'appelles , ,, chere Eve , attends moi-je te
 ,, suis.
 ,, Que ma tendre moitié s'arrête & m'entretienne.
 ,, Que craint-elle ? à ces mots ta main saisit la
 ,, mienne. ,,
 Ton air majestueux imprime le respect ;
 Je m'arrête &c.

Quelle douceur agréablement assaisonnée regne dans ce morceau ! quelles images gracieuses ! On est sur-tout charmé de l'air simple & naturel avec lequel Eve rend compte à Adam de ses mouvements de frayeur & de curiosité mêlés d'un petit amour propre. Le style n'est ni tout à fait noble ni tout à fait simple ; mais il a cette heureuse facilité , cette marche douce & coulante qui convient au genre tempéré.

L'exemple suivant quoique chargé d'ornements a aussi ses beautés. * Il est tiré d'un discours académique ou le Pere Gaichiés de l'Oratoire fait l'éloge des Maréchaux d'Estrées & de Villars.

,, Rien ne convenoit d'avantage à la
 ,, culture des lettres , dit-il , que ce genre

* L'accord des armes & des lettres.



„ de milice que l'un d'eux à professé.
 „ Dispensé des mouvements continuels
 „ que se donnent ceux qui commandent
 „ sur terre, à couvert de l'abord de
 „ mille importuns, que la complaisance
 „ & la politique ne permettent pas d'é-
 „ viter, il a eu sur mer la liberté d'ap-
 „ peler les muses à son bord. Dans les
 „ voyages de long cours, dans les cal-
 „ mes les plus ennuyeux, la lecture des
 „ meilleurs Auteurs, les observations des
 „ plus habiles pilotes, le commerce d'une
 „ élite d'Officiers remplissoient ses heures
 „ tranquilles. J'oserois presque dire que
 „ l'appartement du Vice-Amiral étoit une
 „ académie flottante qui portoit dans
 „ tous les climats l'érudition & la déli-
 „ catesse françoise. . . .

„ Toutes les muses n'étoient pas sur
 „ le vaisseau du Vice-Amiral, elles s'é-
 „ toient partagées pour accompagner un
 „ autre Général sur nos frontières. *Apol-*
 „ *lon lui-même sembloit s'être multiplié*
 „ pour se trouver tout à la fois sur le
 „ bord de l'un & sous la tente de l'autre.
 „ Il distribuoit ses faveurs à ces Géné-
 „ raux, *Comme il distribue ses rayons pour*
 „ *éclairer la terre & la mer.* Quelque
 „ grand, quelque terrible que parût ce



„ Maréchal à la tête de ses légions
 „ victorieuses , il n'en étoit ni moins
 „ poli , ni moins aimable dans la société.
 „ La vivacité de ses reparties dans les
 „ conversations , la sublimité de ses con-
 „ noissances dans les conseils , le goût
 „ qu'il trouvoit aux entretiens des gens
 „ de lettres , son discernement sur les
 „ ouvrages de Poésie & d'Eloquence ,
 „ les graces qu'il semoit dans ses lettres
 „ particulieres , tout se ressentoit des
 „ faveurs du Parnasse. Apollon & Mars
 „ sembloient le favoriser à l'envi , &
 „ l'on étoit également surpris de trou-
 „ ver à la fois & tant de science dans
 „ un Général , & tant de valeur dans
 „ un homme de lettres. „

Si l'on peut trouver quelque chose à censurer dans cet éloge , c'est qu'il contient trop d'allusions aux divinités de la fable. Elles font un bel effet en Poésie , mais elles donnent à la Prose un air d'affectation qui la dépare , & que par conséquent il faut éviter.

Ne nous imaginons pas qu'il soit permis de prodiguer les fleurs dans les Eloges funebres , les harangues & les discours où l'on se propose de briller. S'il est des ouvrages où un Auteur ait



uniquement pour but d'éblouir l'esprit & de charmer l'oreille, c'est un abus contre lequel le bon goût réclame; c'est avilir le talent de la parole, que d'en faire un usage aussi méprisable. * Il vaut mieux ne pas écrire, que d'écrire des riens.

* On n'écrit que pour se faire entendre; mais il faut du moins en écrivant faire entendre de belles choses. On doit avoir une diction pure, & user de termes qui soient propres, il est vrai, mais il faut que ces termes si propres expriment des pensées nobles, vives, solides, & qui renferment un très-beau sens. C'est faire de la pureté & de la clarté du discours un mauvais usage que de les faire servir à une matière aride, instructive, qui est sans sel, sans utilité, sans nouveauté. Que sert aux lecteurs de comprendre aisément & sans peine des choses frivoles & puériles, quelquefois fades & communes, & d'être moins incertains de la pensée d'un Auteur qu'enivrés de son ouvrage? (*La Bruyère.*)

On nous dirait en vain qu'on est quelquefois obligé de faire des discours d'appareil. Je ne vois pas que ce soit une nécessité. S'il s'agit d'une harangue de Collège, pourquoi ne choisiroit-on pas un sujet qui fournit des réflexions importantes & philosophiques, qui intéresseroient par elles-mêmes, soutiendroient l'esprit de l'Orateur, & le délivreroient de la gêne où il est de coudre des mots & d'arranger des phrases vuides de sens? Voilà pourquoi les académies ne devroient jamais proposer que des questions utiles aux lettres, aux mœurs, à la société.



Nous dirons donc avec Monsieur de Fénel. n que dans les Oraisons funebres ainsi que dans les Panegyriques, on ne doit laisser aucune de ces pensées stériles qui ne co cluent rien pour l'instruction de l'Auditeur, parce que tout doit tendre à lui faire aimer la vertu. En effet un Auditeur sensé, flatté sans être convaincu, condamne le jugement de l'Orateur dans le temps qu'il loue son imagination; & lui accordant à regret le triste éloge de lui avoir su plaire, sans avoir su persuader, il préfere sans hésiter, une Eloquence grossiere & sauvage, mais convainquante & persuasive, à une politesse languissante, énervée, & qui ne laisse aucun éguillon dans l'ame des Auditeurs. On peut lire sur cette matiere ce qu'en ont écrit Cicéron dans le livre

Mais, me dira-t-on, combien d'éloges funebres n'est-on pas obligé de faire aujourd'hui, que la mode veut qu'on loue en chaire un homme qui n'a souvent droit à notre respect que par sa naissance? Il est facheux d'en être réduit là? C'est à l'orateur à chercher dans son esprit d'autres ressources pour nous intéresser, qu'une vaine pompe de paroles, & des mensonges brillants. Les éloges outrés & sans vraisemblance font tort à celui qui les donne & à celui qui les reçoit,



3^{me}. du traité intitulé *de Oratore*, & Quintilien dans le 8^{me}. chap. 3. & dans le 12. chap. 10.

Du Style sublime.

Celui-ci est aussi difficile à saisir qu'à définir. Comme il contracte pour ainsi dire, sa première teinture des images & des sentiments, Je vais les examiner séparément, afin de déterminer autant qu'il me sera possible, ce qu'on doit entendre par style sublime.

Du sublime dans les Images.

J'appelle image sublime celle qui frappe l'esprit d'étonnement, en lui présentant un objet grand & extraordinaire. Telle est celle qu'emploie Horace en parlant de la constance du sage, que le choc des débris de l'univers n'ébranleroit pas.

Si fractus illabatur orbis
Impavidum ferient ruinae.

Qu'on se représente d'un côté toutes les parties qui composent ce vaste uni-



vers, se séparant avec un fracas épouvantable ; & de l'autre un homme qui voit d'un œil tranquille cette horrible confusion ; on comprendra combien ces objets sont grands, & combien l'image est par conséquent sublime.

Des beautés de cette espece ne se trouvent dans les Poètes, que lorsque leur imagination s'allumant à la vue d'un objet, produit dans son enthousiasme des traits forts & hardis, des expressions riches, des tours singuliers, & des figures extraordinaires qui élèvent l'ame au dessus des idées ordinaires de grandeur.

De quel feu Homere est-il échauffé, lorsque donnant un libre essor à son génie, il vole au séjour des immortels, assiste à la conversation de Jupiter & de Thétis, & voit le signe de tête qui ébranle l'Olympe.

Il (Jupiter) dit; du mouvement de sa tête
immortelle
L'Olympe est ébranlé.

Quelles idées ! notre esprit transporté s'élève, & voit la voute céleste s'ébranler, lorsque les sacrés cheveux de Jupiter



s'agitent sur son front immortel. Virgile qui a senti toute la sublimité de cette image l'a fait passer dans ces vers.

Annuit & totum nutu tremefecit Olympum.

Le trait par lequel le même Poète latin nous peint la promptitude avec laquelle Neptune se fait obéir dans son Empire, n'est pas moins admirable. Les vents avoient excité une furieuse tempête, qui agitoit la mer jusques dans ses plus profonds abymes. Le Dieu levant sa tête majestueuse au dessus des eaux apostrophe les vents, & les flots sont calmés.

... Et dicto citius tumida æquora placat.

Cependant tout cela est infiniment au dessous des beautés sans nombre que nous trouvons dans l'écriture; & si j'en cite ici quelques-unes, c'est moins pour les comparer avec ces endroits des Auteurs profanes, que pour faire juger que les livres saints ont été écrits par une inspiration divine, puisqu'ils surpassent par leur sublimité, tout ce que les plus grands génies ont jamais fait de plus beau. En effet peut-on se persuader que



si Dieu ne nous parloit pas lui-même de sa grandeur & de sa puissance par la bouche des Prophetes, ils nous en auroient fait des peintures si sublimes ? Qu'ils auroient dit, par exemple,

La mort marche devant l'Eternel ; d'un regard il mesure l'Univers, dissipe les Nations, réduit en poudre les Montagnes ; les Collines s'abaissent sous ses pas.

Ante faciem ejus ibit mors, stetit & mensus est terram, aspexit & dissolvit gentes, & contriti sunt montes seculi, incurvati sunt colles mundi ab itineribus aternitatis ejus.

C'est avec le même enthousiasme que le Prophète Nahum représente aux Ninivites ce Dieu terrible dans ses vengeances.

Le Seigneur, dit-il, est porté sur les vents, les orages le précédent, il marche sur les nues, gourmande la mer & ses eaux disparoissent ! Il souffle le ravage & la désolation sur les collines, ébranle les montagnes jusque dans leurs fondements, & la terre frémit & tremble devant lui.

Dominus in tempestate & turbine via ejus, & nebula pulvis pedum ejus. increpans mare & exsiccans illud.



Montes commoti sunt ab eo & colles desolati sunt, & contremuit terra à facie ejus, & orbis & omnes habitantes in eo.

Ailleurs, c'est Dieu lui-même qui parle dans ce Cantique admirable, où après avoir dit qu'il exterminera les impies, il ajoute, *j'ai parlé; où sont-ils? Dixi; ubinam sunt?* Deuter. chap. 32.

Monsieur Silvain qui cite le même endroit fait cette remarque. En vérité il n'y a que Dieu qui puisse s'exprimer ainsi, comme il n'y a que Dieu qui puisse agir de la sorte. On voit, on sent dans ces paroles qu'il n'a pas plutôt ouvert la bouche, que ces impies ne sont plus, & que dans l'intervalle de ce mot *j'ai parlé*, à celui-ci *où sont-ils* ils étoient exterminés.

Je ne rapporterai pas un plus grand nombre d'exemples tirés de l'Écriture. Ceux qui la liront (eh ! qui ne doit pas la lire ?) sentiront sur-tout dans le sublime Cantique de Moïse, dans les Prophetes & dans les Pseaumes, l'inspiration divine qui anime tout jusqu'aux expressions. Car, je le répète, quelques efforts que fassent les hommes pour exprimer l'état violent de leur ame en ces moments



ments où l'enthousiasme la fait sortir de son assiete naturelle, ils ne s'éleveront jamais aussi haut que les Prophètes.

Du sublime dans les sentiments.

- Pour atteindre au sublime des sentiments, il faut que l'ame toujours maîtresse d'elle-même, guidée par une raison éclairée & par la vertu, conserve sa tranquillité au milieu des revers & des événements, qui feroient entrer les ames vulgaires dans l'emportement & la fureur, ou les jetteroient dans l'abattement. C'est ainsi qu'Auguste après avoir rappelé à Cinna qui conspiroit contre ses jours, les bienfaits dont il l'a comblé, lui dit

Cinna tu t'en souviens & veux m'assassiner.
(*Acte 5. scen. 1.*)

Il lui fait ensuite avec le même sens froid & un air de bonté inconcevable le récit de la conspiration telle qu'elle devoit s'exécuter. On est étonné de ne voir pas la moindre émotion dans ce Prince, quand il raconte tant d'horreurs. tout cet endroit mérite d'être lu. Le sublime des sentiments y regne d'un bout



à l'autre. Mais la grandeur d'ame de l'Empereur éclate encore davantage, lorsqu'il apprend que Maxime qu'il regardoit comme un ami, & Emilie qu'il traitoit comme sa fille, sont entrés dans la conspiration. Dans cette cruelle situation, où il est difficile de réprimer une juste fureur, que tout concourt à exciter, Auguste est cependant plus qu'homme. Il se met au dessus de la vengeance & dit à Cinna.

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie....

Tu trahis mes bienfaits je les veux redoubler.
Je t'en avois comblé, je t'en veux accabler.
Avec cette beauté que je t'avois donnée
Reçois le Consulat pour la prochaine année.

A E M I L I E.

Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang;
Préfères-en la pourpre à celle de mon sang.
Apprends sur mon exemple à vaincre ta colere,
Te rendant un époux je te rends plus qu'un
Pere.

(Acte 5. Sc. 3.)

Ces exemples ne sont pas rares dans les tragédies de Corneille. On y trouve des caracteres vraiment sublimes. Qui



est-ce qui ne sent pas son ame s'enfler
& s'élever, lorsque Cornélie vient dire
à César son ennemi

César, prends garde à toi.
Ta mort est résolue, on la jure on l'apprête.
A celle de Pompée on veut joindre ta tête.
Prends y garde, César, ou ton sang répandu
Bientôt *parmi* le sien se verra confondu.
Mes esclaves en sont; apprends de leurs indices
L'auteur de l'attentat, & l'ordre & les com-
plices;
Je te les abandonne. (*Pomp. Trag. Act. 4. Sc 4.*)

Que cela est grand! & qu'il faut être
grand soi même pour l'imaginer! César
croit que Cornélie qui lui fait ce géné-
reux aveu, est enfin apaisée. Mais elle
lui répond avec une fierté qui nous
transporte.

Tu te flattes, César, de mettre en ta croyance
Que la haine ait fait place à la reconnoissance;
Ne le présume plus: Le sang de mon époux
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.
J'attends la liberté qu'ici tu m'as offerte,
Afin de l'employer toute entière à ta perte,
Et je te chercherai par-tout des ennemis,
Si tu m'oses tenir ce que tu m'as promis.
Mais avec cette *soif* que j'ai de ta ruine.
Je me jette au devant du coup qui t'*assassine*.



Et forme des desirs avec trop de raison
 Pour en aimer l'effet par une trahison.
 Qui la fait & la souffre a part à l'infamie,
 Si je veux ton trépas c'est en juste ennemie ;
 Mon époux a des fils , il aura des neveux ;
 Quand ils te combattront , c'est là que je le
 veux &c.

Quoique Racine s'éleve moins que
 Corneille , il a cependant des traits bien
 sublimes dans ses Tragédies. Je n'en
 citerai qu'un , dont les jeunes gens ne
 sentent pas toute la beauté , parce qu'il
 est rendu d'une maniere simple. Il ex-
 prime une intrépidité héroïque d'autant
 plus supérieure à l'héroïsme des payens ,
 que la Religion qui en est la source ,
 est au dessus de l'orgueil auquel ils
 devoient souvent toute leur fermeté. Ce
 sentiment sublime dont je parle , est
 renfermé dans le quatrieme vers de ceux
 qu'on va lire. C'est Joad qui parle.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
 Sait aussi des méchants arrêter les complots.
 Soumis avec respect à sa volonté sainte ,
 „ Je crains Dieu , cher Abner , & n'ai point
 „ d'autre crainte. „ (*Athal.*)

Voilà un homme dont tous les événe-



ments de la vie ne sauroient troubler la tranquillité. En vain une Reine en fureur menace ; en vain des escadrons nombreux armés pour la destruction des Juifs & de leur temple ne respirent que sang & que carnage ; En vain le fer est déjà levé, Joad n'est point ébranlé. Son ame intrépide s'élevant jusques à Dieu à qui seul elle est attachée, voit d'un œil tranquille les efforts des méchants, & leur complots. C'est de lui seul qu'on peut dire *si fractus illabatur orbis impavidum ferient ruina.*

Comme la matiere que je traite ne sauroit être trop éclaircie, on me pardonnera la multiplicité des exemples que je cite. Je me flatte au moins que le lecteur ne me saura pas mauvais gré de lui mettre sous les yeux la rélation de la mort de Coligny. Il y trouvera un pathétique sublime.

Déjà des assassins la nombreuse cohorte,
Du sallon qui l'enferme alloit briser la porte ;
Il leur ouvre lui-même, & se montre à leurs
yeux

Avec cet œil ferrein, ce front majestueux,
Tel que dans les combats maître de son courage,
Tranquille il arrêtoit ou pressoit le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect,



Les meurtriers surpris sont saisis de respect !
 Une force inconnue a suspendu leur rage.
 Compagnons, leur dit-il, achevez votre ou-
 vrage,

Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
 Que le sort des combats respecta quarante ans ;
 Frappez, ne craignez rien ; Colligny vous par-
 donne !

Ma vie est peu de chose & je vous l'abandonne . . .
 J'eusse aimé mieux la perdre en combattant
 pour vous

* Ces riges à ces mots tombent à ses genoux ;
 L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes,

* Cela me rappelle une particularité de la vie de Marius. Lorsqu'il étoit dans les prisons des Minturnes, les habitants de cette Ville furent d'avis de le faire mourir suivant les ordres qu'ils avoient reçus du Sénat. Cette résolution prise, dit Amiot, il ne se trouva personne qui l'osât aller exécuter, & y eut un homme d'armes Gaulois ou Cimbre de nation, qui s'y en alla, l'épée nue en la main. Or étoit l'endroit de la chambre auquel Marius se reposoit, fort trouble & obscur, & dit-on qu'il sembla à l'homme d'armes qu'il voit sortir des yeux de Marius deux flammes ardentes, & entendit une voix sortant de ce coing là ténébreux, qui lui dit osés-tu bien homme venir pour occire Caius Marius ? Le barbare ayant ouï ces paroles s'en fôit incontinent de la chambre, jettant son épée en my la place & criant ce mot seulement, Je ne surois tuer Caius Marius.

(Traduc. de Plutarque.)



L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes,
Et de ses assassins ce grand homme entouré,
Sembloit un Roi puissant par son peuple adoré.

Il suit de tout ce que je viens de dire, que le style sublime consiste à rendre d'une manière convenable les pensées, les images, & les sentiments qui élevent l'ame au dessus des idées ordinaires de grandeur.

Il n'est pas possible de décider de quels termes & de quels tours il faut se servir pour les exprimer. Quand l'imagination du Poëte lyrique est échauffée, les expressions & les tours se sentent du feu divin qui l'anime. Tout est vif, hardi, extraordinaire, comme dans l'écriture. Mais le Poëte épique & le dramatique emploient l'abondance & la force pour exprimer ce qu'on appelle le sublime. Je n'en excepte que certains traits vifs & courts tels que *le moi de Médée*; *le qu'il mourut d'Horace*; *le en Roi de Porus*. *Le Roi de Nicomede*. Par-tout ailleurs ils se contentent de rendre en termes nobles, mais naturels, les sentiments sublimes; par la raison que les Héros sont presque toujours de



sens froid , lorsqu'ils nous paroissent si grands.

* Dans l'Eloquence au contraire où selon Ciceron & Quintilien , pour être sublime il faut joindre à l'élévation des pensées & à la noblesse des expressions , la force & la véhémence pour émouvoir , on emploie les figures les plus hardies , on apostrophe les Dieux , on évoque les morts , on prête de l'ame & du sentiment aux êtres inanimés. En voici un bel exemple où le pathétique , la grandeur des idées , l'harmonie des termes ; & la vicacité des tours forment le tableau le plus frappant qu'on puisse voir. Le Pere Massillon , de qui il est tiré , y fait usage de la Prosopopée , c'est-à-dire , de la figure la plus propre à exciter les grands mouvements.

„ Je m'arrête à vous , mes freres , qui
 „ êtes ici assemblés. Je ne parle plus du
 „ reste des hommes ; je vous regarde
 „ comme si vous étiez seuls sur la terre.
 „ Et voici la pensée qui m'occupe &
 „ qui m'épouvante. Je suppose que c'est
 „ ici votre dernière heure , & la fin de

* Cic. Orat. n. 97. Quint. l. 12. c. 10.



„ l'univers , que les Cieux vont s'ouvrir
 „ sur vos têtes , & Jésus-Christ paroître
 „ dans sa gloire au milieu de ce temple ,
 „ & que vous n'y êtes assemblés que pour
 „ l'attendre , & comme des criminels
 „ tremblants à qui l'on va prononcer ou
 „ une sentence de grace , ou un arrêt de
 „ mort éternelle. Car vous avez beau
 „ vous flatter , vous mourrez tels que
 „ vous êtes aujourd'hui ; tous ces desirs
 „ de changement qui vous amusent ,
 „ vous amuseront jusqu'au lit de la mort ;
 „ tout ce que vous trouverez alors en
 „ vous de nouveau sera peut-être un
 „ compte un peu plus grand que celui
 „ que vous auriez aujourd'hui à rendre.....
 „ Or , je vous le demande , & je vous
 „ le demande frappé de terreur , ne sépa-
 „ rant pas en ce point mon sort du
 „ vôtre , & me mettant dans la même
 „ disposition où je souhaite que vous
 „ entriez ; je vous demande donc si Jésus-
 „ Christ paroîtoit en ce temple au milieu
 „ de cette assemblée , la plus auguste de
 „ l'univers , pour nous juger , pour faire
 „ le terrible discernement des boucs &
 „ des brebis , croyez-vous que les choses
 „ du moins fussent égales ? Croyez-vous
 „ qu'il s'y trouvât seulement dix justes ,



„ que le Seigneur ne pût trouver autre-
„ fois en cinq villes toutes entières ? Je
„ vous le demande, vous l'ignorez &
„ je l'ignore moi-même. Vous seul ô
„ mon Dieu ! connoissez ceux qui vous
„ appartiennent ; mais si nous ne con-
„ noissons pas ceux qui lui appartiennent,
„ nous savons du moins que les
„ pécheurs ne lui appartiennent pas. Or,
„ qui sont les fideles ici assemblés ? Les
„ titres & les dignités ne doivent être
„ comptés pour rien ; vous en serez
„ dépouillés devant Jésus-Christ. Qui
„ sont-ils ? Beaucoup de pécheurs qui
„ ne peuvent pas se convertir ; encore
„ plus qui le voudroient, mais qui dif-
„ ferent leur conversion. Plusieurs autres
„ qui ne se convertissent jamais que pour
„ retomber ; enfin un grand nombre qui
„ croient n'avoir pas besoin de conver-
„ sion. Voilà le parti des réprouvés.
„ Retranchez ces quatre sortes de pé-
„ cheurs de cette assemblée sainte ; car
„ ils en seront retranchés au grand jour.
„ Paroissez maintenant justes, où êtes-
„ vous ? Restes d'Israël passez à la droite :
„ froment de Jésus-Christ, démêlez-vous
„ de cette paille destinée au feu : O
„ Dieu ? Où sont vos Elus ? Et que



„reste-t-il pour votre partage ? „

L'endroit où le Prédicateur représente les Cieux ouverts & Jésus-Christ descendant dans le temple, présente à l'esprit une image sublime. L'assemblée saisie d'étonnement & de frayeur, croit voir ce Dieu juste au jour de ses vengeances; mais il me semble que le pathétique & le terrible est à son comble dans les dernières lignes.

L'auditeur, qui saisi de crainte croit déjà être devant le tribunal de son juge, écoute avec une espèce de frémissement la division que l'Orateur fait des quatre sortes de pécheurs : Chacun tremble; parce qu'il sent peut-être qu'il est du nombre des réprouvés : Dans ce moment de trouble & de saisissement, il entend retentir, comme un coup de tonnerre, ces paroles; „ Paroissez, justes. où êtes-vous? Restes d'Israël, passez à la droite; „ froment dé mêlez-vous de cette paille „ destinée au feu. O Dieu ! Où sont vos „ Elus ? &c. „

Ces mots soutenus du ton de voix qui étoit propre à l'Orateur, dûrent exciter dans l'ame les mouvements violents qui l'agitent & la transportent hors d'elle-même. C'est selon toutes les apparences



ce qui produisit l'effet surprenant dont quelques écrivains parlent. * Ils disent que lorsque le Pere Massillon prononça l'endroit que je viens de citer, un transport de saisissement s'étant emparé de l'auditoire, presque tout le monde se leva par un mouvement involontaire, croyant être au jour terrible du jugement. Preuve bien convaincante de l'Empire de l'Eloquence & du sublime de ce morceau, qui est peut-être supérieur à ce que les anciens & les modernes ont de plus achevé.

Il n'est pas surprenant qu'on trouve des figures hardies & des tours vifs, partout où regne le pathétique : Cela doit être; parce qu'au moment où l'Orateur est animé de quelque passion, il répand

* Monsieur de Voltaire attribue cet effet au commencement du morceau qu'il cite jusqu'à ces mots; *Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix Justes?* Mais j'ai cru devoir le rapporter tout entier, parce qu'il me paroît que le pathétique, est plus fort à la fin. Au reste comme c'est une affaire de sentiment, c'est au lecteur à en juger. (*Encycl. art. élog.*)

Vous trouverez encore du sublime dans les péroraisons touchantes de Cicéron, pour Fontéius, pour Flaccus, & pour Milon. Il faut les lire.



ses idées dans toute leur rapidité & leur force ; & les expressions se fondant avec les mouvements , elles en conservent toute la chaleur & la vivacité.

Cette véhémence , cette impétuosité est bien placée dans un sermon , par la raison que l'auditoire est composé ou de tièdes qu'il faut ranimer , ou de libertins qu'il faut épouvanter , ou de vicieux qu'il faut retirer par force d'entre les bras de la volupté. Or , pour cela , ne faut-il pas faire gronder le tonnerre sur la tête des impies ? De quels mouvements n'a-t-on pas besoin pour encourager ces ames que le plaisir sollicite , que la pénitence rebute ? Et pour rompre les liens qui les attachent au monde ? C'est alors qu'il faut employer le sublime ; mêler la force des éclairs aux éclats du tonnerre , émouvoir , renverser , abattre , & faire entendre la voix de l'éternel qui *brise les Cédres du Liban & ébranle les déserts.*

Mais il est rare que l'Eloquence du barreau , qui comme je l'ai dit ailleurs n'admet point les mouvements violents , prenne un ton sublime. Elle peut être noble tout au plus , n'ayant ni images frappantes à nous présenter , ni grandes pensées à exprimer , ni passions fortes à



émouvoir. Or, c'est d'une de ces choses regardées séparément, ou de toutes les trois réunies que le style emprunte la sublimité. Cela étant combien y a-t-il d'exemples qu'on nous cite comme des modèles du style sublime, & qui n'ont que de la noblesse?

Je conclus de tout cela que pour atteindre au sublime, il faut avoir apporté en naissant un esprit qui s'élançe pour ainsi dire dans le sein de la Divinité, afin d'y puiser des idées neuves & grandes, quand on nous parlera de sa toute puissance; ou qui puisse pénétrer les Mysteres de la nature, lorsqu'il s'agira de la dévoiler à nos yeux avec toute la majesté dont elle est revêtue. Encore ces qualités ne suffisent-elles que pour la partie du sublime qui regarde les images & les pensées. Car celle des sentiments demande une ame élevée, fiere, capable de cette véhémence qui saisit & transporte. Il n'y a que quelques génies rares & privilégiés qui aient reçu ces talents de la nature. Ce sont eux qui peuvent tonner comme Démôsthène, embraser les cœurs comme Cicéron, étaler comme Corneille sur le théâtre toute la grandeur Romaine, ou enfin exciter les pas-



sions avec autant de violence que l'a fait Monsieur Racine, dans le morceau le plus pathétique qu'il y ait dans ses Tragédies; je veux dire dans la scène où Phedre en proie aux fureurs de la jalousie parle ainsi à CEnone.

Ils s'aimeront toujours.

Au moment que je parle, ah ! mortelle pensée !

Ils bravent la fureur d'une amante insensée.
Malgré ce même exil qui va les écarter,
Ils font mille serments de ne se point quitter.
Non, je ne puis souffrir un bonheur qui
m'outrage ;

CEnone, prends pitié de ma jalouse rage.
Il faut perdre Aricie. Il faut de mon époux,
Contre un sang odieux réveiller le courroux.
Qu'il ne se borne pas à des peines légères.
Le crime de la sœur passe celui des frères.
Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
Que fais-je ? où ma raison va-t-elle s'égarer.
Moi jalouse ! Et Thésée est celui que j'implore !
Mon époux est vivant, & moi je brûle encore ?
Pourquoi ? Quel est le cœur où prétendent mes
vœux ?

Chaque mot sur mon front fait dresser mes
cheveux.

Mes crimes désormais ont comblé la mesure.
Je respire à la fois l'inceste & l'imposture.
Mes homicides mains promptes à me venger,



Dans le sang innocent brûlent de se plonger,
 Misérable ! Et je vis ! & je soutiens la vue
 De ce sacré soleil dont je suis descendue ?
 J'ai pour aïeul le pere & le maître des Dieux.
 Le Ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux.
 Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
 Mais que dis-je ? Mon pere y tient l'urne fatale ;
 Le sort, dit-on, l'a mise en ses séveres mains.
 Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
 Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,
 Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
 Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
 Et des crimes peut-être inconnus aux enfers ?
 Que diras tu, mon pere, à ce spectacle hor-
 rible ?

Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible ;
 Je crois te voir cherchant un supplice nouveau,
 Toi même de ton sang devenir le bourreau,
 Pardonne ; un Dieu cruel a perdu ta famille ;
 Reconnois la vengeance aux fureurs de ta fille.
 Hélas du crime affreux dont la honte me suit,
 Jamais mon triste cœur n'a reconnu le fruit.
 Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,
 Je rends dans les tourments une pénible vie.



CHAPITRE III.

De la variété du style.

C E n'est pas assez de connoître les différentes sortes de style. Comme nous ne pouvons long-tems supporter le même plaisir, & que l'uniformité est un poids qui nous accable, & nous précipite dans la langueur ; il faut encore savoir les varier & les tempérer l'un par l'autre. Qu'est-ce qui nous charme dans le spectacle de l'univers ? N'est-ce pas après l'ordre admirable qui y regne, cette variété que la nature a répandue dans les différentes parties qui le composent ? Cette diversité d'objets & de couleurs qui se soutiennent, se relevent les unes par les autres, & récréent la vue sans la fatiguer ni l'éblouir ? Or, pourquoi n'imiterions-nous pas la nature en cela même où elle fait éclater d'une manière si supérieure son pouvoir & sa magnificence ; je veux dire dans sa variété ? C'est par là qu'on peut plaire & mériter le bel éloge que Plin le jeune fait du Philosophe Euphrate, de qui il dit qu'on étoit

X



si charmé de l'entendre, qu'après vous avoir persuadé, vous vouliez qu'il eût à vous persuader encore.

On s'appliquera donc à varier le style, à employer des pensées, des expressions, & des tours convenables, au sujet, aux lieux, aux circonstances & aux personnes. On sera précis, clair, élégant toutes les fois qu'il s'agira d'instruire & de prouver; fleuri & brillant, lorsqu'on voudra plaire; pompeux, véhément & sublime, lorsqu'on aura des mouvements à exciter, & de forts préjugés à combattre.

La même différence de style regnera dans les autres parties de la littérature. L'histoire, par exemple, pourra décrire d'une manière sublime les grandes révolutions, les événements extraordinaires; Elle sera ornée & brillante dans les descriptions; par-tout ailleurs il suffira qu'elle ait du feu, de l'énergie, & de la rapidité.

La Philosophie libre & affranchie des loix du nombre sera claire & précise quand elle discutera; grave dans le reste; mais elle prendra un ton élevée pour vous parler des grandeurs de Dieu, du temps, & de l'espace, des loix de la



nature, de l'esprit, & de l'être en général.

Enfin sur quelque matiere que l'on s'exerce, il faut savoir changer de ton à propos, discerner ce qui convient à chaque chose, employer les différens genres selon la différence des sujets, & suivre pas à pas la nature si l'on veüt mériter le titre d'écrivain judicieux. Car, selon Cicéron, le grand Orateur est celui dont la diction n'est qu'une image juste & naturelle du sujet qu'il traite; qui dit les petites choses d'un style simple, les médiocres d'un style fleuri, & les grandes d'un style sublime & vigoureux. Il arrivera de-là que l'Orateur ne sera jamais ni au dessus, ni au dessous de son sujet: C'est en cela que consiste la perfection de l'Art. Voici ce qu'Horace & Boileau disent de la variété du style.

Descriptas servare vices operumque colores
Cur ego si nequeo ignoroque Poeta salutor?

* Voulez-vous du Public mériter les amours

* M. Boileau a bien suivi lui même cette regle dans son Art poétique. Ceux qui voudront en savoir davantage sur cette matiere n'ont qu'à lire le traité de Cicéron intitulé *Orator* ch. XI & XIII, & Quintilien l. XI ch. I.



Sans cesse en écrivant variez vos discours.
 Un style trop égal & toujours uniforme,
 Envain brille à nos yeux il faut qu'il nous
 endorme.

Il est inutile d'avertir que ce précepte regarde autant la Poésie que l'Eloquence. Ainsi quoique le style de l'Epopée & de la Tragédie doivent réunir en général la force, la noblesse, & la précision à l'élégance, il est des occasions où il doit être simple, d'autres où il sera brillant. Mais les passions vives auront encore plus que dans la Prose des figures, des expressions, & des tours particuliers. Une longue période est incompatible avec la rapidité de leurs mouvements, & le style fleuri est très déplacé quand on veut aller au cœur.

CHAPITRE IV.

Des Périodes.

LA Période est un assemblage de plusieurs pensées séparées par des intervalles bien ménagés, & dont le sens est suspendu jusqu'à un dernier repos où l'es-



prit & l'oreille sont également satisfaits. Chacune de ces pensées prise séparément se nomme membre de la Période. Il peut y en avoir jusqu'à cinq.

Les membres de la Période sont quelquefois accompagnés de parties incisives. On appelle *incisives* ces idées accessoires qu'on pourroit absolument retrancher sans que le sens en souffrît, & qu'on emploie pour développer la pensée & donner plus de nombre, de grace & de force à la Période, comme dans les exemples suivants.

„ Ou la Princesse Palatine portera la
„ lumière dans vos yeux, ou elle fera
„ tomber, *comme un déluge de feu*, la
„ vengeance de Dieu sur vos têtes.
„ (Boss.)

„ Il casse dans les fermes la multi-
„ tude des sous-baux, qui, *multipliant*
„ *les frais à l'infini*, engraissoient de la
„ substance de l'Etat une foule d'hommes
„ inutiles. (Elog. de Sull.) „

Voici des exemples de périodes à différents membres.

A deux. „ 1^{er}. Comme ils possédoient
„ leur propre bien sans inquiétude, 2^d. ils
„ regardoient celui des autres sans
„ envie. (Boss.)



A trois. „ 1^{er}. S'il y a une occasion au
 „ monde où l'ame, pleine d'elle-même,
 „ soit en danger d'oublier son Dieu ; 2^d.
 „ c'est dans ces postes éclatants, ou un
 „ homme par la sagesse de sa conduite,
 „ par la grandeur de son courage,
 „ par le nombre de ses soldats, devient
 „ comme le Dieu des autres hommes ; 3^e.
 „ & rempli de gloire en lui-même, rem-
 „ plit tout le monde d'admiration,
 „ d'amour & de frayeur. *Mascar.*

A quatre. „ 1^{er}. Si M. de Turenne n'avoit
 „ su que combattre & vaincre, 2^d. s'il
 „ ne s'étoit élevé au dessus des vertus
 „ humaines ; 3^e. si sa valeur & sa pru-
 „ dence n'avoient été animées d'un es-
 „ prit de foi & de charité, 4^e. Je le
 „ mettrois au rang des Fabius & des
 „ Scipions. *Flech.*

A cinq. „ 1^{er}. Si nous approfondissions
 „ l'histoire des familles, 2^d. Si nous
 „ allions jusqu'à la source de leur déca-
 „ dence, 3^e. si nous voulions fouiller
 „ dans les cendres de ces grands noms,
 „ dont les titres & les biens ont passé
 „ en des mains étrangères ; 4^e. si nous
 „ remontions jusqu'à celui de leurs an-
 „ cêtres, qui donna le premier branle
 „ à l'infortune de sa postérité ; 5^e. nous



„ en trouverions l'origine dans la passion dont je parle. *Massil.*

La plus grande difficulté n'est pas de faire des périodes; mais de savoir les varier en mêlant ensemble celle de deux, de trois & de quatre membres; de passer de l'une à l'autre par des transitions heureuses, & de ménager des chûtes différentes, afin d'éviter la monotonie toujours insupportable dans le discours. Faites donc usage des figures, du style coupé, & de tout ce qui peut répandre de la variété; c'est en cela que brille l'Art & le goût. Quand il sera formé, ce goût, il sera plus propre à vous diriger que les règles. Observez encore que quoique toute la Période doive être nombreuse, il faut que l'harmonie se fasse sentir plus particulièrement à la fin, où l'oreille aime à trouver un repos qui la flatte. Ainsi les expressions harmonieuses y seront bien placées.



CHAPITRE V.

Des Figures.

ARTICLE PREMIER.

LES Figures dont il me reste à parler font aussi un très bel effet dans le discours; mais il faut qu'elles naissent du sujet & se présentent d'elles-mêmes. * Car, comme je l'ai déjà observé, rien n'est plus contraire à la saine Eloquence, que cette affectation qui fait d'un discours un cahos éblouissant de Figures. Malheur à quiconque les prodigue de sens froid. Il aura beau nous éblouir, il ne trouvera jamais le secret de nous toucher. Cependant elles sont faites pour donner de la vie, de la chaleur, & de l'élevation à un ouvrage; pour réveiller, charmer, & remuer l'Auditeur. Elles produisent infailliblement cet effet, lorsque l'Orateur déjà formé sur de bons modèles, & rempli de son su-

* Lisez Quint. l. 8, chap. 6; l. 9, chap. 1, & suivants. Cic. orat. c. XVI.



jet , se livre à son enthousiasme ; car dans ces moments où l'imagination s'allume & le cœur s'échauffe , il apostrophe les Dieux & les hommes , interroge les êtres inanimés , ressuscite les morts , & emploie , sans y penser , ces tours que nous nommons *Figures*.

* On les définit , des manieres de parler distinctement des autres par une modification particuliere , qui fait qu'on les réduit chacune à une espece à part , & qui les rend ou plus vives ou plus nobles , ou plus agréables que les manieres de parler qui expriment le même fond de pensées , sans avoir d'autre modification particuliere.

A R T I C L E I I.

On divise les figures en figures de pensées & en figures de mots. Il y a cette différence entr'elles que les figures de pensées dépendent uniquement du tour de l'imagination , elles ne consistent que dans la maniere particuliere de pen-

* Cette définition est tirée des tropes de M. Du Marsais , de qui j'ai emprunté la plupart des choses que je dis sur cette matiere qu'il a si habilement traitée.



fer ou de sentir, en sorte que la figure demeure toujours la même, quoiqu'on vienne à changer les mots. C'est ce qu'on peut remarquer dans les vers suivants où l'apostrophe subsiste indépendamment des termes.

Et toi, soleil, & toi qui dans cette contrée
Reconnois l'héritier & le vrai fils d'Attrée
Toi qui n'osas du Pere éclairer le festin.
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.
(*Iphig. Act. 5.*)

Les figures de mots au contraire sont telles que si vous changez l'expression, la figure s'évanouit. Par exemple, si au lieu de dire *il court au devant d'une flotte de soixante voiles*, vous disiez *de soixante vaisseaux*, Vous exprimeriez la même pensée, mais il n'y auroit plus de figure.

A R T I C L E I I I.

Il y a quatre différentes sortes de figures qui regardent les mots. Je ne parlerai que de celles qu'on appelle *tropes*, parce qu'elles me paroissent plus essentielles. Les tropes sont des figures par lesquelles on fait prendre à un mot



une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot. Voilà pourquoi on les appelle tropes du verbe grec *τροπή* qui signifie je tourne ; parce qu'en effet on tourne le mot pour ainsi dire , afin de lui faire signifier ce qu'il ne signifie point dans le sens propre. C'est ainsi que *cent têtes* signifie *cent hommes* , & *cent voiles* , *cent vaisseaux*. On prend une partie pour le tout.

ARTICLE IV.

Usage & effet des tropes.

1°. Un des plus fréquents usages des tropes , est de réveiller une idée principale , par le moyen de quelque idée accessoire ; comme dans les deux exemples que je viens de citer , & dans ceux-ci. *cent feux* pour *cent maisons*. *Aimer la table* pour *aimer à manger & à boire*.

2°. Les tropes donnent plus d'énergie aux expressions. Quand nous sommes vivement frappés d'une pensée , nous nous exprimons rarement avec simplicité ; de-là viennent ces façons de parler , être *enflammé de colere* , *flétrir la réputation*. &c.



3°. Ils ornent le discours. Voici comment M Fléchier s'explique pour dire que les Ministres de J. C. instruisirent M de Montausier des dogmes de la Religion Catholique, & lui découvrirent les erreurs de l'hérésie.

„ Tombez, tombez voiles importuns
 „ qui lui couvrez la vérité de nos myf-
 „ teres. Et vous, Prêtres de J. C. prenez
 „ le glaive de la parole, & coupez sa-
 „ gement jusqu'aux racines de l'erreur,
 „ que la naissance & l'éducation avoient
 „ fait croître dans son ame. Mais par
 „ combien de liens étoit-il retenu? „

Outre l'apostrophe, figure de pensée, remarquez ces mots, *tombez voiles, couvrez, prenez le glaive, coupez jusqu'aux racines, croître, liens, retenus.* Ce sont autant de tropes qui forment des images, dont l'imagination est agréablement occupée.

4°. Les tropes rendent le discours plus noble. Les idées communes auxquelles nous sommes accoutumés, n'excitent point en nous ce sentiment d'admiration & de surprise qui élève l'ame: ainsi on a recours aux idées accessoires.

5°. Enfin ils sont d'un grand usage pour déguiser les idées dures, désagréa-



bles, tristes & contraires à la modestie
 Remarquez que les tropes qui ne
 produisent pas les effets dont je viens
 de parler sont défectueux. Ils doivent
 sur-tout être clairs, faciles, se présen-
 ter naturellement, & n'être mis en œu-
 vre qu'en temps & lieu; car il n'y a
 rien de plus ridicule en tout genre que
 le défaut de convenance.

De l'Hyperbole.

Lorsque nous sommes vivement frap-
 pés de quelque idée que les termes
 ordinaires sont trop foibles pour expri-
 mer, nous nous servons de mots qui, à
 les prendre à la lettre, vont au-delà
 de la vérité, & représentent le plus ou le
 le moins, pour faire entendre quelque
 excès en grand ou en petit. On par-
 donne cela aux Poètes dont l'imagina-
 tion échauffée du feu de la Poésie se
 peint presque toujours les idées en grand;
 & encore ne faut-il pas qu'ils abusent
 de l'hyperbole. Mais on ne passe guère
 aux Orateurs ces sortes de pensées faul-
 ses & outrées.



De la Métaphore.

La Métaphore est un trope par lequel on donne à une chose un nom qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison qui est dans l'esprit de celui qui parle. Par exemple, quand on dit d'un enfant, c'est *une jeune plante*, on lui donne ce nom à cause de la facilité avec laquelle on le plie à tout ce qu'on veut, comme une plante. Ce qui prouve que les métaphores deviendront des comparaisons en mettant devant les termes métaphoriques, *tel que, semblable, pareil, comme, ainsi que.*

On n'emploie la métaphore que lorsqu'elle a plus de force, que le mot auquel elle est substituée. Cette figure, dit Cicéron, relève & ennoblit les choses les plus petites & les plus communes. Elle plaît extrêmement par l'ingénieuse adresse qu'il y a d'aller chercher des expressions étrangères à la place des naturelles qui sont sous la main. Elle fait une agréable illusion à l'esprit en lui montrant une chose & en lui en signifiant une autre. Enfin elle donne du corps aux choses les plus spirituelles, & les fait toucher au doigt & à l'œil



par les images sensibles qu'elle en trace à l'imagination.

Les métaphores sont défectueuses.
 1°. Quand elles sont tirées d'un sujet bas. 2°. Quand elles sont forcées, prises de loin, & que leur rapport n'est pas assez naturel, ni la comparaison assez sensible; comme quand Théophile a dit, *je baignerai mes mains dans les ondes de tes cheveux.*

3°. Il faut avoir égard aux convenances du style. Il y a des métaphores qui conviennent au style poétique, & qui seroient déplacées dans le style oratoire.

4°. Enfin il ne faut pas que le style métaphorique dont l'un est dit de l'autre; excite des idées qui ne puissent pas être liées ensemble: comme si l'on disoit, *cet orage fumant, cette vague brûlante, ce torrent qui s'allume.*

De l'Allégorie.

L'Allégorie est une suite de métaphores qui présentent à l'esprit un sens différent de leur sens propre; c'est-à-dire que tous les mots d'une phrase ou d'un discours allégorique forment d'abord un sens littéral, qui n'est pas celui



qu'on a dessein de faire entendre : mais les idées accessoires dévoilent ensuite facilement le véritable sens qu'on veut exciter dans l'esprit.

Quand on a commencé une allégorie on doit conserver dans la suite du discours l'image dont on a emprunté les premières expressions. Madame Deshoulières sous le nom d'une bergère qui parle à ses brebis, rend compte à ses enfants de tout ce qu'elle a fait pour leur procurer des établissements ; & se plaint tendrement sous cette image de la dureté de la fortune.

Dans ces prés fletris
 Qu'arrose la Seine,
 Cherchez qui vous mene,
 Mes cheres brebis.
 J'ai fait pour vous rendre
 Le destin plus doux,
 Ce qu'on peut attendre
 D'une amitié tendre ;
 Mais son long courroux,
 Détruit, empoisonne
 Tous nos soins pour vous,
 Et vous abandonne
 Aux fureurs des loups.
 Seriez-vous leur proie ?
 Aimable troupeau ;

Vous



Vous de ce hameau ,
 L'honneur & la joie ;
 Vous qui gras & beau
 Me donniez sans cesse
 Sur l'herbette épaisse
 Un plaisir nouveau !
 Que je vous regrette !
 Mais il faut céder.
 Sans chien sans houlette
 Puis-je vous garder ?
 L'injuste fortune
 Me les a ravis ;
 En vain j'importune
 Le Ciel par mes cris :
 Il rit de mes craintes ,
 Et sourd à mes plaintes ,
 Houlette, ni chien ,
 Il ne me rend rien.
 Puissiez-vous contentes ,
 Et sans mon secours ,
 Passer d'heureux jours ,
 Brebis innocentes ,
 Brebis mes amours.
 Que Pan vous défende.
 Hélas ! il le fait. :
 Je ne lui demande
 Que ce seul bienfait.
 Oui , brebis chéries ,
 Qu'avec tant de soins
 J'ai toujours nourries ,
 Je prends à témoins ,

Y



Ces bois, ces prairies ;
Que si les faveurs ,
Du Dieu des pasteurs.
Vous gardent d'outrage ,
Et vous font avoir ,
Du matin au soir ,
De gras paturages ;
J'en conserverai ,
Tant que je vivrai ,
La douce mémoire ;
Et que mes chansons
En mille façons ,
Porteront sa gloire ,
Du rivage heureux ,
Où vif & pompeux ,
L'astre qui mesure
Les nuits & les jours ,
Commencant son cours ,
Rend à la nature
Toute sa parure ,
Jusqu'en ces climats ,
Où sans doute las
D'éclairer le monde :
Il va chez Thétis
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

Cette allégorie est toujours soutenue par des images qui toutes ont rapport à l'image principale par où la figure



a commencé : ce qui est essentiel à l'allégorie.

Elle répand, ainsi que la métaphore, beaucoup d'ornement dans le discours; mais elle doit être suivie, naturelle & placée avec choix.

De l'Allusion.

L'allusion est un trope par lequel on présente un sens pour en faire entendre un autre. * Il faut éviter celles qui ne consistent que dans un jeu de mots; il vaut mieux parler & écrire simplement que de s'amuser à des platitudes, comme a fait l'Auteur du Poëme de la Magdelaine. Ce qui conduit à ce défaut, c'est ordinairement le manque de jugement & le desir mal entendu de faire parade de ce qu'on fait.

* En voici un exemple tiré de Marot. Chacun l'appréciera selon son goût. C'est une imitation de la 157e. des Epigr. du premier livre de Martial.

Benest, quand ne te connoissoie,
Un grand Monsieur je te pensoie;
A présent qui vois ce qui en est,
Je trouve que tu es benest.



Ce n'est pas toutefois qu'une muse un peu fine
 Sur un mot en passant ne joue & ne badine,
 Et d'un sens détourné n'abuse avec succès.
 Mais fuyez sur ce point un ridicule excès. (Boil.)

Dans le placet que M. Robin pré-
 senta au Roi pour être maintenu dans
 la possession d'une isle qu'il avoit dans
 le Rhône, il s'exprime en ces termes

Qu'est-ce en effet pour toi, grand Monarque des
 Gaules,

Qu'un peu de sable & de gravier ?

Que faire de mon isle ? Il n'y croît que des
 saules.

Et tu n'aimes que le laurier.

Saules est pris dans le sens propre,
 & *laurier* dans le sens figuré : mais ce
 jeu présente à l'esprit une pensée très
 fine & très solide.

M. Du Marfais fait une remarque
 au sujet de l'allusion. C'est que nous
 avons en notre langue un grand nom-
 bre de chansons dont le sens littéral,
 sous une apparence de simplicité, est
 rempli d'allusions obscènes. * Les Auteurs

* Je ne fais sur quoi l'on étoit fondé quand on
 a accusé M. Du Marfais de n'avoir point de Re-



de ces productions sont coupables d'une infinité de pensées dont ils salissent l'imagination, & d'ailleurs ils se déshonorent dans l'esprit des honnêtes gens. Ceux, qui dans des ouvrages sérieux tombent par simplicité dans le même inconvénient que les faiseurs de chansons, ne sont guere moins reprehensibles & se rendent plus ridicules. Quintilien tout payen qu'il étoit, veut que non seulement on évite les paroles obscènes; mais encore tout ce qui peut réveiller les idées d'obscénité. *L. 6, c. 3.*

Il dit dans un autre endroit qu'en écrivant on doit éviter avec soin tout ce qui peut donner lieu à des allusions déshonnêtes. Je fais bien que ces interprétations viennent dans l'esprit, plutôt par un effet de la corruption du cœur de ceux qui lisent, que par la mauvaise

ligion. Je dois dire à sa louange qu'il montre dans ses ouvrages un grand respect pour elle & pour les mœurs. Il seroit à souhaiter qu'on fût un peu plus réservé sur ces sortes d'accusations qui ne corrigent personne, aigrissent les esprits, & rendent souvent odieux ceux qui les font, parce qu'elles décelent quelquefois plus de malice, que de zèle. Il faut attaquer avec force l'incrédulité, sans perdre la charité & la douceur qui conviennent aux Chrétiens.



volonté de celui qui écrit ; mais un Auteur sage & éclairé doit avoir égard à la foiblesse de ses lecteurs , & prendre garde de faire naître de pareilles idées dans leur esprit : car enfin nous vivons aujourd'hui dans un siècle où l'imagination des hommes est si fort gâtée, qu'il y a un très grand nombre de mots qui étoient autrefois très-honnêtes , dont il ne nous est plus permis de nous servir par l'abus qu'on en fait ; de sorte que sans une attention scrupuleuse de la part de celui qui écrit , les lecteurs trouvent malignement à rire , en salissant leur imagination avec des mots , qui par eux mêmes sont très-éloignés de l'obscénité.

De la périphrase.

La périphrase ou circonlocution est un assemblage de mots qui expriment en plusieurs paroles ce qu'on auroit pu dire en moins , & souvent en un seul mot ; par exemple , *l'astre du jour pour le soleil.*

On se sert de périphrases ou par bienséance , ou pour un plus grand éclaircissement , ou pour l'ornement du discours , ou enfin par nécessité.

1°. Par bienséance , afin d'envelopper



les idées basses ou peu honnêtes, ou les choses trop dures.

2°. On se sert aussi de périphrases pour éclaircir ce qui est obscur. Les définitions sont autant de périphrases, comme lorsqu'au lieu de dire les *Parques*, on dit, *les trois Déesse infernales qui filent la trame de nos jours*. M. Rousseau se sert de la périphrase suivante.

Enflammé d'une ardeur plus noble & moins
stérile,
J'irois, j'irois pour vous, ô mon illustre asyle!
O mon fidele espoir!
Implorer aux enfers ces trois fieres Déesse,
Que jamais jusqu'ici nos vœux ni nos promesses
N'ont su l'Art d'émouvoir.

3°. On emploie les périphrases pour l'ornement du discours & sur-tout en Poésie. Le génie de la Poésie consiste à amuser l'imagination par des images, qui au fond se réduisent souvent à une pensée que le discours ordinaire exprimeroit avec simplicité; mais d'une manière ou trop sèche, ou trop basse: la périphrase poétique présente la pensée sous une forme plus gracieuse ou plus noble. C'est ainsi qu'au lieu de dire simplement à la pointe du jour, les Poètes disent.



L'aurore cependant au visage vermeil
Ouvroit dans l'orient le palais du soleil ;
La nuit en d'autres lieux portoit ses voiles sombres,
Les songes voltigeants fuyoient avec les ombres.

(*Henr. chap. 6.*)

Evitez les périphrases obscures, trop enflées : Celles qui ne servent ni à la clarté, ni à l'ornement du discours sont défectueuses. C'est une inutilité désagréable qu'une périphrase à la suite d'une pensée vive, claire, solide, & noble. L'esprit charmé d'une pensée bien exprimée, n'aime point à la retrouver sous d'autres formes moins agréables, qui ne lui apprennent rien de nouveau, ou rien qui l'intéresse.

J'abandonne ici M. Du Marçais, parce que dans le reste de son ouvrage, il traite des choses qui sont plus du ressort de la Grammaire que de la Rhétorique. Je conseille cependant la lecture de son livre à ceux qui veulent bien entendre les auteurs latins & même françois, & qui ont envie de se former dans l'art d'écrire & de parler.

De la répétition.

La répétition consiste à commencer plusieurs phrases ou les divers membres



d'une période par le même mot. Cette figure est fort propre à exprimer le caractère des passions vives, telles que la colere & la douleur, qui s'occupent long-temps du même objet & ne voient que lui. C'est ce qu'on peut remarquer dans les vers où Hérode s'anime à faire périr Mariamne.

Vous serez répandu *sang* de mes ennemis,
Sang des Asmonéens dans ses veines transmis,
Sang qui me haïssez, & que mon cœur déteste.

Mariamne, acte 4, scene 3.

Cette figure produit un bel effet dans l'exemple suivant, qui est tiré du beau discours que Turnus fait dans l'assemblée où le Roi Latinus propose de faire la paix avec les Troyens. Le discours de Drancès n'est pas moins éloquent. Ils méritent tous deux d'être lus dans l'original, comme deux morceaux admirables. Ce que je vais citer de celui de Turnus fera juger du reste. Toutes les répétitions qui sont dans le françois ne se trouvent pas dans le latin; mais c'est la même chose pour prouver ce que j'ai dit de l'effet de la répétition, & d'ailleurs j'ai l'avantage d'indiquer au lecteur un des plus beaux endroits de Virgile. *Enéid. l. XI.*



„ Je viens maintenant grand Roi à
„ la matiere qui fait le sujet de la déli-
„ bération. Si vous n'avez plus de con-
„ fiance en nos armés , si nous sommes
„ sans ressource , si une seule défaite
„ nous a entièrement abattus , & si nous
„ ne pouvons plus espérer aucune faveur
„ de la fortune , demandons la paix ,
„ & tendons aux Troyens des mains
„ désarmées & suppliantes. Ah ! Que
„ dis-je ? S'il nous restoit quelque vestige
„ de notre ancien courage , pourrions-
„ nous prendre ce honteux parti ? Heu-
„ reux ceux qui auroient péri dans le
„ combat pour n'être pas témoins d'une
„ si indigne lâcheté ! Mais si nous
„ avons encore des moyens de con-
„ tinuer la guerre , si nous pouvons
„ lever de nouvelles troupes dans le
„ Latium ; si des villes & des troupes
„ d'Italie nous promettent leurs secours ,
„ si la victoire des Troyens les a affoi-
„ blis ; si le champ de bataille a été
„ couvert de leurs morts ; & si leur
„ perte a égalé la nôtre , pourquoi nous
„ décourager dès le commencement de
„ cette guerre ? Pourquoi trembler avant
„ le son de la trompette ?

Retrancher de ces deux exemples la



répétition, c'est en affoiblir toute la force, & ôter aux passions le langage qui leur est naturel.

CHAPITRE VI.

Des figures de pensées.

L'ORATEUR se proposant d'instruire, de plaire & de toucher, doit employer des tours propres à chacun de ses devoirs. Il y a donc des figures qui servent à la preuve, d'autres à l'ornement, & d'autres qui sont pour exciter les passions. Nous allons les examiner sous tous ces rapports, & en faire trois classes, afin qu'il soit moins aisé de les confondre.

De la communication.

La communication est une figure par laquelle l'Orateur plein de confiance en son bon droit adresse la parole à ses adversaires, à ses Auditeurs, à ses Juges, & semble leur demander leur avis.

„ Que diriez-vous si, par la vertu de
 „ la parole que je vous prêche, un de



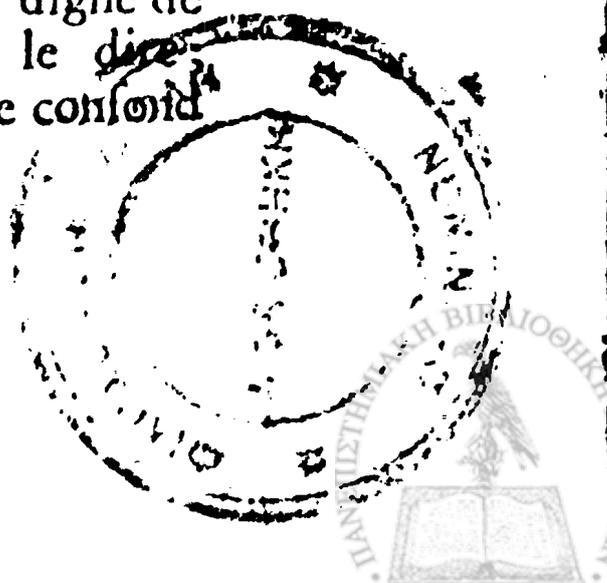
„ ces impies dont vous n'espérez désor-
 „ mais aucun retour, se convertissoit
 „ néanmoins en votre présence ; en sorte
 „ que renonçant au libertinage, il se
 „ déclarât tout-à-coup & hautement
 „ chrétien, & qu'en effet il commençât
 „ à vivre en chrétien ? Que diriez-vous
 „ si toujours inflexible depuis de longues
 „ années, il sortoit aujourd'hui de cet
 „ Auditoire, pénétré d'une sainte com-
 „ ponction, résolu de réparer par une
 „ sainte pénitence le scandale de son
 „ impiété ? Y auroit-il miracle qui vous
 „ touchât davantage ? Or je vous dis
 „ que ce miracle, dont vous seriez en-
 „ core plus surpris que touchés, est
 „ justement ce qu'on a vu mille & mille
 „ fois dans le christianisme ; & qu'un
 „ des triomphes les plus ordinaires de
 „ notre religion, a été de soumettre
 „ ces esprits fiers, ces esprits durs &
 „ opiniâtres, de les faire rentrer dans
 „ la voie de Dieu, & de les rendre sou-
 „ ples & dociles comme des enfants ;
 „ que c'est par-là qu'elle a commencé,
 „ & que malgré toutes les Puissances
 „ des ténèbres, elle nous en donne en-
 „ core tous les jours d'illustres exemples,
 „ &c. (*Bourd.*)



De la subjection.

La subjection est une figure par laquelle on s'interroge soi-même, ou l'on interroge l'auditeur ou l'adversaire en se chargeant de répondre.

„ Or entre ces deux penchants , pour-
 „ quoi l'impie décide-t-il que celui qui
 „ nous pousse vers les sens est plus con-
 „ forme à la nature de l'homme ? Est-
 „ ce parce qu'il est le plus violent ?
 „ Mais sa violence seule prouve son
 „ dérèglement , & ce qui vient de la
 „ nature doit être plus modéré. Est-ce
 „ parce qu'il est toujours le plus fort ?
 „ Mais il est des ames justes & fidelles
 „ en qui il est toujours soumis à la
 „ raison. Est-ce parce qu'il est le plus
 „ agréable ? Mais une preuve que ce
 „ plaisir n'est pas fait pour rendre l'hom-
 „ me heureux , c'est que le dégoût le
 „ suit de près , & que de plus pour
 „ l'homme de bien , la vertu a mille
 „ fois plus de charmes que le vice. Est-
 „ ce enfin parce qu'il est plus digne de
 „ l'homme ? Vous n'oseriez le dire
 „ parce que c'est par-là qu'il se confond
 „ avec la bête. „ (*Massillon.*)



De l'antéoccupation.

L'antéoccupation s'emploie lorsqu'on prévoit une objection qu'il faut détruire.

„ Mais il eût mieux valu, me direz-
 „ vous, demeurer endurci dans mon ha-
 „ bitude, & ne faire jamais d'effort
 „ pour en sortir. C'est-à-dire que pour
 „ éviter d'être profanateur, vous voulez
 „ devenir impie. Ah! Sans doute il eût
 „ mieux valu demeurer pécheur, que
 „ venir profaner le sang de J. C. Mais
 „ n'aviez-vous point d'autre moyen
 „ d'éviter le sacrilège? Ne pourriez-
 „ vous pas par une sincère pénitence
 „ approcher dignement de l'autel? „
 (*Massil.*)

Voici comment Despréaux répond au reproche qu'on lui faisoit sur son goût pour la satire, & sur ce qu'il avoit critiqué Chapelain.

Il a tort dira-t-on, pourquoi faut-il qu'il
 nomme?

Attaquer Chapelain! Ah! C'est un si bon homme!

Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.

Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait
 de vers.

Il se tue à rimer; que n'écrit-il en prose.

Voilà ce que l'on dit. Eh! Que dis-je autre chose!



En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux ?
Ma muse en l'attaquant charitable & discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le Poëte.

C'est un grand avantage dans le Barreau de prévenir les objections que l'adversaire ne manqueroit pas de présenter avec beaucoup de force. En se les faisant à soi-même on leur ôte presque tout, leur poids, & le mérite de la nouveauté.

Del a concession.

Cette figure consiste à accorder quelque chose à son adversaire pour en tirer un plus grand avantage. Les exemples en sont fréquents chez les anciens. On en trouvera sur-tout de remarquables dans la seconde Philippique de Cicéron. Pour ne pas trop les multiplier, je m'arrête à celui-ci de Massillon.

„ Mais je veux que le temps vous
„ soit accordé, & que le ministre du
„ Seigneur ayant le loisir de venir
„ vous dire, comme autrefois un Prophète au Roi de Juda, réglez votre



„ maison , car vous mourrez : l'ac-
 „ blement où vous serez alors pourra-
 „ t'il vous permettre de chercher Jésus-
 „ Christ? „

Il faut prendre garde de rien accor-
 der dont l'adversaire puisse tirer quel-
 que avantage.

De la correction.

Dans la correction on se rétracte de
 ce qu'on a déjà dit, pour suggérer
 quelque chose de mieux.

„ Non , dit M. Bossuet , après ce que
 „ je viens de voir , la santé n'est qu'un
 „ nom , la vie n'est qu'un songe , la
 „ gloire n'est qu'une apparence , & les
 „ plaisirs ne sont qu'un dangereux amu-
 „ sement. Tout est vain en nous , ex-
 „ cepté le sincère aveu que nous fai-
 „ sons devant Dieu de notre vanité...
 „ Mais dis-je la vérité? l'homme que
 „ Dieu a fait à son image n'est-il qu'une
 „ ombre? Ce que J. C. est venu cher-
 „ cher du Ciel en terre , ce qu'il a cru
 „ pouvoir sans se ravilir acheter de
 „ tout son sang , n'est-ce qu'un rien?
 „ Reconnoissons notre erreur... Il ne
 „ faut pas permettre à l'homme de se
 mépriser



„ mépriser tout entier ; de peur que
„ croyant avec les impies que notre
„ vie est un jeu où regne le hazard,
„ il ne marche sans regle & sans con-
„ duite au gré de ses aveugles desirs. „
(Or. funebr. de la Duch. a'Oit.)

De l'interprétation.

L'interprétation dans le genre judiciaire consiste à expliquer d'une manière qui nous soit favorable la volonté du testateur, le sens d'un écrit, d'une parole, ou de la loi. C'est en cela que brille la sagacité de l'Avocat. Mais le meilleur usage que le Prédicateur * en fasse, est de pénétrer pour ainsi dire dans l'ame des pécheurs, de découvrir toutes les dispositions cachées sur lesquelles ils s'aveuglent, afin de les forcer à en rougir & à s'en corriger. Quelquefois aussi il développe son idée ou celle d'un autre pour lui donner plus de force.

„ Or j'appelle au moins superflu,

* Voyez Bourd. sur la Commun. pour le premier jeudi de carême.



„ ce qui vous est , je ne dis pas préci-
 „ sément inutile , mais même évidem-
 „ ment préjudiciable. Car pour ne rien
 „ exagérer , je ne prends dans ces états
 „ que ce qui sert à fomenter les dérè-
 „ glements , les excès , les crimes , &
 „ cela me suffit pour y trouver du su-
 „ perflu. J'appelle superflu , femme
 „ mondaine , ce que vous dépensez ;
 „ disons mieux , ce que vous prodi-
 „ guez en mille ajustements frivoles ,
 „ qui entretiennent votre luxe & qui
 „ feront un jour le sujet de votre
 „ réprobation. Retranchez une partie
 „ de ces vanités , & vous aurez du su-
 „ perflu. J'appelle superflu ce que vous
 „ ne craignez pas de risquer à un jeu
 „ qui ne vous divertit plus , mais qui
 „ vous attache ; mais qui vous passionne
 „ mais qui vous dérègle ; mais surtout qui
 „ vous ruine , & qui vous damne. Sacrifiez
 „ ce jeu , & vous aurez du superflu. »
 (Bourd. serm. sur l'aumône.)

Cette figure rentre dans l'amplifi-
 cation.



CHAPITRE VII.

SECONDE CLASSE.

Des figures de pur ornement.

De l'antithèse.

L'ANTITHÈSE est une figure qui oppose les mots aux mots, & les pensées aux pensées. Les jeunes gens en abusent; mais les gens sensés ne l'emploient que lorsqu'elle sert à donner plus de jour aux choses. Exemples

„ Trompés par la fausse lueur d'une
 „ liberté apparente, ils éprouvent toute
 „ la rigueur d'une véritable tyrannie.
 „ Il semble que la liberté bannie du
 „ commerce des hommes ait quitté le
 „ monde qui la méprisoit; qu'elle ait
 „ cherché un port assuré & un asyle
 „ dans la solitude, où elle n'est connue
 „ que d'un petit nombre d'adorateurs,
 „ qui ont préféré la douceur d'une li-
 „ berté obscure aux peines & aux dé-
 „ goûts d'une éclatante servitude. „
 (d'Aguesseau.)



De la Comparaison.

La comparaison consiste à rapprocher deux ou plusieurs objets, pour en tirer une conclusion favorable. C'est l'usage qu'on en fait souvent au Barreau ; mais alors c'est une espece de compensation. Dans les autres genres d'Eloquence, ainsi que dans la Poésie, on emploie la comparaison pour donner plus de force, de grace, & de clarté à une idée

Tel qu'échappé du sein d'un riant paturage,
 Au bruit de la trompette animant son courage,
 Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
 Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux.
 Levant les crins mouvants de sa tête superbe
 Impatient du frein vole & bondit sur l'herbe;
 Tel paroïsoit d'Egmont; une noble fureur
 Eclate dans ses yeux & brûle dans son cœur.
 (*Henriad.*)

Monsieur l'Abbé Carteau nous peint par une belle comparaison le pouvoir odieux de ces tyrans d'Egypte, qui n'étoient grands que parce qu'ils ne se montroient point en public.

„ Le Prince, dit-il, étoit un objet



„ d'étonnement & de terreur. Semblable
 „ au foudre qui reculé' dans la profon-
 „ deur des nuages semble y tonner avec
 „ plus de grandeur & de majesté; c'étoit
 „ du fond de son labyrinthe & de son
 „ Palais que le Monarque dictoit ses
 „ volontés. „

Les comparaisons doivent être justes, tirées de sujets nobles, autant qu'on peut, & connus. Il faut sur-tout qu'elles soient rares. Car, selon la judicieuse remarque d'un Auteur, * souvent ce grand nombre d'images étrangères est une preuve qu'on manque de véritables idées des choses, & que l'esprit n'ayant pas assez de force pour regarder les objets dans eux-mêmes, & dans leurs principes naturels, il est obligé de les considérer par réflexion dans ces figures indirectes qui font les comparaisons.

D'ailleurs si les comparaisons ne sont rares, elles blessent & importunent : Car comme elles viennent toujours pour éclaircir des choses qui sont déjà prouvées, chacun est bien aise que l'on croie de lui qu'il a bien compris les premières preuves, & qu'il n'a pas besoin qu'on

* Sentiment de Cléanthe, lettre seconde.



lui fasse si souvent des comparaisons, qui en effet sont plus pour les enfants & pour le peuple que pour les personnes d'esprit.

Des Circonstances.

Quoique les circonstances soient mises par les Rhéteurs au nombre des lieux communs, je les rapporterai aux figures, parmi lesquelles elles peuvent être comprises : Car les circonstances, ainsi que les figures, ornent le discours, donnent du poids aux raisons, & servent à développer les objets & à les mettre dans tout leur jour. C'est l'effet qu'elles doivent produire en Poésie.

„ La nuit couvroit la terre de ses
 „ ombres ; le tranquille sommeil régnoit
 „ en tous lieux ; tout étoit paisible dans
 „ les campagnes, dans les forêts, & sur
 „ les eaux. Les troupeaux, les bêtes
 „ farouches, les oiseaux, les poissons
 „ étoient plongés dans le calme & dans
 „ l'oubli de leurs peines. Didon seule ne
 „ goûte point le repos de la nature, &
 „ le sommeil ne peut fermer ses yeux. Le
 „ silence de la nuit augmente son in-



„ quiétude, réveille son amour, rallume
 „ les fureurs. „ (*Æn. l. 4.*)

Remarquez combien ces circonstances servent à nous faire sentir le trouble de Didon & la vivacité de sa passion criminelle. Toute la nature est dans le silence & dans le repos; les êtres animés oublient leurs travaux & leurs fatigues dans les douceurs du sommeil; & la Princesse infortunée est livrée aux plus cruelles inquiétudes. Ce tableau du calme profond de la nature & du trouble de Didon; de la tranquillité de tous les êtres, & des agitations de la Princesse, porte dans notre ame des sensations opposées, & y excite un tressaillement mêlé de peine & de plaisir, d'amertume & de douceur. Aussi n'y a-t-il rien de plus beau, ni de plus piquant en Poésie, *

* Pour juger de l'effet des contrastes on n'a qu'à jeter les yeux sur le commencement du chant VII. de la Jérusalem délivrée. Il y a un contraste de tableaux qui frappe. On voit d'un côté les Sarrazins & les Croisés qui échauffés par l'ardeur de la vengeance, s'animent au carnage, s'entr'égorgent impitoyablement & portent par-tout la désolation & la terreur; tandis que de l'autre un vieillard respectable, assis à l'ombre sur les rives du Jourdain, écoute avec plaisir le chant de ses enfants qui gardent les troupeaux auprès



que ces contrastes d'images & de sentimens,

En rapprochant les circonstances, il faut éviter les trop longs détails qui appauvrissent une idée, & rendent les images puériles. La noblesse des descriptions se perd dans le détail des circonstances.

Pour réussir dans les descriptions, il

de lui, vit heureux & tranquille sans crainte & sans desir; comme il le dit lui-même à la Princesse Herminie.

Nè gli avidi soldati a preda alletta
La nostra povertà vile, e neglecta.

Altrui vile, e neglecta, a me sì cara;
Che non bramo tesor, nè regal verga,
Nè cura, o voglia ambiciosa, o avara
Mai nel tranquillo del mio petto alberga.
Spenço la sete mia nell' acqua chiara,
Che non tem' io, che di venen s'asperga:
E questa greggia, e l'orricel dispensa
Cibi non compri alla mia parca mensa.

Che poco è il desiderio, e poco è il nostro
Bisogno, onde la vita si conservi.
Son figli miei questi, ch'addito, e mostro,
Custodi della mandra, e non ho servi.
Così men vivo in solitario chiostro,
Saltar veggendo i capri snelli, e i cervi,
Ed i pesci guizzar di questo fiume,
E spiegar gli augelletti al ciel le piume.



faut avoir non seulement une imagination vive & étendue, afin de saisir l'ensemble d'un grand tableau ; mais encore un gout sûr & délicat, afin de choisir les tableaux qu'il faut présenter & les parties qui y doivent entrer. N'offrez jamais au lecteur rien de bas, de commun & d'incapable d'exciter sa curiosité où son admiration.

De l'Hypotypose.

L'Hypotypose est une description vive & animée des objets. C'est un tableau que l'on présente à l'esprit. On le rend intéressant en faisant un choix de ce qui mérite d'être décrit, & en mettant les verbes au présent pour lui donner un plus grand degré de chaleur & de force.

„ Laocoon que le sort avoit fait grand
 „ Prêtre de Neptune, sacrifioit ce jour
 „ là un taureau sur l'autel de ce Dieu.
 „ Pendant la cérémonie deux épouvan-
 „ tables serpents sortirent de l'isle de Te-
 „ nedos & s'avancèrent vers le port.
 „ Leur tête dressée & rouge de sang
 „ s'élevoit au dessus des flots ; le reste



» du corps formant des cercles immenses
 » sembloit glisser sur la surface des eaux,
 » & fandoit à grand bruit l'onde écu-
 » mante. Ils s'élancent sur le rivage, &
 » s'approchant avec des yeux étincelans
 » & des sifflemens terribles. Le peuple
 » effrayé prend la fuite. Les deux ser-
 »pens vont droit à Laocoon, & com-
 »mencent à se jeter sur ses deux petits
 » enfans pour les dévorer : Leur pere
 » armé de Dards vient à leur secours :
 » Ils se jettent de même sur lui, l'em-
 »brassent, se replient autour de son
 » corps, & elevent leur tête au dessus
 » de la femme. Couvert de leur venin,
 » il fait de vains efforts pour se dégager,
 » & pousse vers le Ciel des cris affreux.
 » Aussitôt meurt un Taureau qui prend la
 » suite, bleslé devant l'Autel par un bras
 » mal assuré. Les deux Dragons se reti-
 »rent enfin dans le temple de Pallas,
 » & s'étant glissés sous ses pieds, vont se
 » cacher sous son bouclier. » (Évrid. l. 2.)

Voici les différentes formes d'hypocry-
pose que les Rhéteurs comptent.

1°. L'effusion, ou posture du corps,
de l'air & de la démarche d'une per-
sonne.

La mollesse oppressée
Dans sa bouche à l'instant sent sa langue glacée
Et lasse de parler succombant sous l'effort,
Soupire, étend le bras, ferme l'œil & s'endort.
(Boil.)

C'est là que le Prélat muni d'un déjeuner
Dormant d'un léger somme attendoit son dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage,
Son menton sur son sein descend à double étage,
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.
(Boil.)

2°. L'étopée ou portrait des mœurs.
Voici celui que Monsieur de Voltaire
a fait de Monsieur le Duc d'Orléans
Régent du Royaume.

Près de ce jeune Roi (Louis xv.) s'avance
avec splendeur,
Un Héros que de loin poursuit la calomnie,
Facile & non pas foible, ardent, plein, de
génie,
Trop ami des plaisirs & trop des nouveautés,
Remuant l'univers du sein des voluptés.
Par des ressorts nouveaux sa politique habile,
Tient l'Europe en suspens divisée & tranquille;
Les Arts sont éclairés par ses yeux vigilants.
Né pour tous les emplois il a tous les talents :



Ceux d'un chef, d'un soldat, d'un citoyen,
 d'un maître;
 Il n'est pas Roi mon fils; mais il enseigne à
 l'être. (Henr.)

3°. La Topographie ou description
 des lieux.

Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée,
 S'éleve un lit de plume à grands frais amassée :
 Quatre rideaux pompeux par un double con-
 tour
 En défendent l'entrée à la clarté du jour. (Boil.)

De la Compensation.

La compensation met à côté l'une de
 l'autre deux choses ou deux personnes,
 pour faire juger de leur différence ou
 de leur ressemblance. Cette figure fait
 dans le discours un effet d'autant plus
 beau, qu'elle procure à l'esprit l'exercice
 agréable de voir les rapports ou la
 différence de deux objets qu'on lui
 présente.

On rapporte à la compensation le
 parallèle, qui n'est autre chose que la
 comparaison de deux hommes illustres.
 Exemple.



Richelieu, Mazarin, Ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfants de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.

Richelieu grand, sublime, implacable ennemi;
Mazarin souple, adroit, & dangereux ami.
L'un fuyant avec art & cédant à l'orage;
L'autre aux flots irrités opposant son courage;
Des Princes de mon sang ennemis déclarés;
Tous deux haïs du peuple & tous deux admirés.

(*Henr.*)

CHAPITRE VIII.
TROISIEME CLASSE.

Des figures touchantes.

De l'Apostrophe.

PAR l'apostrophe on interrompt le fil du discours pour adresser la parole aux vivants, aux morts, aux présents, aux absents & même aux choses inanimées.

O toi, dont les douceurs chéries
Font l'objet de mes rêveries,
Entre ces fleurs, sous ce berceau,



366 L'ART DU POÈTE

Amitié, doux nom qui m'enflamme,
Besoin délicieux de l'ame,
Je reprends pour toi le pinceau.
Mais où t'adresser mon hommage
Où te trouver charme vainqueur ?
Quels lieux embellit ton image,
Comme elle est peinte dans mon cœur ?
Au sein des cités répandue,
Cherchant l'opulence & les rangs,
Vas-tu complaisante, assidue
Languir à la suite des grands ?
Tu suis le faste & l'imposture,
Tu vas loin des folles rumeurs,
Chercher au sein de la nature
La paix, l'égalité, les mœurs.
Sous le foyer qui l'a vu naître
Tu prends plaisir à visiter
Le sage occupé de son être ;
Le seul qui sache te connoître,
Le seul qui sache te goûter.
Viens donc, compagne chaste & pure,
Fille du Ciel, objet vainqueur,
Viens sous mon toit, viens dans mon cœur
Habiter avec la nature.

L'exclamation & l'interrogation donnent beaucoup de force à l'apostrophe.



De la Deprécation.

La deprécation consiste à implorer le secours des Dieux ou des hommes pour détourner quelque mal ou pour obtenir quelque bienfait. On emploie cette figure lorsque n'espérant plus rien des autres moyens on a recours aux prières aux larmes.

Mais pourquoi vos bontés seroient-elles lassées?
Ne vous arrêtez point à ses froideurs passées.
C'est moi qui l'y forçai ; les nœuds que j'ai
rompus

Se rejoindront bientôt quand je ne serai plus.
Quelque peine pourtant qui soit due à son crime,
N'ordonnez pas vous-même une mort légitime,
Et ne vous montrez point à son cœur éperdu
Couverte de mon sang par vos mains répandu.
D'un cœur trop tendre encor épargnez la foi-
blesse,

Vous pouvez de mon sort me laisser la maîtresse,
Madame ; mon trépas n'en sera pas moins
prompt.

Jouissez d'un bonheur dont ma mort vous répond.
Couronnez un héros dont vous serez chérie.
J'aurai soin de ma mort, prenez soin de sa vie.

(*Bajazet. Tragédie.*)

Il ne faut jamais implorer le secours
de personne d'une manière basse & ram-



pante. Une noble fierté accompagnée d'une modestie naturelle, voilà ce qui intéresse.

De l'Imprécation.

L'imprécation est l'expression de la fureur & du désespoir. On se sert rarement de cette figure en chaire, où l'Orateur est animé d'un esprit de charité. S'il lui arrive cependant de l'employer il ajoute aussi-tôt un correctif.

„ Puissiez-vous à jamais périr. téméraires, qui osez outrager le Saint des Saints par vos blasphèmes. Mais que dis-je ? Puissiez-vous plutôt recourir à la miséricorde de Dieu & faire pénitence. „ (*Miss.*)

On trouve des exemples fréquents de cette figure dans la Tragédie, où l'on donne un libre essor aux passions. Mais il n'en est guere de plus remarquables que celui-ci : C'est Cléopâtre expirante qui parle, & qui souhaite à son fils Antiochus & à Rodogune les plus grands malheurs.

Regne, de crime en'crime enfin te voilà Roi.
Je t'ai défait d'un pere & d'un frere & de moi.
Puisse



Puisse le Ciel tous deux vous prenant pour
victimes

Faire tomber sur vous la peine de mes crimes!

Puissiez-vous ne trouver dedans votre union,

Qu'horreur, que jalousie, & que dissension!

Et pour vous souhaiter tous les malheurs en-
semble,

Puisse naître de vous un fils qui me ressemble!

De l'Exclamation.

L'exclamation est une figure qui par le moyen de quelques interjections, comme hélas! Ah! Eh! ô, &c. exprime une passion violente & excite dans le cœur des auditeurs des mouvements de pitié, de haine, de mépris, d'indignation, de douleur, &c. Quelquefois même on se passe des interjections; comme il est aisé de le remarquer dans les bons Auteurs.

„ Faut il qu'un commerce si sublime
„ ait été si-tôt interrompu! faut-il qu'un
„ tel Roi & un tel ministre aient si peu
„ gouverné la France! ô jour! ô mo-
„ ment horrible! où Sully entendit tout-
„ à-coup retentir autour de lui: le Roi
„ est assassiné; le Roi n'est plus: où un
„ serviteur fidele, témoin du parricide,
„ lui remet l'affreux couteau encore dé-

A a



„ gouttant de sang, où Sully à travers
 „ les cris, les sanglots, les gémissements
 „ & les larmes d'un peuple immense se
 „ précipita vers le Louvre pour y voir,
 „ pour y embrasser encore une fois le
 „ corps de son ami & de son maître;
 „ où il serra dans ses bras, où il inonda
 „ de ses pleurs, où il pressa mille fois
 „ contre sa poitrine palpitante le jeune
 „ enfant, foible héritier de ce malheu-
 „ reux Prince! Mais quels furent ses
 „ sentiments, lorsque dans le palais où
 „ étoient encore déposés les déplorables
 „ restes du Roi, presque aux pieds de sa
 „ tombe, & à la lueur de ses torches
 „ funebres, il apperçut la joie de sa
 „ nouvelle cour; joie plus cruelle pour
 „ lui, que s'il avoit vu enfoncer le cou-
 „ teau, & le sang de Henri IV. couler
 „ sous ses yeux! „ (*Thom. élog. de Sully.*)

De l'Interrogation.

L'interrogation n'a pas besoin d'être
 définie, son nom la fait assez connoître.
 Elle est propre à exprimer les passions
 vives, & à faire impression sur l'audi-
 teur qui se trouve plus pressé par cette
 figure que par les autres.



Vous ne démentez point une race funeste.
 Qui vous êtes du sang d'Attrée & de Thyeste !
 Bourreau de votre fille , il ne vous reste enfin ,
 Que d'en faire à sa mere un horrible festin.
 Barbare , c'est donc là cet heureux sacrifice ,
 Que vos soins préparoient avec tant d'artifice ?
 Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhu-
 main ,
 N'a point en le traçant arrêté votre main ?
 Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
 Pensez-vous par des pleurs prouver votre ten-
 dresse ?
 Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
 Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?
 Quel débris parle ici de votre résistance ?
 Quel champ couvert de morts me condamne
 au silence ?
 Voilà par quels témoins il falloit me prouver ,
 Cruel , que votre amour a voulu la sauver.
 Un Oracle fatal ordonne qu'elle expire ,
 Un Oracle dit-il , tout ce qu'il semble dire ?
 Le Ciel , le juste Ciel par le meurtre honoré ,
 Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?

(I. n. g. Trag)

De la Gradation.

Par cette figure on monte ou l'on
 descend comme par degrés d'une chose
 à une autre.

A a 2



372 L'ART DU POÈTE

„ Il (M. Daguesseau) a accepté les
„ honneurs en citoyen, il les a remplis
„ en sage, il les quitte en héros dès
„ qu'il ne peut plus les remplir. „ (*Elog.
de Dagues.*)

„ Hélas! Que sont les hommes sur
„ la terre! Des personnages de théâtre;
„ tout y roule sur le faux: ce n'est par-
„ tout que représentations, & tout ce
„ qu'on y voit de plus pompeux & de
„ mieux établi n'est l'affaire que d'une
„ scène. Qui ne le dit tous les jours
„ dans le siècle? Une fatale révolution,
„ une rapidité que rien n'arrête, entraîne
„ tout dans les abîmes de l'éternité; les
„ siècles, les générations, les empires;
„ tout va se perdre dans ce gouffre, tout
„ y reste & rien n'en sort; nos ancêtres
„ nous en ont frayé le chemin, & nous
„ allons le frayer dans un moment à
„ ceux qui viennent après nous. Ainsi
„ les âges se renouvellent; ainsi la figure
„ du monde change sans cesse; ainsi les
„ morts & les vivants se succèdent &
„ se remplacent continuellement. Rien
„ ne demeure; tout s'use, tout s'éteint. „
(*Massil.*)

Ces exemples prouvent que la gradation doit être plus dans la pensée que dans les mots.



De la Réticence.

Il y a une réticence, lorsque l'Orateur s'interrompant au milieu de son discours, abandonne ce qu'il a commencé, & passe subitement à d'autres choses, de façon pourtant que ce qu'il a dit suffit pour faire comprendre ce qu'il supprime. Voici comment Aricie parle à Thésée à qui elle voudroit faire connoître l'innocence d'Hippolyte, sans lui dévoiler la passion de Phedre.

Prenez garde, Seigneur, vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les hu-
mains :

Mais tout n'est pas détruit, & vous en laissez
vivre

Un... Mais votre fils, Seigneur, me défend de
poursuivre :

Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
Je l'affligerois trop, si j'osois achever. . . .

(Phedre trag.)

Elle en dit assez pour faire soupçonner qu'Hippolyte est victime de la calomnie. Cette figure est très-pathétique, & l'on ne doit l'employer que rarement.



De la Prosopopée.

La Prosopopée prête la parole à tout. Elle anime les morts, le ciel, la terre, les êtres insensibles, réels & imaginaires. C'est de toutes les figures la plus vive & la plus magnifique; celle à proprement parler, qui ne peut être employée que dans les grandes passions, c'est-à-dire, lorsque le sujet demande qu'on soit véhément & pathétique. En lisant les bons Orateurs on aura lieu de remarquer avec quel succès ils font usage de cette figure.

L'exemple suivant tiré d'un de nos grands Poètes est remarquable; il renferme un éloge très-fin de Louis XIV.

La mollesse en pleurant sur un bras se relève,
Ouvre un ceil languissant, & d'une foible voix,
Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt cent
fois.

O nuit! Que m'as-tu dit? Quel démon sur la
terre

Souffle dans tous les cœurs la fatigue la guerre?
Helas? Qu'est devenu ce temps, cet heureux
temps,

Où les Rois s'honoroient du nom de fainéants,
S'endormoient sur le trône & me servant sans
honte,



T A B L E

Des Matieres contenues dans cet Ouvrage.

LIVRE I.

DEFINITION de l'Eloquence, de
la Tragédie & du Poëme épique.

Pag. 1

De l'Unité d'objet dans l'Eloquence. 3

De la Disgression. 5

De l'Action des Poëmes épiq. & dramat.

& 1^o. de la grandeur de l'action. 11

De la Vraisemblance. 14

Du Merveilleux. 17

De l'Intégrité de l'action. 22

De l'Unité d'action 24

De l'Episode. 26

De l'Intrigue. 29

Du Dénouement. 33

De l'Unité de temps & de lieu. 37

LIVRE II.

De l'Unité de dessein où de la dispo-
sition. 41



DES MATIERES. 377

<i>Définition & qualités de l'Exorde.</i>	43
<i>Sources de l'Exorde ; erreur où sont tombés les Rhéteurs modernes à ce sujet.</i>	47
<i>De l'Exposition du Sujet dans les Poèmes.</i>	59
<i>Du Récit Poétique & de ce qui le rend intéressant.</i>	65
<i>De la narration dans l'Eloquence du Barreau.</i>	70
<i>De la Division. Faut-il diviser le discours ?</i>	78
<i>Sources & qualités de la Division.</i>	81
<i>De la Confirmation.</i>	85
<i>Maniere ordinaire de prouver dans l'Eloquence de la chaire.</i>	96
<i>De l'Exemple & de l'usage que l'Orateur en doit faire.</i>	102
<i>Observations à faire sur les preuves qu'on doit employer dans le discours.</i>	106
<i>De la réfutation.</i>	109
<i>Des Passions dans l'Eloquence en général.</i>	114
<i>Des Passions dans l'Eloquence du Barreau.</i>	115
<i>Dans l'Eloquence de la chaire.</i>	117



<i>De la Péroration du plaidoyer.</i>	121
<i>De la Péroration du Sermon.</i>	123
<i>Différence qu'il y a entre l'Eloquence de notre Barreau & celle des anciens.</i>	126
<i>Des Passions dans les Poèmes.</i>	134
<i>Des Passions en particulier,</i>	
1 ^o . <i>De l'Amitié.</i>	140
2 ^o . <i>De la Haine.</i>	147
3 ^o . <i>De la Terreur.</i>	152
<i>Des Bienfaisances en général.</i>	155
<i>Des Bienfaisances.</i>	
1 ^o . <i>Dans l'Eloquence du Barreau.</i>	156
2 ^o . <i>Dans l'Eloquence de la chaire.</i>	163
3 ^o . <i>Dans la Poésie.</i>	168
<i>Des mœurs dans l'Eloquence sacrée & profane.</i>	173
<i>Des Mœurs dans la Poésie.</i>	179
<i>Des Mœurs des jeunes gens.</i>	181
<i>Des Mœurs de l'homme fait.</i>	184
<i>Des Mœurs des vieillards.</i>	187
<i>De la Bonté Poétique des mœurs.</i>	191
<i>Les Mœurs doivent convenir à l'âge, à la condition, aux intérêts & au pays des personnages.</i>	193
<i>Elles doivent être semblables.</i>	199



DES MATIERES. 379

<i>Elles doivent être égales.</i>	200
<i>Remarques sur la maniere de former les caracteres.</i>	202

LIVRE III.

*Sur le rapport du style
avec la matiere.*

Des Pensées.

<i>De la Pensée vraie.</i>	211
<i>De la Pensée fausse.</i>	214
<i>De la Pensée juste.</i>	216
<i>De l'Enflure.</i>	217
<i>De la Pensée simple.</i>	223
<i>De l'affectation.</i>	226
<i>Des Pensées nobles.</i>	234
<i>Des Pensées fortes.</i>	235
<i>Des Pensées basses.</i>	238
<i>Des Pensées délicates.</i>	240
<i>Du raffinement.</i>	241
<i>Du Puéril.</i>	243
<i>Du Style froid.</i>	248
<i>De la Pensée vive.</i>	269
<i>De la Diffusion.</i>	271



<i>De la Clarté.</i>	273
<i>De l'Harmonie du style.</i>	275
<i>De l'Energie.</i>	282
<i>De l'Elégance.</i>	283
<i>Défauts à éviter dans le choix des mots.</i>	284

Du Style.

<i>Du Style simple.</i>	286
<i>Du Style tempéré.</i>	292
<i>Du Style sublime. 1°. Du sublime dans les images.</i>	300
<i>2°. Du Sublime dans les sentiments.</i>	305
<i>Du Sublime dans l'Eloquence en général.</i>	312
<i>De la variété du Style.</i>	321
<i>De la Période.</i>	324
<i>Des Figures. Leur division.</i>	328
<i>Définition des Tropes.</i>	330
<i>Usage & effet des Tropes.</i>	331
<i>De l'Hyperbole.</i>	333
<i>De la Métaphore.</i>	334
<i>De l'Allégorie.</i>	335
<i>De l'Allusion.</i>	339
<i>De la Périphrase.</i>	342
<i>De la répétition.</i>	344



Des Figures de pensées.

<i>De la Communication.</i>	347
<i>De la Subjection.</i>	349
<i>De l'Antéoccupation.</i>	350
<i>De la Concession.</i>	351
<i>De la Correction.</i>	352
<i>De l'Interprétation.</i>	353
<i>De l'Antithèse.</i>	355
<i>De la comparaison.</i>	356
<i>Des Circonstances.</i>	358
<i>De l'Hypotypose.</i>	361
<i>De la Compensation.</i>	364
<i>De l'Apostrophe.</i>	365
<i>De la Léprécation.</i>	367
<i>De l'Imprécation.</i>	368
<i>De l'Exclamation.</i>	369
<i>De l'Interrogation.</i>	370
<i>De la Gradation.</i>	371
<i>De la Réticence.</i>	373
<i>De la Prosopopée.</i>	374

Fin de la Table.



A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier *l'Art du Poète & de l'Orateur, nouvelle Rhétorique à l'usage des Collèges*, & je crois que cet Ouvrage nécessaire aux jeunes gens auxquels il est destiné, pourra être utile même aux personnes instruites. A Paris le 10. Juin 1765. Signé, MARIN.

P R I V I L E G E G E N E R A L.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A NOS ames & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requetes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs L'utenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Nos amés LES FRERES PERISSE, Libraires à Lyon, Nous ont fait exposer qu'ils desireroient donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *l'Art des Poètes & de l'Orateur nouvelle Rhétorique à l'usage des Collèges*, s'il Nous plaisoit leur accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Exposants, Nous leur avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon leur semblera ; de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de neuf années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelle qualité & condition qu'elles soient, d'en



introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse, & par écrit desd. Exposants, ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers auxdits Exposants, ou à ceux qui auront droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'Impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes : que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'Impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée; ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DELAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DELAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier de France, & Garde des Scéaux de France, le Sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir lesdits Exposants & leur ayant causes, pleinement &



paiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le premier jour du mois de Juillet : l'an de grace mil sept cent soixante-cinq, & de notre Regne le trentième. Par le Roi en son Conseil. *Signé,*
LE BEGUE.

Réglé sur le Réglé XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 612. fol. 332. conformément au Réglé de 1713 A Paris ce 10 Juillet 1765. Signé, DESPILLI, Adjoint.

ΣΠ. ΓΛ.

